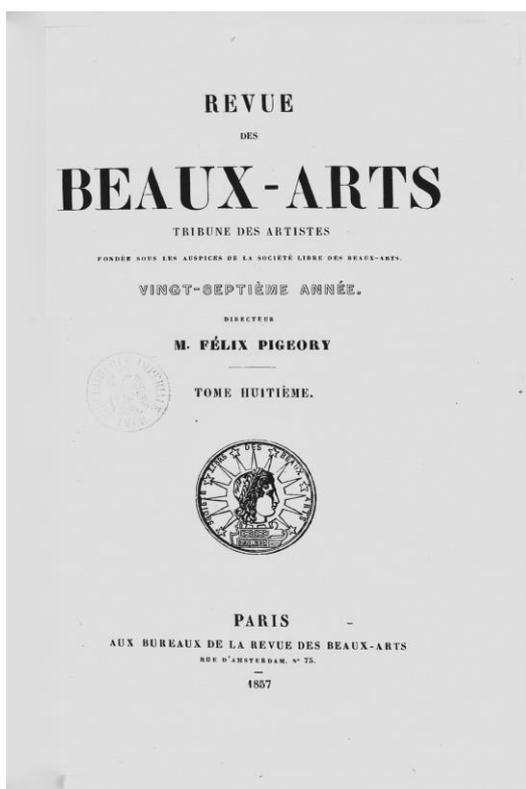


Marforio le mystérieux : un esprit pré-vernien ?

William Butcher

Introduction

En 1857 paraissent les premières publications documentaires signées Jules Verne : un éloge du compositeur Victor Massé et *Salon de 1857*¹. La prépondérance de ces publications dans la *Revue des beaux-arts* (RBA) – qui bénéficient d’une fonte plus grande et d’une position avantageuse dans les livraisons successives – est surprenante pour un inconnu en la matière. Une direction avisée aurait eu intérêt à tester préalablement le nouveau venu, en lui commandant des publications moins ambitieuses, non signées pour le cas où l’épreuve venait à échouer. Il est donc utile d’étudier les colonnes de la RBA d’avant la percée décisive, à la recherche d’articles qui contiennent des signes de l’écrivain nantais.



1 *Revue des beaux-arts* (1857)

¹ *Salon de 1857*, on le sait, paraît dans la *Revue des beaux-arts*, mais reste inconnu pendant un siècle et demi ; il a été publié par Acadien (2008).

Une première difficulté consiste néanmoins à identifier les caractéristiques de Verne, même en se limitant aux *Voyages extraordinaires*. Une dizaine de « ses » romans ont été écrits, à des degrés variables, par des personnes extérieures : *Les Cinq cents millions de la Béguine* et *L'Étoile du sud*, dont les manuscrits sont d'André Laurie, et la majorité des romans posthumes, où Michel Verne a joué un rôle prépondérant. Si surprenant que cela puisse sembler, pendant plus d'un siècle, très peu de lecteurs, spécialistes ou non, ont contesté la légitimité de ces œuvres. Ce qui complique encore la question de l'authenticité, le premier éditeur des *Voyages*, Jules Hetzel, a lui-même rédigé des sections non négligeables des romans dans les années 1870, mais sans se faire repérer².

Plus généralement, très rares sont les analyses « textuelles » verniennes : celles qui étudient les textes au pied de la lettre, qui tentent de dépasser leur « contenu », leur « sens », leur « message », pour regarder la forme, les moyens d'y arriver. La stylistique vernienne, domaine vide ?

En somme, même pour Verne en prose, si un écrit surgissait de nulle part, dont le contexte indiquait, mais sans le confirmer, qu'il pourrait être de lui, il existe peu de moyens établis pour évaluer son authenticité, sauf l'intuition, le sentiment subjectif.

Prenons-en *Salon de 1857* comme exemple. Certes, non seulement cet ensemble est-il suffisamment dense, cohérent, bien écrit, en un mot lisible, pour lui attribuer un auteur de talent, mais il contient également assez de liens précis avec l'écrivain pour ne pas le rejeter d'office, pour ne pas l'exclure définitivement du corpus vernien. Mais sans la signature, qu'en aurait-il été ?

C'est au milieu de telles incertitudes méthodologiques que j'ai fait une recherche dans la *RBA* du premier semestre de 1857³. J'ai fini par conclure que, parmi les contributeurs pseudonymiques, figurait en bonne place un « Jules de Millon », qui, entre le 1^{er} février et le 1^{er} avril de cette année, signe trois articles avant de rentrer dans le néant. Les articles de ce Jules-là contenaient suffisamment

² Voir William Butcher, *Jules Verne inédit : Les manuscrits déchiffrés*, ENS Éditions et Institut d'histoire du livre, Collection « Métamorphoses du livre », Lyon, 2015, chap. 20.

³ Revue reproduite en ligne par la Bibliothèque nationale française (Gallica.com).

d'indices de type vernien pour me faire soulever la possibilité, certes loin d'être une certitude, d'une identité de Verne et de Milon.

L'autre pseudonyme patent dans la *RBA* des années 1854-1857 est un « Marforio », qui publie quinze articles au sujet des représentations opératiques parisiennes, pour un total d'environ 30 000 mots. J'avoue tout de suite ma perplexité devant la possibilité qu'il s'agisse d'un Verne déguisé. La présente publication servira, je l'espère, à en exposer le pour et le contre, les signes éventuels de la plume vernienne, si ténus et éparpillés qu'ils soient, et ainsi à ouvrir un débat sur la question.

Aspects formels

Procédons donc dans l'ordre, en commençant par cette dénomination de « Marforio ». Dans les instances parues dans les tables de matières de 1854-1857, le nom paraît souvent précédé de « G. G. » ou de « G.-G. », ces initiales étant elles-mêmes parfois accompagnées de l'honorifique « M. »⁴.

La dénomination italienne remonte à Marphurius, un dieu fluvial romain, préservé dans une grande « statue parlante », c'est-à-dire accompagnée d'une inscription anonyme. Si Marforio est évoqué par Rabelais dans *Pantagruel* (v. 1532), associé à un procédé de questions et de réponses, et se trouve dans divers documents italiens et français des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, il ne paraît apparemment pas dans les œuvres de Verne, ni dans sa vie. Les mentions au XIX^e siècle sont en fait plutôt rares, une exception étant le *Musée des familles* de 1854, année où Verne y publie « Un hivernage dans les glaces ».

Dans les 52 livraisons bimensuelles de la *RBA* de décembre 1854 à janvier 1857, les quinze articles de Marforio paraissent assez irrégulièrement, mais souvent en paires. Le chroniqueur a dû être présent à Paris lors de la majorité des représentations théâtrales décrites ; il publie son avant-dernière chronique au début de

⁴ Un « M. » précède invariablement les noms des autres contributeurs, authentiques ou pseudonymiques, y compris celui de Jules de Milon.

novembre 1856 et sa dernière en janvier 1857, sans souffler mot de sa disparition ci-après⁵.

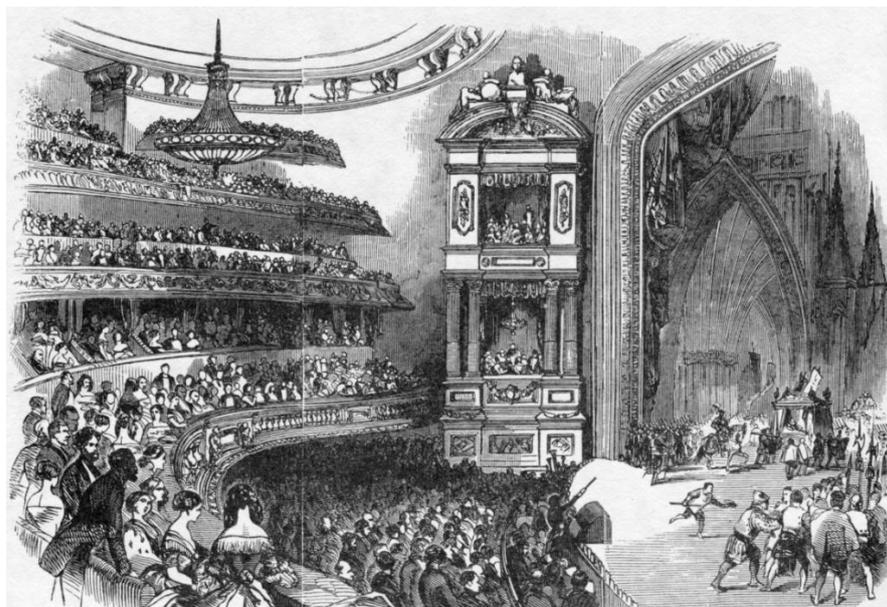
Malheureusement, l'on ne connaît guère les mouvements de Verne pendant ces années – à l'exception des neuf derniers mois. L'écrivain apprenti séjourne une semaine à Amiens en mai 1856, d'abord pour être témoin au mariage de son ami Auguste Lelarge, ensuite pour rester auprès de la famille de la mariée, et en particulier de sa future épouse, Honorine de Viane. Il revient à Amiens vers la fin de novembre ; le séjour se prolongeant sans doute jusqu'au milieu de décembre. Les dates du second séjour coïncident donc avec l'absence de chroniques de Marforio.

Un dernier aspect formel des chroniques de Marforio est son habitude invariable de mettre en exergue les titres des œuvres évoquées, en italique, groupes nominaux séparés par des tirets suivis de points. Dans quelques *Voyages extraordinaires*, Verne ne fait pas autrement, comme par ailleurs Jules de Millon.

De quelques correspondances

Le principal indice pour croire que Marforio pourrait être Verne se trouve dans le contenu des chroniques, mais là encore, la démonstration est loin d'être accablante. Pour éviter de longs détours et de multiples sans-issues, je serai obligé de préjuger jusqu'à un certain point la question centrale, en choisissant les sujets qui soient *à priori* pertinents. Toutefois, et afin de permettre une recherche plus neutre, les chroniques de Marforio sont intégralement reproduites en *fac-simile*, sans commentaire, à la fin de cette publication.

⁵ Sa dernière chronique ne se distingue que par son intégration, pour la première fois, sous la rubrique des « Théâtres : Quinzaine dramatique », sans véritable en-tête et en seconde position après la chronique d'Hippolyte Lucas au sujet du théâtre classique.



2 Intérieur du Théâtre-Historique, futur Lyrique

Le chroniqueur se consacre exclusivement aux activités d'une dizaine de théâtres dits « lyriques » (qui présentent des vers mis en musique, avant tout opératiques), en accordant une attention spéciale au Théâtre-Lyrique lui-même⁶. Il donne une grande prominence à trois de ses artistes célèbres : la diva Marie Cabel, le compositeur Victor Massé et le librettiste Michel Carré.



3 Emplacement du Lyrique

⁶ Notamment le Gymnase, l'Opéra-Comique (ou salle Favart), les Bouffes-Parisiens, le Vaudeville, les Variétés. – Le Théâtre-Historique, fondé par Dumas et inauguré le 20 février 1847 au boulevard du Temple, est rebaptisé l'Opéra-National en 1851, puis Théâtre-Lyrique le 12 avril 1852.

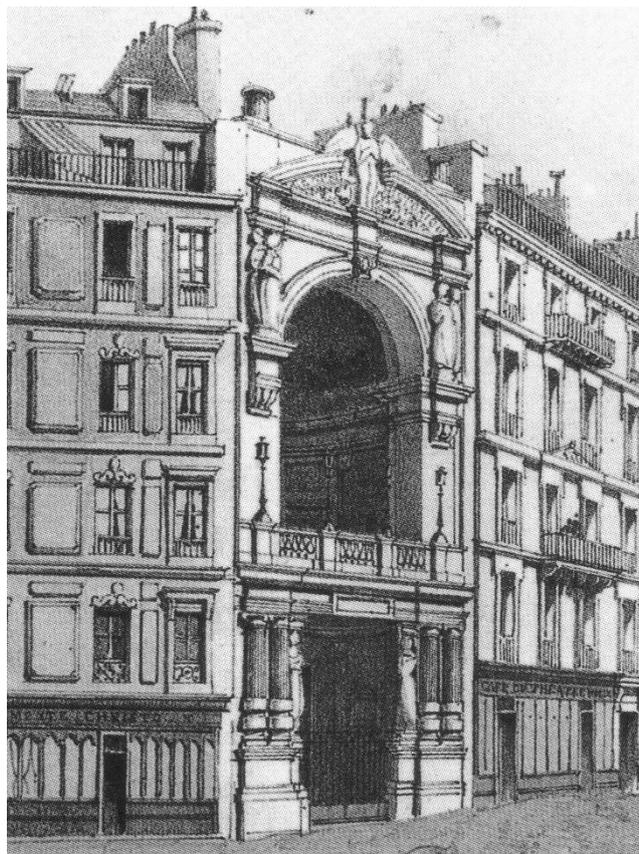
Verne est dramaturge depuis au moins 1847 ; il accumule les pièces de théâtre, souvent lyriques, au rythme de deux ou trois par an, qui sont rarement jouées ou imprimées ; il bénéficie d'une connaissance étendue de ces établissements, si ce n'est par les refus qu'il a dû essuyer de leur part. Beaucoup de ses pièces sont écrites en collaboration, que ce soit avec Alexandre Dumas fils ou, plus souvent, avec son ami Massé et/ou Carré⁷.



4 Boulevard du Temple (1838 or 1839)

D'autre part, il est secrétaire du Théâtre-Lyrique de février 1852 à l'automne de 1854. C'est un poste à plein temps, quasiment sans rémunération, à l'exception d'une compensation forfaitaire pour les trajets en calèche, parfois avec Marie Cabel. En contrepartie, il reçoit la promesse de pouvoir monter au Lyrique une de ses propres pièces de théâtre chaque année, promesse tenue en partie.

⁷ Le rôle de Carré dans la composition et la révision des œuvres est fort limité, et consiste largement à apporter la caution d'un nom plus expérimenté et plus connu.



5 Extérieur du Théâtre-Historique

Il existe en fait quelques coïncidences ponctuelles entre Marfiorio et Verne, essentiellement leur citation de noms propres, très hétéroclites. Ainsi le chroniqueur mentionne-t-il : Borgia, *Lucia di Lammermoor*, Hoffmann, George Sand, Henri de Kock, Fenimore Cooper, les Zouaves et Sontag, tous des noms qui feront réfléchir ceux qui connaissent les recoins de la Vernologie⁸. Le premier nom, malfamé, figure par exemple dans l'évocation de l'opéra *Lucrezia Borgia* ; chez Verne, il est central à la première pièce de théâtre qu'il termine⁹. Le deuxième, opéra « écossais » de Gaetano Donizetti, est mentionné à deux reprises (1855, p. 386-387 et 427) ; deux ans auparavant, Verne avait reçu à son propos une commande

⁸ Il est vrai que quelques noms ne paraissent avoir été liés à Verne qu'après 1855-1856.

⁹ *Lucrezia Borgia* (RBA, 1855, p. 386-387 : dorénavant citée selon la simple année), livret de Felice Romani d'après Victor Hugo, créé à Paris le 31 octobre 1840. – *Alexandre VI*, révisé de mai à juin 1847, qui dépeint le règne sadique d'un pape médiéval : Alexandre force ses attentions papales sur une jeune fille, tandis que son fils, le prince Cesare Borgia, assassine les cardinaux.

substantielle, certainement pour en rédiger un compte rendu ou une analyse¹⁰.

Plus fréquent chez les deux est le nom des Dumas. Après une mention des « belles recettes procurées à la Gaîté par la première partie de « *Monte-Christo* [sic] », le chroniqueur souligne la réussite du *Retour du Pharaon*¹¹. Il fait également une comparaison, à la faveur de la *Dame aux Camélias* de Dumas fils, d'une pièce d'Émile Augier (1855, p. 303-304).

Verne, quant à lui, rencontre le fils et le père¹² au tournant de 1849, grâce au chirognomiste Casimir d'Arpentigny :

l'ami à qui je dois la plus grande dette de gratitude et d'affection est Alexandre Dumas fils... Nous sommes devenus amis presque tout de suite. Il a été le premier à m'encourager. Je puis dire que c'était mon premier protecteur... Il m'a présenté à son père ; il a travaillé en collaboration avec moi¹³.

Marforio et Verne partagent un élément philosophique : le chroniqueur attribue à « l'heureuse chance » le « triomphe » de *la Fanchonnette* au Théâtre-Lyrique (1856, p. 135) ; explication qui trouvera maints échos chez Verne en termes du « hasard providentiel ». Dans la même veine, il cite l'expression « Aide-toi, le ciel t'aidera » (1855, p. 362-363), élément essentiel de la cosmogonie vernienne.

¹⁰ « Pitre Chevalier [directeur du *Musée des familles*] ... m'a commandé... un très long article sur *Lucia* » (22 mars [52] : les lettres de Verne à ses parents sont citées selon la seule date).

¹¹ C'est-à-dire la « seconde partie du drame de MM. Alexandre Dumas et Maquet » (1855, p. 223).

¹² Dans une lettre du 8 février 1849, Verne évoque, avec une désinvolture voulue, le « vieux Dumas que je vois de temps en temps ».

¹³ Entretien avec Robert Sherard, publié dans *McClure's Magazine*, vol. 2, n° 2, janvier 1894, p. 115-124, traduit par William Butcher comme « Verne chez lui : Sa propre version de sa vie et de son œuvre », *Bulletin de la société Jules Verne*, n° 95, 1990, pp. 20-30.



6 Miolan-Carvalho, dans *La Fanchonnette*

Est-il pousser trop loin de voir une parenté, sans doute atténuée, entre le ton de Marforio et de Verne des années 1850 ? Tous deux exhibent certaines qualités, certes loin d'être uniques : une jeunesse, une confiance, un volontarisme, une impatience, une partialité, un désir de trancher¹⁴.

Un dernier lieu d'intersection éventuelle consiste en un compte rendu par le chroniqueur d'une comédie... du dramaturge :

Notre troisième scène lyrique a récemment donné *les Compagnons de la Marjolaine*, petit acte fort léger, écrit par MM. Michel Carré et Jules Verne, à l'usage de M. [Aristide] Hignard, musicien avec lequel ils s'étaient déjà trouvés en collaboration pour *le Colin-Maillard*. M. Hignard est un des élèves distingués de M. Halévy ; c'est dire que l'abondance mélodique n'est pas en général son signe caractéristique. On a cependant applaudi plusieurs morceaux de cette

¹⁴ C'est particulièrement visible dans le premier article de Marforio, intitulé « Les albums lyriques de 1855 » (décembre 1854, p. 383), qui commence par affirmer que les albums qu'il présente ne sont pas nécessairement « voués au succès ». Il rend compte ensuite, de manière positive, mais en n'évitant pas les listes nues, de quatre ou cinq collections de prose ou de poésie, mises à la musique, normalement accompagnées d'illustrations, ensemble qu'il affirme avoir « lu et entendu ».

bluette, chantés avec beaucoup de gentillesse et d'esprit, par Mlle Girard (1855, p. 241-242).

On notera que Marforio sous-entend que Verne écrit *Les Compagnons* pour être chanté par Hignard ; qu'il qualifie la pièce (ou la vocaliste ?) de « bluette » ; et qu'il constate un manque général d'« abondance mélodique », tout en tournant la remarque en une sorte de compliment.



7 Aristide Hignard

D'autre part, Marforio avait inséré une simple mention (exclusive ?) d'« un opéra de M. Hignard ayant pour titre : *les Compagnons de la Marjolaine* », œuvre citée parmi plusieurs « nouveautés » que « le Théâtre-Lyrique... tient en réserve [et] qu'il va successivement offrir au public »¹⁵. Deux mois avant la représentation de cet opéra, les mentions contemporaines sont plutôt rares.

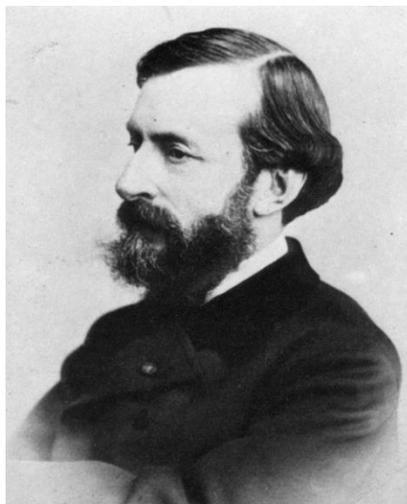
Certes, si Verne se cachait sous un pseudonyme, il aurait pu dissimuler son jeu, en modérant l'enthousiasme pour sa propre composition, en y glissant quelques critiques mineurs ou qualifiées et en ne révélant pas un excès d'informations exclusives.

Perrin, Cabel, Massé et Carré

Puisque Marforio et Verne sont tous deux étroitement associés à quatre noms opératiques célèbres au milieu des années 1850, tous liés au Théâtre-Lyrique, il est utile d'étudier leurs attitudes respectives à l'égard de chacun.

¹⁵ 1855, p. 155, chronique de la seconde moitié d'avril, donc peut-être anticipant sur l'annonce de la pièce.

Pendant le déroulement de ces chroniques, le Lyrique connaît trois directeurs en succession rapide : Émile Perrin, du 26 juillet 1854 au 26 septembre 1855, Pierre Pellegrin jusqu'au 20 février 1856, ensuite Léon Carvalho¹⁶. Le secrétariat de Verne se fait sous la direction d'Edmond Seveste, de Jules Seveste et de Perrin.



8 Émile Perrin

L'attitude des deux auteurs à l'égard de Perrin est loin d'être monolithique. Dans une chronique de juin 1855, Marforio souligne son « intelligence », sa « sollicitude et [ses] efforts », tout en insinuant qu'auparavant il avait la main plus heureuse et en évoquant son « excès de magnificence, [et son] surcroît de fidélité historique qui coûte d'habitude fort cher ». Il sous-entend être au courant des mises en scènes futures du directeur¹⁷.

Au début, Verne dit trouver le nouveau directeur « excessivement froid et réservé »¹⁸. Mais dans une lettre deux mois plus tard, il montre non seulement la qualité de ses rapports avec Perrin, mais

¹⁶ Edmond Seveste, directeur depuis le 27 septembre 1851, étant mort le 28 février 1852, il est remplacé par son frère, Jules Seveste, qui à son tour meurt soudain le 30 juin 1854. *Perrin* devient directeur, tout en restant directeur de l'Opéra-Comique ; il passe la main à *Pellegrin*, dont le secrétaire sera Philippe Gille, ami de Verne, mais qui pose très vite son bilan. *Carvalho* (1825-1897) le remplace, inaugurant une période marquée de plusieurs grandes réussites.

¹⁷ Par exemple, en évoquant « Une jeune et jolie danseuse, Mlle Cucchi, qui était à la veille d'entrer au Théâtre-Lyrique... » (1855, p. 135-136).

¹⁸ Dans une lettre à son père de septembre 1854.

la grande confiance que ce dernier montre en lui, en lui offrant une position élevée : « [il] a fait tout ce qu'il a pu de nouveau pour me faire accepter la direction du Théâtre Lyrique... ».



9 Marie Cabel

L'attitude de Marforio à l'égard du soprano belge Marie Cabel (1827-1885) est frappante. Découverte par Jules Seveste en 1853, elle est la vedette de quatre opéras : *Le Bijou perdu* d'Adolphe Adam, représenté le 6 octobre 1853 ; *La Promise* de Louis Clapisson, le 17 mars 1854 ; *Le Muletier de Tolède* d'Adam, le 16 décembre 1854 ; et *Jaguarita l'Indienne* de Fromental Halévy, le 14 mai 1855.

Dès son premier article sur les « théâtres lyriques » (1855, p. 16), le chroniqueur évoque la grande popularité de Cabel dans *Le Muletier de Tolède*, mais sans lui faire le moindre compliment. Dans les chroniques suivantes, il lui n'est pas plus généreux : une remarque légèrement négative (1855, p. 39) est suivie d'une décision, pour un prétexte factice, de ne pas lui accorder de « louanges » (1855, p. 94). Parfois il ne mentionne Cabel qu'en passant (p. 111 et 135-136) ;

parfois son nom est passé sous silence¹⁹. La première chronique de juin – qui, à propos de rien, évoque Fenimore Cooper (bien aimé de Verne), ainsi que, chaleureusement, l'avènement de l'Exposition universelle – donne un compte rendu soutenu de *Jaguarita l'Indienne*, en en soulignant l'immense succès, mais en critiquant, entre autres choses, la voix de Cabel – elle ne lui octroie au mieux que du « talent » et observe qu'elle « occupe trop souvent la scène » –, une voix qui, dit-il, est « bruyante » et « monoton[e] » (p. 222-223).

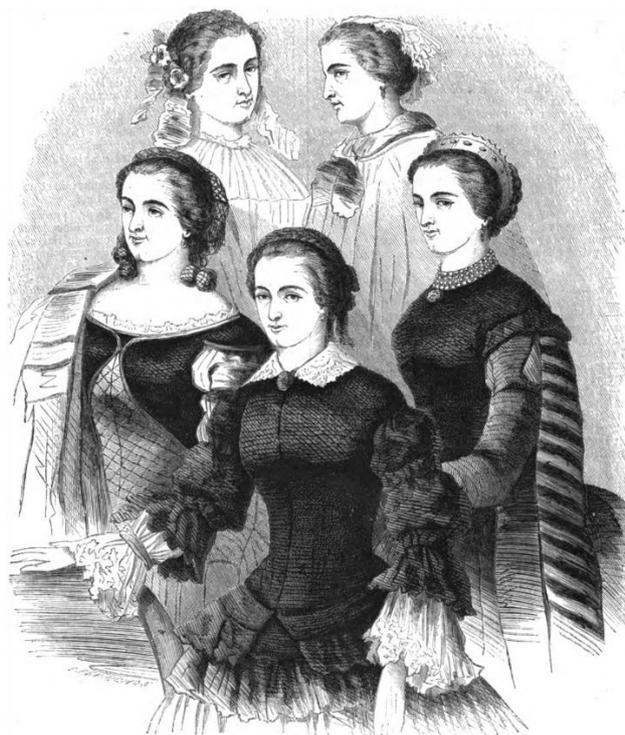


10 Cabel dans *Le Muletier de Tolède*

Parfois Marforio trouve des raisons pour ne pas aimer une production dans laquelle Cabel paraît – l'œuvre la plus connue de Clapisson, *La Fanchonnette* (1856), ressemble à certains points, prétend-il, à une vieille chansonnette. Acte est fait de la réouverture du Lyrique avec une reprise de cette œuvre et les « éblouissantes

¹⁹ En citant dans l'en-tête son *Robin des Bois*, de Carl-Maria de Weber, le corps de l'article ne fait aucune mention de la pièce ou de la diva (1855, p. 56).

vocalises » de Mme Miolan-Carvalho²⁰ – suivie d’une sèche mention de Cabel (1856, p. 315). Un mois plus tard, le chroniqueur récidive, en soulignant les « merveilleuses vocalises de Mme Miolan-Carvalho », suivies de la mention d’une « ovation » accordée à Mme Meyer-Meillet dans une reprise de *Robin des Bois*, mais en observant que Cabel y manque de « charme » (1856, p. 347).



11 Cabel dans une variété de rôles

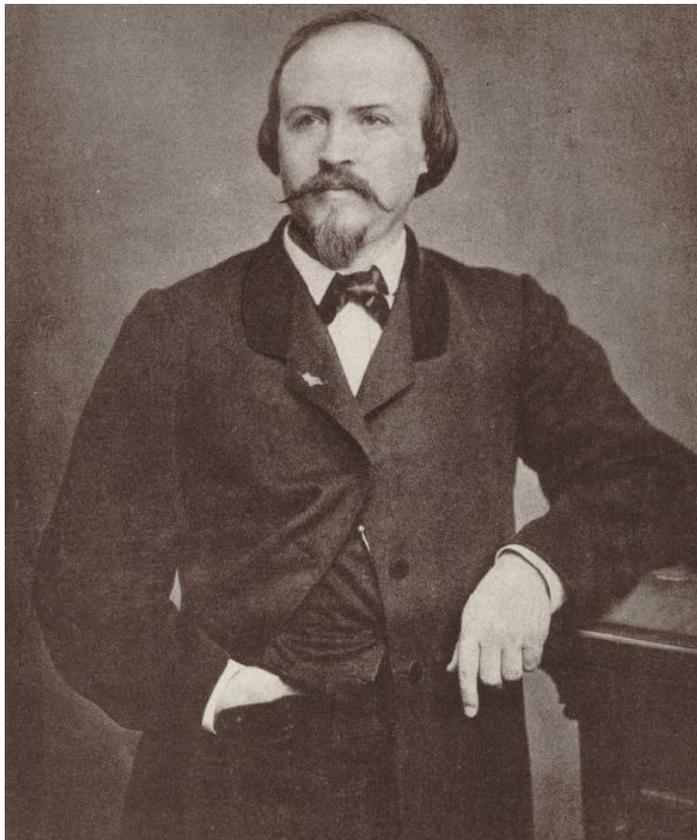
Quant aux rapports de Cabel et Verne, on les connaît peu : une seule anecdote, rapportée de seconde main, nous informe que le secrétaire, sentant un jour le froid, arbore le « somptueux manteau en fausse hermine » de Cabel pour « se dandiner dans une superbe parodie de la démarche de la diva » ; qui, quand elle vient à le surprendre, manifeste une « horreur glaciale »²¹.

Plus généralement, il est possible, sans penser aux tensions que leurs personnalités opposées aient pu engendrer, qu’un

²⁰ Le soprano Caroline Miolan-Carvalho (1827-1895), mariée avec Carvalho, crée triomphalement le rôle principal dans *Les Noces de Jeannette* de Victor Massé en 1853.

²¹ Kenneth Allott, *Jules Verne*, Macmillan, 1941, p. 24-25, rapportant un article non tracé de « Haucilly », paru dans *Le Gaulois* du 17 juillet 1929.

ressentiment à l'égard de la grande comédienne soit né dans le cœur de l'humble secrétaire, vivant dans ce qu'il croit être la misère, devant la vue de son salaire immense et de l'adulation dont elle jouit.



12 Victor Massé

Le contraste est total avec le traitement par les deux auteurs de Victor Massé (1822-1884)²². Marforio en loue, à deux reprises, les immenses succès précédents de *Galathée* (1852) et des *Noces de Jeanette* (1853)²³. Massé est en outre crédité d'avoir su calmer une controverse dérivant d'un transfert répété du rôle de cantatrice principale (1856, p. 19). Quatre fois, grâce peut-être à des communi-

²² Félix-Marie-Victor Massé est élève de Zimmerman et d'Halévy au Conservatoire de Paris, où il entre à l'âge de 12 ans. Ayant reçu le prix de Rome, il réussit au théâtre de bonne heure et écrit une vingtaine d'opéras et d'opéras-comiques, souvent dans une veine rustique : *La Chambre gothique* (1849), *La Chanteuse voilée* (1850) et *La Fiancée du diable* (1854). Massé est un ami de Théophile Gautier et de Victor Hugo, dont il met en musique les poèmes.

²³ 1855, p. 241, et 1856, p. 19.

cations privées, le chroniqueur fait de la publicité pour son futur *Reine Topaze*.

sicales, mais Victor Massé n'en accepte pas la responsabilité.

Il est inutile de parler des prix de fugue et d'harmonie qu'il remporta; il tâche d'oublier de son mieux ces vains détails; le jour même où il obtint son premier prix de piano, il se dit qu'il ne serait qu'un Thalberg de troisième ordre; il ferma son instrument et en jeta la clef par une des fenêtres de la classe de composition de M. Halévy. Aussi les personnes qui l'ont entendu s'accompagner, ont pu remarquer avec quel talent il avait désappris le piano.

Je dirai maintenant, sous le sceau du plus grand secret, qu'il obtint un 4^{er} prix au concours de l'Institut; il s'en défend d'ailleurs; il croit sans doute que cela porte malheur, mais c'est la vérité; je n'en veux pour preuve que ce qui lui arriva à Rome, où le Gouvernement l'avait envoyé. Chaque pensionnaire est tenu d'adresser à Paris une œuvre lyrique, Massé s'inspirait beaucoup plus qu'il ne composait; aussi, le jour venu, il ne fut pas en mesure de satisfaire aux exigences de son Gouvernement; il avait, heureusement, un ami, pensionnaire du roi des Belges à Rome, qui venait de terminer un ouvrage scrupuleusement académique; Massé lui demanda à le copier; le Belge y consentit pour venger la Belgique des accusations de contrefaçon, et les deux travaux partirent chacun de son côté; la cantate fut rudement malmenée en Belgique, mais elle eut en France un très-grand succès.

Massé a toujours eu de la chance, disent ses ennemis, et surtout ses amis; quoi qu'il en soit, l'Opéra-Comique lui ouvrit bientôt ses portes; *la Chanteuse voilée* fut jouée dans d'excellentes conditions d'interprétation, et obtint un beau succès. Déjà Victor Massé prouvait dans cet opéra, où la musique se lie intimement à la mise en scène, une très-remarquable entente du théâtre; il la porta au plus haut point dans *Gala-thée*, où il trouva des mélodies pleines de passion et de couleur. Massé n'ignore pas que la musique de théâtre domine surtout par les effets; or, ce sont ces effets qu'il cherche et qu'il place avec un grand à-propos, en profitant de toutes les ressources de ses interprétations.

Je suis fort embarrassé pour assigner une date précise à chacun de ses opéras et à ceux qui suivirent; *les Noces de Jeannette*, dont le charmant succès durera toujours, *Miss Fauvette*, *les Saisons*, qui renferment peut-être les plus belles inspirations du jeune compositeur, et *la Reine Topaze*, dont je dirais des merveilles, si je ne craignais de faire une réclame, ont montré sous divers aspects le véritable talent de Victor Massé; il a lui-même oublié toutes ces dates pour ne se

souvenir que d'une seule, celle de la *Fiancée du Diable*, opéra comique en trois actes. Les gens d'esprit le comprendront.

Victor Massé est de la race des travailleurs; après l'inspiration, qui ne lui fait jamais défaut, il travaille, et il a le mérite de ne rien gâter à son idée première; il ne se soucie pas beaucoup de connaître les œuvres nouvelles qui éclosent à la chaleur de la rampe; il est un peu, sous ce rapport, comme M. Félicien David, qui ne sait jamais rien de ce qui se joue à Paris; ces deux exemples prouvent qu'il est bon de ne prendre sa force qu'en soi-même; d'ailleurs, Massé va souvent demander compte à quelques *exécutants* de ses amis, des effets qu'il veut obtenir; il ne néglige rien de ce qui peut rendre son idée, mais il respecte avant tout le sentiment et la mélodie; enfin, il a du cœur en musique, et là sans doute est le charme de ses compositions. Lorsque son travail est achevé, Massé s'entête comme un Breton dans ses idées, et c'est à cet entêtement que nous devons cette romance de *l'Abeille*, murmurée d'une voix si douce par Mme Miolan-Carvalho dans *la Reine Topaze*.

Victor Massé fut décoré après son opéra des *Saisons*, et ce fut justice. Son talent ne l'empêche pas d'être un excellent ami et un bon camarade, sans coterie et sans envie! — Et c'est un éloge, car Hésiode dit quelque part: Rien de plus envieux que les potiers, les forgerons et les musiciens. Je ne sais ce qu'il en est des forgerons et des potiers du dix-neuvième siècle, mais Hésiode connaissait bien de son temps la race charmante des musiciens, même celle des compositeurs.

Après cela, que pourrait envier Victor Massé? Il a beaucoup d'esprit, et il l'a prouvé en ne se mettant pas sur les rangs aux dernières élections de l'Institut.

JULES VERNE.

Quant à Verne, il est très proche de Massé²⁴, ayant peut-être fait sa connaissance au salon musical du musicien Adrien Talexu. En 1851 Verne occupait un logement avoisinant celui de son ami d'enfance, Aristide Hignard, au septième étage du 18 boulevard Bonne-Nouvelle. Massé et Talexu, avec toute une bande de jeunes, montaient les 120 marches pour s'entasser chez Hignard, composer des opéras et improviser des concerts fracassants. En 1857, la toute première étude signée Verne, parue dans la *RBA*, prendra le compositeur pour sujet²⁵.



14 Michel Carré

Autant que Marforio déverse son admiration pour Massé, autant il exècre le librettiste Michel Carré (1821-1872). Il critique d'abord son livret, avec Jules Barbier, dans *Deucalion et Pyrrha* (1855, p. 407-408) ; ensuite *Les Saisons*, dont l'intrigue non seulement « rappelle en quelques points un roman de M^{me} Sand et sa comédie du *Pressoir* au Gymnase », mais reste « trop sentimentale

²⁴ « Victor Massé était un de mes amis comme étudiant, ainsi que Delibes, avec qui j'étais très lié. Nous nous tutoyions » (Sherard, 1894).

²⁵ « Portraits d'artistes : XVIII », *RBA*, 1857, p. 115-116. – Verne citera le compositeur dans *Paris au XX^e siècle*, où il conseille de goûter « ces inspirations simples et vraies de Massé, le dernier musicien de sentiment et de cœur » (chap. 8).

et trop traînante » (1856, p. 19). Le chroniqueur se prend encore à Carré et Barbier, en écrivant qu'à l'exception de *Galathée* et *Les Noces de Jeannette*, ce duo n'a jamais « trouvé sujet qui vaille » ; et qu'ils « laissent donc la place à d'autres » (1856, p. 202).

EN VENTE : **CE QUI PLAÎT AUX FEMMES**, coméd. en 3 actes, par PONSARD. 2 »
LES PATTES DE MOUCHE, comédie en 3 actes, par V. SARDOU. 2 »

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE
 Théâtre moderne.

**L'AUBERGE
 DES ARDENNES**

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

PAR
MM. MICHEL CARRÉ et JULES VERNES

MUSIQUE DE
M. A. HIGNARD

Prix : 1 franc.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS — EN VENTE :

Les trois premiers volumes des
MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS
 Par M. GUIZOT. — Trois beaux vol. in-8°. — Prix : 22 fr. 50 c.

**MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE
 DU PRINCE EUGÈNE**
 publiés, annotés et mis en ordre
 Par A. DU CASSE. — Dix beaux vol. in-8°. — Prix : 60 fr.

MÉMOIRES DU COMTE MIOT DE MÉLITO
 Ancien Ambassadeur, Ministre, Conseiller d'Etat, Membre de l'Institut.
 1788-1815. — 3 beaux vol. in-8°. — Prix : 18 fr.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
 RUE VIVIENNE, 2 BIS
 PARIS — 1860

96 EN VENTE : **L'AFRICAIN**, comédie en 4 actes, par CHARLES EDMOND. 2 »
LES MARIAGES D'AMOUR, com. en 5 actes, par E. DUBREUIL. 2 »

15 *L'Auberge des Ardennes*, de Verne, Carré et Hignard

Carré travaille avec Jules Verne sur au moins trois opéras-comiques, tous au Lyrique, avec la musique d'Hignard : *Le Colin-*

d'une réaction à son style flamboyant ou d'une jalousie devant ses immenses succès ; mais pourrait-elle provenir également d'une aversion personnelle, suite à des contacts directs ?

On sait peu des relations de Verne et de Cabel. Dans le seul incident connu, un manque de délicatesse de la part du secrétaire, consistant en l'appropriation d'un de ses vêtements et en la parodie de son déhanchement, provoque l'incandescence de la diva, habituée à l'admiration universelle. Il est probable que plus généralement leurs rapports professionnels, presque quotidiens pendant deux ans, ne sont pas bons.

La corrélation entre les avis de Marforio et Verne au sujet de diverses vedettes contemporaines, adulées ailleurs, est ainsi loin d'être parfaite, mais exhibe néanmoins une certaine convergence. Naturellement, dans la couverture plus grande et dans la sympathie manifestée en faveur de ses sujets, Marforio – qu'il soit ou non le porte-parole de Verne – ne doit s'y adonner trop flagramment, doit garder la touche légère, afin de ne pas vendre la mèche par une présentation trop avantageuse de ses associés. En somme, cet alignement d'opinion sur plusieurs sujets, même accompagnée d'un peu de dissonance, conçue peut-être pour cacher la partialité et pour ainsi déjouer des recherches de l'identité, contribue à étayer l'hypothèse de leur identité possible.

Ces quelques rapprochements entre, d'une part, les chroniques de Marforio et, de l'autre, la carrière et la vie privée de Verne sont, à vrai dire, éparpillées dans de longues pages où le Vernien le plus attentif trouverait peu d'intérêt. Si les chroniques font preuve d'une connaissance approfondie du monde opératique contemporain, d'une intelligence et d'une sensibilité, visibles dans des pages spirituelles, ces qualités ne sont évidemment pas du monopole vernien : toute personne qui soit à la fois éduquée, intelligente, jeune, et dotée d'une grande expérience de l'opéra actuel à Paris, en même temps que possédant une aptitude pour écrire de manière claire et divertissante, aurait été en principe capable de composer ces chroniques.

Dans le sens opposé, cependant, les impressions subjectives, la sympathie intuitive que l'on a pour un écrivain agréable, pour sa façon d'habiter les écrits qu'il tire de son cœur, de son cerveau et parfois de ses tripes, sympathie qui croît organiquement mais résiste à l'analyse, pourraient mener à une provisoire conclusion

différente. En effet, une certaine tonalité – tranchante, indépendante, iconoclaste, moralisante, confiante – est visible et dans Marforio, et dans Jules de Millon, et dans le Verne des débuts.

Le début de la rédaction de Marforio survient deux ou trois semaines après la fin du secrétariat de Verne. Sa suspension durable – qui précède de peu son retour au néant – coïncide avec un voyage doublement important de Verne, car c'est son tout premier séjour prolongé loin de son domicile que l'on connaisse et qu'il transformera sa vie affective, financière et professionnelle.

Il est curieux également de constater que peu après un hiatus équivalant à une lune de miel, Marforio fait un bref retour, mais pour céder bientôt la place à un nouveau venu dans les colonnes de la *RBA*. Celui-ci est tout aussi pseudonymique et tout aussi mystérieusement pré- – ou pseudo- ? – vernien ; mais, lui aussi, il cédera la place, suivant un écart conforme aux usages, à une personne dotée d'un état civil, en chair et en os, qui ose dire son nom.

Au-delà des intérêts, préférences et préjugés en commun de Marforio et de Verne, il existe en fait une ligne directe qui les lie. En effet, et ce qui dépasse non seulement l'admiration exprimée par les deux devant les réussites professionnelles, mais aussi la présentation d'informations que seuls des proches associés peuvent connaître, une seule personne occupe le centre d'intérêt dans les colonnes dans la *RBA* de ce que l'on peut appeler les deux chroniqueurs : Victor Massé. Le compositeur, tellement célébré par Marforio, est en effet, le sujet du premier article de Verne. Autrement dit, si le premier chroniqueur était Verne, ce pourrait être sa couverture soutenue de Massé qui mène, quelques semaines plus tard, à la commission de son étude signée.

Il existe en somme des coïncidences frappantes entre les deux chroniqueurs, à l'égard d'un nombre de noms propres variés, de similarités de style et de vision, et en particulier à l'égard du Lyrique et de quatre personnes, qui y sont étroitement liés, à savoir le directeur Perrin, la diva Cabel, le librettiste Carré et le compositeur Massé.

Nous sommes ainsi présentement dans une meilleure position, mais qui est loin d'être confortable, pour étudier la conclusion à laquelle mènent ces diverses correspondances. À quel point est-il loisible de les expliquer en termes d'une simple coïncidence ou

d'une simple participation au *zeitgeist* – et donc de les écarter comme trop peu nombreuses ou importantes pour pouvoir déduire quoi que ce soit ? Alternativement, peut-on conclure, à partir d'un soupègement des probabilités, à l'hypothèse d'une connivence, au minimum, entre les deux actants, ou même à leur identité ?

Il serait difficile d'exclure, dans l'état présent des connaissances, toute possibilité que Marforio soit le porte-plume du jeune Verne. Mais, *a contrario*, et ce qui devrait inciter à la caution, l'histoire des études verniennes fourmille d'attributions douteuses fondées sur de simples similarités. En somme, j'offre le tranchement de ce nœud gordien au discernement de tous ceux, à l'échelle mondiale, qui connaissent ou qui apprécient Jules Verne.

William Butcher, Hongkong, le 5 janvier 2021

Chronologie sélective de 1854-1857

1854

Vers novembre : Verne quitte le secrétariat du Théâtre-Lyrique.

15 décembre : première chronique de Marforio dans la *Revue des beaux-arts*.

1855

1^{er} janvier : première chronique théâtrale de Marforio.

1856

Vers le 18 mai : Verne quitte Paris pour assister aux noces amiénoises d'Auguste Lelarge.

Vers le 25 mai : il est de retour à Paris.

15 novembre : dernière chronique de l'année de Marforio.

Vers le 20 novembre : Verne entame un séjour d'un mois à Amiens.

1857

1^{er} janvier : dernière chronique de Marforio.

10 janvier : Verne se marie à Paris avec Honorine de Viane.

1^{er} février : « Ventes publiques : Vente Marcille », de Jules de Millon, dans la *RBA*.

1^{er} mars : « Ventes publiques : Tableaux provenant de la galerie du cardinal Fesch », de Jules de Millon.

8 mars : Verne écrit à son père : « j'ai accepté d'être rédacteur en chef d'un journal, la *revue des Beaux-arts*, qui fonctionne depuis 27 ans ; cela me vaudra à peu près 1800 francs et m'occupera deux jours par quinzaine » ; il accepte la position « en attendant » qu'aboutisse une mystérieuse « affaire Seghers »²⁶. Toutefois, la nouvelle position ne sera pas notée dans les colonnes de la *RBA*.

15 mars : « Portraits d'artistes : XVIII » de Verne, au sujet de Massé, dans la *RBA*.

1^{er} avril : « Ventes publiques : Ventes de l'Union des Arts » de Jules de Millon.

²⁶ Lettre reproduite dans le *Catalogue de la deuxième vente Weissenberg*, 2017, p. 19. – François-Jean-Baptiste Seghers (1801-1881), chef d'orchestre belge, co-dirigeant de 1849 à 1854 de la Société Sainte-Cécile qui donne des concerts de musique ; « l'affaire Seghers » serait boursière, plutôt que liée à l'activité dramaturgique ou documentaire de Verne.

15 juin : Verne publie « *Salon de 1857 : Article préliminaire* » dans la *RBA*, pour marquer l'ouverture le même jour, dans le Palais de l'Industrie, du Salon, ou Exposition des Beaux-Arts.

REVUE
DES
BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

FONDÉE ET PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

DIRECTEUR

M. FÉLIX PIGEORY

ARCHITECTE DE LA VILLE DE PARIS

TOME CINQUIÈME



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM, N° 75

—
1854

comte Eugène de Lonlay ; il n'offre d'autre titre, d'autre indication d'éditeur que le nom et la qualité nobiliaire du poète qui a écrit au courant de ses pèlerinages ou dans la retraite aristocratique de quelques vieux châteaux, les neuf ou dix pièces fugitives qui composent cet écran vocal et dont quelques jeunes maîtres de talent, MM. Alfred Dufresne, Auguste Morel, Anatole Cressent, D. Fournier, Avelino Valenti, Frédéric Barbier, et Eugène Aumont ont composé la musique. Entre toutes ces fantaisies aussi galamment esquissées qu'instrumentées nous avons lu et entendu avec un véritable plaisir *l'Echo du Lavoir*, chansonnette ; *le Dernier Jour*, mélodie ; *la Belle Jardinière*, romance ; et *le Bal*, tourbillonnante valse qui étourdit l'imagination. Des lithographies exécutées avec un grand soin, accompagnent et traduisent, pour le regard, ces distractions ou ces rêves du poète, et les riantes pensées de M. le comte de Lonlay gagnent encore aux doux reflets du crayon.

Cette année, pas plus que les années précédentes, *le Ménestrel*, qui occupe une place honorable parmi les journaux de musique, n'a eu garde de manquer à son habitude d'offrir sous forme de prime des albums à ses souscripteurs. On a le choix entre l'album de piano et l'album de chant, l'un et l'autre parfaitement reliés, illustrés et dorés sur tranches. Le premier de ces recueils, l'album de piano, comprend douze morceaux : valse, polka, varsoviana, polka-mazurka, schottisch, quadrille, cavatine, rêverie, tyrolienne ou nocturne de MM. Bousquet, Strauss, Battmann, Micheli, Félix Godefroid, Henry Resellen, Alphonse Longueville, Ch. Hess, et Paul Bernard. L'album de chant renferme comme celui de piano, douze compositions, dont MM. Louis Abadie et Edmond Lhuillier se sont partagé la musique. Au nombre de ces œuvres, on remarque *la Prière au bon Dieu*, *Ma senora*, *les Défauts de Jeannette* de M. Louis Abadie ; les perles lyriques de son collaborateur M. Edmond Lhuillier sont surtout à notre avis *le Passeux du Gué*, *Alouettes et Fillettes*, et *la Dansomanie*. Cet album pour lequel deux hommes de talent se sont mis de moitié, justifie merveilleusement le vieil adage du bon Sedaine :

Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux.

La *Revue et Gazette musicale* ne traite pas ses souscripteurs avec moins de libéralité que *le Ménestrel* ; elle les gratifie tout à la fois de la partition pour piano du *Pré aux Clercs*, chef-d'œuvre d'Hérold, et d'un volumineux recueil intitulé : *Album lyrique du chant français*, où sont

LES ALBUMS LYRIQUES DE 1853.

La saison actuelle est par excellence l'âge d'or des concerts et des albums ; il n'en faut pas précisément conclure que tous les artistes qui donnent des matinées ou des soirées musicales, que tous les compositeurs et tous les éditeurs qui mettent en vente des albums, sont voués au succès ou favorisés par la fortune ; mais ces sortes de choses ayant coutume de se produire au temps où nous sommes, le devoir de la critique est d'en dire un mot. Le premier recueil lyrique dont il nous a été fait hommage, est de M. le

réunis vingt morceaux pour la voix avec accompagnement de piano, par MM. A. Adam, Auber, Donizetti, Halévy, Hérold, Labarre, Meyerbeer, Panzeron et Rossini. Il serait difficile de mieux choisir ses auteurs.

Un attrayant recueil vient aussi de paraître chez l'éditeur Girod. L'auteur de la musique est M. Presutti, dont le talent promet, dans un avenir prochain, un heureux compositeur de plus à nos scènes lyriques. L'album en question mérite d'autant mieux de fixer les préférences, qu'il peut être mis dans toutes les mains, comme le garantit le nom du poète, Mme Hermance Lesguillon, qui a déjà donné de nombreuses preuves de l'élévation de ses pensées et de la distinction de son style. Non-seulement Mme Lesguillon a répandu dans les pièces qui composent ce recueil le charme particulier à sa poésie, mais encore elle a emprunté tous ses sujets au cœur, et il n'est pas un seul des sentiments qu'elle exprime qui ne soit maternel, sympathique ou religieux. *La Prière des Morts* est comme une réminiscence de Jérémie et de Lamartine, tandis que marchant de pair la mélodie rappelle Schubert par son dessin et par son instrumentation. Il faut encore citer *Quinze ans*, romance pleine de grâce; *la Berceuse*, rêve d'une mère qui endort son enfant; *la Plainte*, cri de désespoir d'une âme que la mort a privée de ce qu'elle avait de plus cher; et enfin *le Pandour*, marche sauvage d'une troupe ivre de combats et de victoire, mais où l'harmonie n'a rien de désagréable à l'oreille. Chacune de ces pièces se distingue par l'expression et par la variété. L'art avec lequel M. Presutti a su comprendre et interpréter les inspirations tour à tour agréables et charmantes de Mme Hermance Lesguillon est un gage certain de la vocation qui le porte vers le théâtre, où il retrouvera, sans nul doute, les encouragements qui dès aujourd'hui l'accueillent toutes les fois qu'il fait entendre sa musique dans nos salons.

Le jour anniversaire de la fête de Sainte-Cécile a été marqué le mois dernier à Bordeaux par une brillante solennité lyrique. La société qui s'est formée dans cette ville sous le patronage de la sainte des musiciens, avait mis au concours l'hymne latin inspiré par son martyre au poète Santeuil, et le 22 novembre, à l'issue de la messe célébrée pontificalement dans la cathédrale de Notre-Dame, on a proclamé en plein hôtel de ville, dans la partie de cet édifice réservée au Musée, les noms des lauréats. Mgr le cardinal Donnet, M. de Mentque, préfet de la Gironde, et d'autres notabilités du clergé et de l'ordre civil assistaient à cette séance, où d'unanimes applaudissements ont accueilli le nom de M. Elwart,

compositeur de talent, depuis de longues années professeur d'harmonie au Conservatoire impérial de Paris, et auteur de la partition qui a obtenu la médaille d'or décernée par la société. Le rapporteur, M. Mézeray, chef d'orchestre du grand théâtre de Bordeaux, a présenté le compte rendu des œuvres soumises au jugement de la commission; ce compte rendu, écrit avec une profonde connaissance des matières qui y étaient analysées, a été écouté avec un vif intérêt.

MARFORIO.

REVUE
DES
BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

FONDÉE ET PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.

DIRECTEUR

M. FELIX PIGEORY

ARCHITECTE DE LA VILLE DE PARIS

TOME SIXIÈME



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM, N° 75

—
1855

ITALIENS : *Il Trovatore*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *le Muletier de Tolède*. — Rentrée de Mme Ugalde.

De tous les ouvrages de Verdi que nous avons jusqu'à présent entendus, aucun ne nous a aussi profondément impressionné, que le *Trovatore*, représenté pour la première fois à Paris, l'autre soir, sur le théâtre de la place Ventadour. Nulle part à notre connaissance, le célèbre compositeur n'a prodigué avec plus d'inspiration et de lyrisme, les magnificences de son style vocal et les éclatantes sonorités de son orchestre. Quoi qu'il en soit, le dernier acte de cette partition qui se divise en quatre parties, séparées elles-mêmes en plusieurs tableaux, est incontestablement celui dans lequel le maître s'est complu à répandre les hautes et émouvantes qualités qui caractérisent son talent. Le sujet de l'opéra qui est fort sombre a été emprunté à la fantaisie espagnole, et la scène se passe en Byscaye. Manrique, le Trovatore, quoique fils d'une Bohémienne, à ce qu'il croit du moins, se fait aimer d'une noble dame et cet amour contrariant celui d'un comte, a pour résultat que la sorcière est brûlée vive, que la belle Léonore s'empoisonne et que Manrique est décapité. Après tant de morts et pour bien finir la pièce, le comte lui-même n'a plus qu'à se pendre; mais Camarano, l'auteur du livret, a omis ce détail.

L'opéra de Verdi est interprétée de la façon la plus brillante par la Frezzolini, Mme Borghi-Mamo, dont les moyens et le succès ont grandi dans cette nouvelle épreuve, ainsi que par Graziani qui s'est élevé à la hauteur de ses plus célèbres devanciers, et enfin par le ténor Boccarde, éminente organisation vocale, chanteur hors ligne, qui très-certainement retrouvera chez nous les ovations qui ont déjà rempli sa carrière artistique dans sa patrie et à l'étranger. Les décors, la mise en scène, les costumes, attestent d'intelligents sacrifices de la part de M. le colonel Ragani, sacrifices qui méritent bien et qui ne peuvent manquer d'avoir leur dédommagement dans la réussite. La direction

des Italiens, cherche, dit-on, à obtenir de M. Ronconi, maintenant à Saint-Pétersbourg, qu'il signe un engagement en vue surtout de faire connaître aux dilettantes parisiens le *Rigoletto* de Verdi.

Le troisième ouvrage composé à l'intention de Mme Marie Cabel attire de nouveau la foule au boulevard du Temple. La musique de cet opéra, qui a pour titre : *le Muletier de Tolède*, a été composé par M. Adolphe Adam, sur les paroles de MM. Dennery et Clairville, auxquels on n'a pas à reprocher un excès d'imagination. Les auteurs du livret doivent beaucoup à une des plus aimables pièces de l'ancien Feydeau, *Jean de Paris*, et ils lui devraient davantage s'ils n'avaient pas pris à tâche de défigurer ce sujet par des complications et des obscurités moins en rapport avec la véritable comédie qu'avec les développements ou plutôt la décadence du théâtre actuel. Une reine et un infant d'Espagne, bien résolus à être aimés pour eux-mêmes, se travestissent, l'une en paysanne, l'autre en muletier, et favorisent ainsi les projets criminels d'un prince du sang, fort désireux du trône. Ces indélicates tentatives ne réussissent pas, comme bien on pense, et, au dénouement, choses et gens reprennent leurs places. Les mélodies faciles, les richesses instrumentales, l'esprit et la variété, abondent, comme presque toujours, dans cette nouvelle œuvre de M. Adam. Il nous a paru toutefois que le rôle de la reine de Léon n'était pas aussi favorable à Mme Cabel que ceux qu'elle a déjà remplis dans *le Bijou perdu* et *la Promise*; ce qui n'empêche pas la salle d'être comble toutes les fois que l'affiche annonce *le Muletier de Tolède*.

L'absence est quelquefois une bonne conseillère. Mme Ugalde a fini par s'entendre avec l'Opéra-Comique, où elle a reparu, à la grande satisfaction du public, dans le rôle si bien fait pour elle de *Galathée*. Peut-être y a-t-il maintenant plus de sagesse dans le jeu et le chant de l'artiste, qui est encore appelée à rendre des services très-réels à l'administration de M. Perrin. Nous sommes de ceux qui pensent que M. Faure, malgré sa jeunesse et sa belle voix, n'a point remplacé Mlle Wertheimer dans le personnage de *Pygmalion*.

La reprise de *la Muette* à l'Académie de musique n'a point été à la hauteur du renom si justement acquis à ce chef-d'œuvre : Gardoni n'est pas assez sûr de sa santé, et la Cerrito en Fenella est trop danseuse et pas assez mime. *La Nonne sanglante* n'est point retirée du répertoire, comme on a essayé d'en faire courir le bruit; elle est seulement ajournée pour cause d'indisposition de

M. Gaymard. L'Opéra n'est pas heureux avec ses ténors. Mme Stoltz, qui avait été sur le point de résilier son engagement, reste attachée à notre première scène; il n'y a qu'à se réjouir d'une détermination aussi favorable aux plaisirs du public qu'aux intérêts de la cantatrice.

MARFORIO.

OPÉRA : *la Fonti*. — ITALIENS : le répertoire. —
THÉÂTRE-LYRIQUE : *Dans les Vignes*. — Les bals
masqués.

La première représentation de *la Fonti*, ballet de M. Mazilier, dont M. Théodore Labarre a écrit la musique, a été honorée de la présence de l'Empereur et de l'Impératrice, et cette soirée a été des plus brillantes. Très - vraisemblablement, l'Opéra a trouvé un nouveau succès avec cette œuvre chorégraphique, expressément composée pour la Rosati qui y fait merveille. Soit loué, Apollon ! L'accord s'est rétabli entre M. Crosnier et Mme Stoltz, qui a fait sa rentrée dans son rôle de prédilection, *la Favorite*, en compagnie d'un débutant, M. Néri Baraldi, chanteur qui a peut-être trop présumé de ses forces en quittant la scène des Italiens pour se risquer sur celle de l'Académie impériale de musique.

Une des correspondances de *l'Indépendance belge* contenait, il y a peu de jours, les lignes suivantes :

« Divers bruits ont couru sur des changements de direction au Théâtre-Français ; je me suis abstenu de les rapporter, parce qu'ils ne me paraissaient pas présenter un caractère suffisant d'authenticité. On assure aujourd'hui que ces fonctions seraient déléguées, par l'Empereur, à un sénateur ou à un député ; et, dans ce cas, pour rendre la situation du nouvel administrateur conciliable avec les incompatibilités de la loi électorale, il lui serait alloué, au lieu d'appointements, des frais de représentation, que l'on porte à vingt-cinq mille francs ; c'est le biais qui est pris, ajoute-t-on, pour M. Crosnier. »

Le *Trovatore* en est à sa dixième représentation consécutive aux Bouffes ; pareil exemple ne s'était point produit aux Italiens depuis plus d'un quart de siècle, et jamais le compositeur Verdi n'a obtenu, hors de son pays, un succès plus éclatant et plus soutenu. Le chef-d'œuvre du maître est toujours chanté avec une verve et un ensemble incomparables par Baucardé, Graziani, Mmes Frezzolini et Borghi-Mamo. Après le *Trovatore*, viendra immédiatement *Rigoletto*, imitation du *Roi s'amuse*, de Victor Hugo, ouvrage dans lequel Verdi se serait, dit-on, dépassé lui-même, et qui aura

pour principaux interprètes Baucardé, Graziani, Rossi et Mme Gassier. L'engagement de Ronconi ne se confirme pas, au moins en ce qui touche à l'exécution de *Rigoletto*. Le troisième ouvrage où Baucardé se fera entendre sera *les Puritains*, que suivront de près *les Horaces*, une des dernières productions du maestro Paccini.

Un petit acte a été donné l'autre dimanche au Théâtre-Lyrique ; il a pour titre : *Dans les Vignes*, et pour auteur MM. Brunswick et Amédée de Beauplan ; la musique en a été composée par M. Clapisson. L'idée de cette pièce ou plutôt de cette scène à deux personnages représentés par MM. Meillet et Colson, ressemble quelque peu à celle du *Père Trinquetfort*, chansonnette de l'un des auteurs des paroles, qui a obtenu beaucoup de succès il y a une dizaine d'années.

De la danse au chant il n'y a qu'un pas. Le bal masqué se meurt, le bal masqué est mort ! disait-on de toutes parts, et voilà que le carnaval s'inaugure de la façon la plus brillante. Trois bals masqués ont attiré dans la magnifique salle de l'Opéra une foule des plus compactes. Les dominos encombraient le foyer, les masques et travestissements inondaient les couloirs, tandis que, sous l'archet puissant de Strauss, s'agitait une nuée de pierrots. Au milieu des graves préoccupations, il est si bon quelquefois d'oublier, que l'engouement se comprend. Les plus sages sont les plus fous.

MARFORIO.

OPÉRA : Les engagements. — ITALIENS : *Linda*.
 — OPÉRA-COMIQUE : *le Chien du jardinier*. —
 THÉÂTRE-LYRIQUE : *Robin des Bois*. — La Société des concerts.

Le rétablissement de la santé de M. Gueymard a permis de reprendre, avec une activité nouvelle, les répétitions des *Vêpres siciliennes* à l'Opéra. On apporte beaucoup de soins à la partie chorégraphique de cet ouvrage, qui aura pour principal interprète la Cerrito, la célèbre danseuse ayant renoncé à l'engagement qu'on lui offrait à New-York. Le ballet nouveau dont M. Adolphe Adam écrit la musique servira, dit-on, aux débuts de Mlle Baretta, qui a obtenu de grands succès à Milan. M. l'administrateur général de l'Académie impériale de musique vient aussi d'engager Mlle d'Herblay, élève du Conservatoire, dont la belle voix de contralto a été remarquée dans les derniers concours. Mme Stolz chantera prochainement le rôle de Fidès du *Prophète*.

La reprise de *Linda* n'a pas été très-heureuse aux Italiens; Mme Gassier ne se distingue guère que dans le rondo de Ricci qu'elle a placé à la fin de cette partition. Au théâtre de M. Ragani, comme sur les autres scènes où l'on chante, la saison exerce une fâcheuse influence sur les voix des artistes. Le premier ouvrage qui sera représenté aux Bouffes aura pour titre : *Gli Arabi nelle Gallie*. Ce n'est pas précisément une nouveauté, mais c'est du moins pour Paris une œuvre inédite dont le compositeur Paccini a dirigé lui-même les répétitions. Les rôles principaux sont confiés à Mme Frezzolini, et à MM. Baucardé et Graziani.

Le *Chien du jardinier* est à l'Opéra-Comique un de ces levés de rideau destinés à vivre plus longtemps que bon nombre de pièces en trois actes, et qui ne profitera pas moins à notre seconde scène lyrique qu'à ses auteurs. C'est un

tableau de mœurs et d'observation pris d'après nature au village; c'est l'éternelle et toujours intéressante fantaisie d'une coquette qui ne veut pas qu'on l'aime et qui ne permet pas non plus qu'on se passionne pour d'autres. Il y a de l'esprit et de la vérité dans l'acte de MM. Lockroy et Cormon, que fait merveilleusement valoir la charmante musique de M. Grisar, fort bien chantée par MM. Faure et Ponchard, ainsi que par Mlles Lefebvre et Lemercier. On répète l'opéra en trois actes de M. Auber.

L'anniversaire de la naissance de Molière a été, suivant l'usage, célébré par un banquet où les membres de l'association des auteurs dramatiques se sont réunis aux artistes comédiens. La présidence de ce banquet avait été dévolue à M. Scribe qui, empêché par ses travaux, a délégué l'honneur qu'on lui faisait à son ami et à son confrère M. Mélesville.

La société des concerts du Conservatoire demeure fidèle à la coutume de reprendre ses matinées lyriques le second dimanche de janvier. L'harmonieuse compagnie en est, comme on sait, à la vingt-huitième année de son existence. Le programme du premier dimanche se composait, comme morceaux principaux, de la symphonie en *fa* de Beethoven et de la symphonie en *ut* de Mozart; l'exécution en a été excellente. On a, en outre, entendu, dans la partie vocale, Mme Miolan-Carvalho et Mlle Boulart; dans la partie instrumentale, M. Leroi.

Un autre concert a eu lieu hier, 31 janvier, salle Herz; Mme Bosio, MM. Fumagalli, Baucardé et Graziani se sont fait entendre avec leur talent ordinaire. Le succès de la matinée a été complété par la chanson de M. Lefort intitulé les *Zouaves*, que l'habile artiste a chanté avec une verve qui a transporté l'assemblée. MARFORIO.

père, s'en acquitte d'une façon pleine de convenance et de goût. Mme Guillemain, sous les traits de la grand'mère, est bien la véritable duègne qui manque au Théâtre-Français.

Le théâtre des Variétés, en veine de succès, a donné deux pièces : *Ces Messieurs s'amuse* et *le Massacre d'un innocent*, qui mettent chaque soir toute la salle en gaieté. Ce sont de folles excentricités, impossibles à analyser, et qu'il faut voir pour s'en faire une idée. Où donc MM. Varin, Marc Michel et Laurencin, vont-ils chercher toutes ces drôleries ?

On ne rit pas à la Porte-Saint-Martin, théâtre grave avec M. Victor Séjour. L'auteur de *la Chute de Séjan* et de *Richard III* n'a pas l'esprit tourné à la bonne humeur. Il aime les sombres et énergiques complications, et puis, il fallait bien mettre en présence Ligier et Mme Guyon. De fortes situations, des effets dramatiques, la beauté des décors, la richesse des costumes dessinés avec goût par Mme Delphine Barenne ont assuré le triomphe des *Noces vénitiennes*, où l'on voit toutes choses excepté des noces.

HIPPOLYTE LUCAS.

OPÉRA : *la Juive*. — ITALIENS : prochaine clôture. — OPÉRA-COMIQUE : reprise du *Caïd*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *les Charmeurs*. — Mlle Curbal : — l'Opéra de société.

La reprise de *la Juive*, à l'Opéra, n'a pas été aussi favorable à Mlle Cruvelli que *les Huguenots*, qui ont servi à ses débuts ; le rôle de Rachel paraît bien moins convenir au talent de la cantatrice que celui de Valentine. Mme Laborde reparaitra bientôt sur la scène de l'Académie impériale de musique. Deux autres engagements auraient, dit-on, été faits par M. l'administrateur général, celui de M. Wicart, ténor, élève de M. Revial, maintenant attaché au théâtre de Bruxelles, et celui de Mlle Moreau Sainti, fille de l'artiste de l'Opéra-Comique, aujourd'hui professeur au Conservatoire, et l'une des élèves les plus distinguées de Mme Damoreau. *Le Prophète* est toujours retardé par une indisposition de Mme Stolz.

La saison des Italiens sera close à la fin du mois ; on croit que d'ici à cette époque Mme Borghi-Mamo pourra reprendre son service.

A la salle Favart *le Caïd* a été repris avec Mme Ugalde qui obtient un grand succès dans cette charmante musique écrite pour elle, et avec Bussine dans le rôle du tambour-major, où malgré sa belle voix, il ne fait pas oublier son prédécesseur Hermann-Léon.

L'esprit de Favart porte bonheur aux librettistes contemporains, témoin le petit acte arrangé

pour le théâtre lyrique par M. de Leuven, sous le titre des *Charmeurs*. M. Poise, élève de M. Adam, dont le premier ouvrage : *Bonsoir, voisin*, a reçu du public un fort bon accueil, a heureusement composé la musique de ce petit imbroglie de village fort bien chanté, surtout par Mme Meyer-Meillet. Mlle Curbal a débuté dans le rôle principal de *la Promise*, où elle s'est fait applaudir après Mme Cabel. M. Gascq, ténor, a été engagé par M. Perrin pour le grand ouvrage de M. Félicien David, sur un poème de M. Méry. On annonce aussi au même théâtre un second opéra de M. Adolphe Vogel, auteur de *la Moissonneuse*.

Après la musique de chambre, qui n'a pas toujours le privilège d'être récréative, voici venir l'opéra ou la comédie de salon, qui promettent de piquer un peu plus l'intérêt. Ces jours derniers on a représenté chez Mme Orfila, après l'avoir répétée chez M. Camille Doucet, chef de la section des théâtres au ministère d'État, *la Volière*, nouveauté lyrique de M. Gustave Nadaud, dont on dit beaucoup de bien. On a aussi réglé et mis en scène, chez M. Levassor, le petit opéra-proverbe de M. Félix Godefroy, *A deux pas du bonheur*, par Mme Roger de Beauvoir, qui n'aura garde, on l'espère, de rester à deux pas du succès.

MARFORIO.

OPÉRA. — ITALIENS. — OPÉRA-COMIQUE, Yvonne.

Il est toujours question de transporter sur la scène de l'Opéra, en l'augmentant d'un quatrième acte et d'un intermède chorégraphique, la charmante féerie de M. Auber, ayant pour titre le *Cheval de bronze*, et dont les représentations à l'Opéra-Comique ont été, il y a quinze ou dix-huit ans, un des plus beaux succès du célèbre compositeur. Bientôt aussi on reprendra le *Prophète*, avec Mme Stoltz dans le rôle de Fidès. Au sujet des retards subis par les répétitions des *Vépres siciliennes*, l'*Europe artiste* dit dans son dernier numéro qu'elle a emprunté à la *Revue franco-italienne* du 1^{er} mars les détails relatifs à cet incident. Qu'il nous soit permis de constater que le recueil dont il s'agit n'a point eu l'initiative qu'on lui attribue; notre livraison du 15 février contenait les lignes suivantes : « Les quatre premiers actes des *Vépres siciliennes* avaient été répétés pour ainsi dire d'une haleine, lorsque, arrivé au cinquième, M. Verdi a exprimé le désir que des remaniements fussent effectués dans cette partie du livret. M. Scribe n'a pas cru devoir immédiatement consentir aux demandes du compositeur, qui tenait surtout à un trio, et le maestro

a pris sa revanche, en déclarant qu'il renonçait à diriger les études de l'ouvrage. » — M. Crosnier continue à recruter des talents pour sa compagnie du chant et de la danse ; ainsi ont été successivement engagés M. Wicart, ténor, et Mlle Elmire, cantatrice du théâtre de Bruxelles. Une jeune et jolie danseuse, Mlle Cucchi, qui était à la veille d'entrer au théâtre Lyrique, fait maintenant partie du personnel aérien de l'Académie impériale de musique.

La clôture des Bouffes a coïncidé avec la fin de mars. Les dernières représentations des Italiens ont été fort brillantes. Mme Borghi-Mamo, après un éloignement d'un mois à peine, a reparu sur la scène de ses succès, dans ses deux rôles de *Mathilde di Schabran*, et d'*Il Trovatore*. Mme Bosio, elle aussi, a fait merveilles dans *Mathilde* ; par malheur, la gracieuse cantatrice ne reviendra pas l'année prochaine. Mme Bosio a contracté un engagement avec le théâtre impérial de Saint-Petersbourg, au prix de plus de 400 000 francs pour une saison. — Mario et Julie Grisi, de retour des États-Unis, et maintenant à Londres, auraient, à ce qu'on assure, l'intention de renoncer au théâtre et de prendre leur retraite à Florence, où ils ont acheté une villa magnifique. Il ne serait pourtant pas impossible que les séduisantes offres qui leur sont faites ne retinssent pour quelques mois encore les deux artistes dans la capitale de la Grande-Bretagne. On répète en outre que M. Ragani a déjà traité avec Mario et Mme Grisi, pour la prochaine saison des Italiens.

L'ouvrage de M. le prince de la Moscowa, depuis quelque temps annoncé, a été représenté à l'Opéra-Comique, où il n'a guère obtenu dès le premier soir, qu'une réussite de gratitude et de convenance. M. le prince de la Moscowa ne se borne pas à aimer et à cultiver la musique ; il se plaît encore à soutenir et à encourager ceux qui dans le domaine de la composition ou de l'instrumentation travaillent au développement de cet art. La partition d'*Yvonne* a donc été applaudie, autant par reconnaissance chez les uns, que par respect chez les autres, pour le glorieux nom que porte son auteur. M. de la Moskowa a, d'ailleurs, été fort tristement secondé par M. de Leuven, dont le livret, au fond non moins que dans la forme, est d'une faiblesse, d'une puérité extrêmes. L'exécution n'a guère été plus heureuse que le poëme, bien qu'elle fût confiée à MM. Jourdan, Sainte-Foy, et à Mlle Boulart. — La première nouveauté qui fera son apparition à la salle Favart, est un opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas, dont les paroles sont de M. Rosier, et qui a pour titre : *la Cour de Célimène*. Les principaux interprètes de cet ouvrage seront MM. Jour-

dan, Battaille, Mmes Miolan-Carvalho et Colson. — Une solennité musicale se prépare en outre sur notre seconde scène lyrique ; on y exécutera, l'un des jours de la semaine sainte, l'*Enfance du Christ*, trilogie sacrée de M. Berlioz, chantée par Mme Meilhet, MM. Meilhet, Jourdan, Bussine et Planque. On y entendra également le *Madrigal* de l'abbé Clari, chanté par Mme Miolan-Carvalho et Mlle Boulart, un solo de piano par M. Fumagalli, le *Lauda Sion* de Cherubini, chanté par Mlle Lefebvre et Mme Cabel, et enfin un fragment de la *Création* de Haydn.

MARFORIO.

THÉÂTRES.**Quinzaine dramatique.**

—
THÉÂTRE LYRIQUE : *Jaguarita l'Indienne*. —
REPRISES ET RENTRÉES.

L'opéra de M. F. Halévy, impatiemment attendu, a fait l'autre semaine son apparition au Théâtre-Lyrique, et le succès des représentations données jusqu'à ce jour a été des plus complets; il est même permis de dire que ce succès va grandissant. La salle déborde de spectateurs toutes les

fois que l'affiche annonce *Jaguarita l'Indienne*. Cette réussite dont la durée est désirable pour l'administration qui a fait de nombreux et intelligents sacrifices, se fonde-t-elle sur la valeur de la musique, sur le talent de Mme Cabel, chargée du principal rôle, sur l'esprit ou l'intérêt de la pièce, enfin sur la magnificence des décorations, la vérité locale des costumes, le soin extrême apporté à la mise en scène et aux accessoires? N'ayant encore entendu qu'une fois l'ouvrage de M. Halévy, il nous serait difficile de nous prononcer d'une manière positive. Il nous a semblé pourtant que les auteurs du livret, MM. de Saint-Georges et de Leuven, n'ont point tiré tout le parti désirable du livre de M. Eugène Sue qui leur a servi de point de départ. La partition est généralement trop bruyante et nous sommes d'avis que Mme Cabel, quelle que soit la sympathie qu'inspirent sa voix et sa personne, quelle que soit l'influence qu'elle exerce sur le public, occupe trop souvent la scène. Nous croyons aussi avoir découvert une autre monotonie, sinon dans les morceaux écrits par le compositeur pour cette artiste, au moins dans la façon dont elle les chante. En somme, et sauf à modifier plus tard ce premier jugement, nous pensons que le nouveau rôle créé par Mme Cabel ne lui est pas aussi avantageux que ceux qu'elle a précédemment remplis dans *le Bijou perdu* et *la Promise*. Après Mme Cabel, il faut citer le ténor Monjauze dont les débuts réclament quelques encouragements, et M. Junca que Cooper n'aurait pas mieux habillé. Quant à M. Meillet, chanteur et comédien fort turbulent, il fait, comme d'habitude, beaucoup plus de bruit que de besogne. La vogue n'en est pas moins avec *Jaguarita l'Indienne*, et la période de l'Exposition universelle s'inaugure ainsi au Théâtre-Lyrique sous les plus favorables auspices.

Le surplus de nos théâtres n'a stimulé la curiosité de la foule que par des reprises ou des rentrées. La salle Ventadour a momentanément rouvert ses portes à la troupe italienne du roi de Sardaigne, qui ne joue que la tragédie et la comédie. La *Francesca da Rimini* de Silvio Pellico, a été, jusqu'à présent, l'œuvre capitale du répertoire. — On espère que les *Vêpres siciliennes* de Verdi feront leur apparition à l'Opéra dans la seconde quinzaine de ce mois. — *Jenny Bell*, poème en trois actes de M. Scribe, dont la musique a été composée par M. Auber, dont la première représentation aura lieu vers la fin de la semaine à l'Opéra-Comique, sera, pour ce théâtre, le succès de la saison.

Au Théâtre-Français, Mme Pollet-Jouvante qui avait dû créer il y a quelques années le rôle de Charlotte Corday dans la tragédie de M. Ponsard,

vient de paraître à ce même théâtre sous les traits de l'*Aménaïde* du *Tancrède* de Voltaire. — La reprise de *l'Honneur et l'Argent* à l'Odéon, a été une bonne fortune pour l'active direction de M. Alphonse Royer et pour le public enchanté de revoir dans leur meilleure création Mlle Granger et M. Tisserant. M. Fechter a remplacé M. Laferrière sans qu'on ait perdu au changement. Il est question de monter au second Théâtre-Français *la Médée*, tragédie en trois actes de notre collaborateur M. Hippolyte Lucas.

Le Vaudeville a heureusement renouvelé son affiche avec *le Chevalier du Guet* et *le Lion empaillé*, deux succès d'autrefois qui ont été repris pour la rentrée de Lafont sur une scène où les applaudissements ne lui manquent pas plus aujourd'hui qu'ils ne lui ont jadis fait défaut. *Le Chevalier du Guet* est toujours une très-amusante pièce; on ne peut en dire autant du *Lion empaillé* qui a beaucoup vieilli. — La reprise de *Kean* avec Frédérik Lemaître amène chaque soir à l'Ambigu-Comique une affluence considérable de curieux et d'amis du grand comédien. — Les belles recettes procurées à la Gaité par la première partie de *Monte-Christo*, ont engagé le directeur de cette entreprise à ne point rester à moitié chemin; la seconde partie du drame de MM. Alexandre Dumas et Maquet a donc été reprise et fait en ce moment merveille. Tout le monde veut assister au *Retour du Pharaon*.

MARFORIO.

OPÉRA-COMIQUE : *Jenny Bell*; — *Jacqueline*. — THÉÂTRE LYRIQUE : *Les compagnons de la Marjolaine*. — Nouvelles. — Les fêtes du Jardin-d'Hiver.

Ce n'est ni l'intelligence à coup sûr, ni l'activité qui manquent à la direction de l'Opéra-Comique pour mériter et pour obtenir des succès. Il n'y a pas longtemps encore, M. Émile Perrin avait la main des plus heureuses ; tour à tour, et dans un intervalle relativement très-restreint, le répertoire du théâtre Favart s'est enrichi d'excellents ouvrages en un ou plusieurs actes, qui, après avoir fait la fortune de l'administration actuelle, ne seront pas moins profitables aux administrations futures. *La Chanteuse voilée*, *Giralda*, *le Songe*, *Bonsoir M. Pantalon*, *Galathée*, *les Noces de Jeannette*, *l'Étoile du Nord* et diverses autres partitions du même ordre ne perdront pas de sitôt leur influence sur la foule et sur les recettes. La sollicitude et les efforts du directeur, loin de se ralentir, n'ont fait qu'aller croissant ; jamais on n'a mis plus de soin à monter et à répéter les pièces ; les costumes, la mise en scène, les décors sont au-dessus de tout éloge, ou, s'il est permis de leur reprocher quelque chose, ce ne peut être qu'un excès de magnificence, un surcroît de fidélité historique qui coûte d'habitude fort cher.

Malgré tout ce bon vouloir et tous ces sacrifices, il faut bien reconnaître que M. Émile Perrin n'est pas secondé comme il aurait le droit de s'y attendre, par ses musiciens et ses auteurs de livrets ; il est allé plein d'espoir des anciens aux nouveaux, et voici que ses beaux projets, déçus par l'expérience, l'obligent à s'éloigner des jeunes pour revenir aux émérites. On ne nous reprochera certes pas d'avoir dissimulé notre opinion sur *le Nabab*, *la Fiancée du diable*, *Miss Fauvette*, et en dernier lieu sur *la Cour de Célimène* ; nous exposerons avec la même franchise notre sentiment au sujet de la *Jenny Bell* de MM. Scribe et Auber.

L'élégance, la distinction, la fraîcheur et la grâce n'ont pas cessé d'être les qualités distinctives du compositeur qui tient si bien sa place en compagnie d'Hérold et de Boïeldieu à la tête de l'école française ; mais ces mérites ne dominent plus que dans la forme. Pour ce qui est du fond, la mélodie, l'idée, l'inspiration créatrice ont, ou peu s'en faut, disparu. Il se peut que nous nous abusions, mais la renommée de M. Auber aurait, nous semble-t-il, beaucoup gagné, s'il s'en fût tenu à son charmant opéra d'*Haydée*. Suivant nous, l'auteur de *la Muette* et du *Philtre* survit à sa propre gloire, et proteste contre ses triomphes du passé, comme Voltaire, lorsqu'il condamnait le public à entendre son *Irène* et son *Olympie*.

Quoi qu'il en soit, la décadence de M. Scribe est plus manifeste et plus lamentable encore que celle de M. Auber. Le poème de *Jenny Bell*, emprunté à la fantaisie, est par-dessus tout une œuvre d'imagination. Or, qu'y a-t-il de commun, au point où il en est de sa carrière, entre l'imagination, la fantaisie et ce vétéran des lettres dramatiques ? Jadis M. Scribe avait prétendu raconter l'histoire de Mme Sontag dans *l'Ambassadrice* ; cette fois il aurait essayé, dit-on, de transporter au théâtre la biographie de Mlle Jenny Lind. Le sérieux a rarement été plus près du grotesque que dans cette nouveauté, où les moyens, les caractères, les péripéties, les mots et les ficelles, tout enfin est hors d'âge. D'abord c'est un grand seigneur qui n'entend pas que son noble fils accorde sa main à une actrice. Le fils feint d'obéir, ce qui plonge la chanteuse dans le désespoir. L'instant d'après, c'est la jeune fille qui repousse le mariage, d'où il suit que son amoureux veut l'épouser à toute force. Sans plus de raisons ni de rimes, il advient que les deux amants se tournent réciproquement le dos. Alors, plus d'hymen ! et l'on serait fort embarrassé au dénouement, si le père, jusque-là impitoyable, ne descendait des hauteurs de son orgueil pour enjoinde à son illustre enfant d'unir son sort à celui de l'artiste plébéienne.

Le rôle de Mlle Duprez, qui représente *Jenny Bell*, est tellement principal, qu'il absorbe tous les autres : Couderc, Sainte-Foy, Ricquier-De-launay, et même Faure, ne sont à côté de leur gracieuse camarade, que des confidents, des interlocuteurs ou des comparses. Mlle Duprez elle-même est insuffisante, non pas que rien lui fasse défaut en ce qui concerne le goût, le prestige de l'exécution, la pureté du style, c'est bien l'élève de son père ; mais à cause de la faiblesse relative de sa voix et du manque d'ampleur, qui préjudicie dans tous ses rôles à son incontestable talent. L'artiste auquel les représentations de *Jenny Bell* paraissent surtout devoir profiter est M. Faure, qui progresse chaque jour comme chanteur et comme comédien.

L'opéra de MM. Auber et Scribe, depuis son apparition, n'a point cessé de remplir la salle. Il ne serait donc pas surprenant que grâce aux dépenses et à l'habileté de M. Perrin, au concours dévoué de ses pensionnaires et en dépit du poète, du compositeur et de Minerve, par ce temps d'Exposition universelle, qui agglomère à Paris les amateurs et les curieux, des points les plus extrêmes du monde, l'ouvrage n'obtient une de ces vogues du moment qui durent autant que les circonstances, vraies beautés du diable qui n'ont à craindre que les années et les reprises.

L'Empereur, qui avait honoré de sa présence la première représentation de *Jenny Bell*, a bien voulu assister peu de jours après à celle de *Jacqueline*, essai lyrique de M. le comte d'Osmond et de M. Costé, sur des paroles de M. Léon Battu. Vers le milieu de cet acte, d'ailleurs sans prétentions, on a remarqué la strette d'un air que Mlle Lefebvre chante à ravir. *Jacqueline* est en somme l'imitation d'un vaudeville de M. Raymond Deslandes intitulé *Meridien*, qui a réussi il y a quelques années au théâtre de la place de la Bourse où il avait pour principaux interprètes Hoffmann et Mlle Sainte-Marc.

Notre troisième scène lyrique a récemment donné *les Compagnons de la Marjolaine*, petit acte fort léger, écrit par MM. Michel Carré et Jules Verne, à l'usage de M. Hignard, musicien avec lequel ils s'étaient déjà trouvés en collaboration pour *le Colin-Maillard*. M. Hignard est un des élèves distingués de M. Halévy ; c'est dire que l'abondance mélodique n'est pas en général son signe caractéristique. On a cependant applaudi plusieurs morceaux de cette bluette, chantés avec beaucoup de gentillesse et d'esprit, par Mlle Girard.

Avant-hier les *Vépres siciliennes* ont fait leur apparition à l'Opéra. Le désaccord qui s'était passagèrement élevé entre le ministère d'État, l'admi-

nistrateur général de l'Académie de musique et M. Verdi au sujet de l'engagement de Mme Alboni, que le compositeur considérait comme une diversion préjudiciable à la réussite de son ouvrage, a disparu sur la promesse formelle faite par M. Crosnier à M. Verdi, qu'à partir du jour de la première représentation, les *Vépres siciliennes* seront exécutées au moins deux fois par semaine. Le contrat qui attache pour un laps de trois mois l'Albani à l'Opéra, aurait été signé en vue de porter le nombre des représentations sur notre grande scène lyrique à quatre, et, s'il y avait lieu, à cinq par période hebdomadaire. L'œuvre de M. Verdi sera prochainement suivie de la partition du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, après laquelle viendra la pièce de MM. de Saint-Georges et Billetta, intitulée *la Rose de Florence*. Mme Stoltz a consenti, dit-on, à traiter pour une année avec le théâtre impérial de Rio-Janeiro, au prix fabuleux de 400 000 francs, plus une soirée à bénéfice, l'entretien de sa maison et une voiture. La célèbre cantatrice partira au mois de septembre pour le Brésil.

Au commencement de cette année, quelques difficultés étaient survenues dans les régions supérieures de l'Opéra-Comique, entre le directeur de cette entreprise et Mme Miolan-Carvalho. De nouveaux embarras s'étant produits, auraient eu ces jours derniers pour conséquence la résiliation amiable de Mme Miolan, qui se propose, à ce qu'on assure, de s'adonner désormais au genre et au répertoire italien. — Un grand émoi règne en ce moment à la Comédie-Française, où il serait question, par ordre émané de haut, d'engager M. Rouvière pour y jouer *l'Hamlet* de MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice.

Rossini, dont le voyage à Paris avait si souvent été annoncé, est enfin au milieu de nous et paraît beaucoup se plaire aux spectacles des métamorphoses et du mouvement de notre capitale. Fidèle à ses anciennes habitudes, l'illustre auteur de *Guillaume Tell* a établi son domicile en regard d'une de nos promenades les plus aristocratiques, sur le boulevard de la Madeleine entre la rue Duphot et la cité Morel-Vindé.

— L'inauguration des fêtes dansantes du Jardin d'hiver, qui a eu lieu le mercredi 30 mai, a été fort brillante. Près de 5000 personnes avaient bravé la pluie pour y assister. Les toilettes des femmes étaient charmantes; on y comptait les plus jolies actrices de nos théâtres, les sommités artistiques de Paris et un grand nombre d'étrangers. Les danses avaient été réglées par Cellarius. Un orchestre de cent vingt musiciens, sous la conduite de M. Musard, a exécuté un répertoire inédit. La musique complète d'un régiment, placée dans

le Jardin d'été, alternait avec l'orchestre de Musard. Des soins tout particuliers ont été donnés à l'éclairage, confié à M. Clémançon; de plus, un splendide buffet avait été dressé par la Société des Buffets de l'Exposition universelle. Les ordonnateurs des fêtes du Jardin d'hiver ont bien compris que ces réunions devaient avoir une physionomie à part, et offrir un attrait vraiment exceptionnel: ils ont décidé que tout ce qui, à Paris, a une notoriété dans les lettres, dans les arts, au théâtre, etc., jouira de ses *entrées* pendant toute la saison des fêtes. Dans l'espérance que le temps permettrait d'ouvrir les deux nouveaux jardins d'été, les ordonnateurs avaient décidé que la seconde fête de nuit n'aurait lieu que le mercredi 43 de ce mois. Cette fête, que le temps n'a point contrariée, avait attiré une affluence plus nombreuse, et a été plus attrayante, s'il est possible, que la première. Nous reparlerons de ces nuits dansantes qui rendent au Jardin d'hiver sa vogue et ses splendeurs passées, et qui se renouvelleront tous les mercredis jusqu'à la fin de la belle saison.

MARFORIO.

OPÉRA : Rentrée de Roger et de Mme Alboni ; début de Mme Lafon. — OPÉRA-COMIQUE : *l'Anneau d'argent*. — JARDIN MABILLE. — CHATEAU DES FLEURS. — JARDIN D'HIVER.

Le projet qu'avait eu l'administration de l'Opéra d'augmenter de deux soirées durant le cours de l'Exposition, le nombre des représentations que l'Académie impériale donne chaque semaine, après avoir subi divers retards, a enfin été mis en pratique. La rentrée de Roger et de Mme Alboni dans *le Prophète*, a inauguré le nouvel ordre de choses, devant un auditoire enthousiaste, qui du parterre jusqu'au comble, avait rempli la salle de la rue Lepelletier. Une cantatrice fort applaudie il y a quelques mois au théâtre de Marseille, Mme Lafon, s'est récemment montrée à l'Opéra sous les traits de Rachel dans le chef-d'œuvre de M. Halévy, *la Juive*. Un favorable accueil a été fait à Mme Lafon dont la voix est étendue, facile et qui possède des qualités que l'exercice de son art à Paris ne pourra que fortifier et développer au profit de son succès.

Les ouvrages en un acte pour le choix et la représentation desquels l'Opéra-Comique avait, il n'y a pas longtemps encore, la main si heureuse, ne réussissent plus comme par le passé sur cette scène que la direction actuelle a dotée de partitions charmantes. Sans parler de *Miss Fauvette*, les livrets d'*Ivonne* et de *Jacqueline* ne rachetaient pas par les mérites des compositeurs la faiblesse de leur canevas dramatique; *l'Anneau d'argent* de MM. Jules Barbier et Léon Battu, dont la musique

est le début de M. Deffès, appartient à la même série de productions éphémères, et suivant toute apparence il ne vivra pas plus longtemps qu'elles. Les interprètes ne manquent cependant pas à cet acte, réminiscence du *Chien du Jardinier* par le fond mais non à coup sûr par la forme ; MM. Bus-sine, Ponchard ; Mlles Rey et Andréa Favel chantent, avec un dévouement et une conscience à toute épreuve, des romances, des airs, des duos, des trios qui n'en finissent pas. Ce qui finira plus tôt, il faut le croire, c'est la vogue négative de *L'Anneau d'argent*.

Favorisés par le beau temps, les établissements champêtres, surtout le jardin Mabille et le Château des Fleurs, voient de plus en plus la foule se presser à leurs soirées dansantes et à leurs fêtes de nuit. Les dernières solennités de ce genre ont mis le public en goût, et rien ne manquera à la réussite et à la fortune de ces rendez-vous de plaisir si la température continue à être propice. Quant au Jardin d'Hiver, les fêtes des derniers mercredis ont encore consolidé la vogue de ces réunions hebdomadaires, qui, pour tous les étrangers, font aujourd'hui partie du programme de la vie parisienne. Un entraînant orchestre de danse, des symphonies militaires, des jeux de toutes sortes, un feu d'artifice, un buffet délicatement assorti et de confortables sièges pour la conversation, voilà ce qu'on est sûr de rencontrer les mercredis de chaque semaine au Jardin d'Hiver augmenté d'un grand jardin d'été.

MARFORIO.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Mlle Rachel. — OPÉRA : Mlle Cruvelli. — OPÉRA-COMIQUE ; *l'Étoile du Nord* ; *Jenny Bell*. — ODÉON : *Mauprat*, *Sémiramis*. — Mlle Granger. — ITALIENS : M. Ragani, M. Calzado. — VAUDEVILLE : *le Mariage d'Olympe*. — PALAIS-ROYAL : *Madame Larifla* ; *la Bégueule*. M. Hoffmann. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Paris*.

La villégiature nous ayant privé, pour quelques semaines, peut-être pour quelques mois, du concours de notre collaborateur, M. Hippolyte Lucas, force nous est de le suppléer de notre mieux et de solliciter au préalable, pour nos missions ou nos fautes, tant celles du présent que celles de l'avenir, l'inépuisable indulgence des lecteurs.

Après le succès des représentations d'adieu ou de charité de Mlle Rachel à la Comédie-Française et à l'Opéra-Comique, on parle derechef de l'ajournement du départ de la grande tragédienne pour les États-Unis. Melpomène resterait à Paris quelques semaines encore pour faire les honneurs de son temple à la reine d'Angleterre, attendue, comme on sait, dans la capitale, au courant de ce mois.—A l'Opéra, le bruit court que Mlle Sophie Cruvelli attend avec impatience le terme prochain de son engagement, pour reprendre sa parole ainsi que sa liberté, et se retirer définitivement de la scène. La cause de cette regrettable détermination serait, à ce qu'on assure, un mariage que la célèbre cantatrice est sur le point de contracter.—*L'Étoile du Nord* a reconquis, avec Mme Ugalde, que seconde au mieux Mlle Rey, les attraits de la nouveauté. L'exécution du dernier ouvrage de M. Meyerbeer remplit maintenant comme au début la salle et la caisse de M. Émile Perrin. Les chances de *Jenny Bell*, malgré le talent de Mlle Caroline Duprez et de M. Faure, sont moins favorables. Le public commence à se fatiguer de cette musique bruyante dont la mode actuelle, sous l'influence du maître Verdi et de ses imitateurs, s'évertue à assourdir les oreilles. Une plus triste nouvelle que celle de la demi-réussite de la partition de M. Auber est celle qui a circulé au sujet de l'affaiblissement de la santé de l'illustre compositeur ; cette indisposition, il faut l'espérer dans l'intérêt des arts et du Conservatoire comme dans celui de l'éminent artiste, n'aura pas de fâcheuses conséquences.

Le second Théâtre-Français, après une reprise de *Mauprat* avec Bignon et Mme Harville-

Brindeau, qui ne fait pas oublier sa devancière, Mlle Amélie Fernand, créatrice du rôle d'Edmée, si prématurément ravie au théâtre, a remis à la scène *Sémiramis* pour Mlle Georges. Que nous apprend-on ? Mlle Pauline Granger, si charmante dans *l'Honneur et l'Argent* et dans d'autres rôles du répertoire, a cessé d'être une des pensionnaires de M. Alphonse Royer ; c'est là, nous semble-t-il, une perte pour l'Odéon. Quant à Mlle Granger, il est à craindre que, même provisoirement, elle ne soit guère à sa place aux Variétés.—Très-inopinément, M. le colonel Ragani, qui depuis deux saisons administrait le théâtre impérial des Italiens, a adressé sa démission de directeur à M. le ministre d'État qui, par suite, lui a choisi pour successeur M. Calzado, homme d'intelligence et de goût, et, ce qui mérite considération en pareille matière, l'un des riches capitalistes de la Havane. Peu de jours après sa nomination, M. Calzado a versé le cautionnement imposé par le cahier des charges.

Qui nous délivrera, non pas des Grecs et des Romains, mais de ces éternelles redites plus ou moins dramatiques sur les femmes et les filles perdues de notre pauvre monde ? Ce sujet, mis et remis en scène de nos jours jusqu'à la satiété, a maintes fois sollicité et souvent compromis l'imagination des écrivains, dans le roman et au théâtre, depuis et avant l'abbé Prévost jusqu'à M. Dumas fils et sa *Dame aux Camélias*. M. Émile Augier a voulu prendre sa part de la curée, et, venant après d'autres, s'il n'a point copié ses voisins il a du moins marché à leur suite. *Le Mariage d'Olympe*, dont on s'était beaucoup entretenu avant qu'il se produisît aux lumières de la rampe, n'est en effet qu'une continuation ou une variante du *Demi-Monde*. M. Alexandre Dumas fils n'a pas permis que son héroïne, la baronne d'Ange, subtilisât la main de M. de Nanjac ; un tel scrupule était incapable de retenir M. Emile Augier : Olympe de Taverni devient la femme du comte de Puygiron sans dépouiller pour cela son ancienne enveloppe, sans renoncer aux habitudes d'une époque où elle était complètement maîtresse de son honneur et de sa personne. Au troisième acte, le beau-père coupe court à ce scandale en brûlant la cervelle de sa trop aventureuse bru. Les émotions et les sentiments du public ont été très divers à la première représentation du *Mariage d'Olympe*, qui n'a pas tenu à coup sûr tout ce qu'il promettait. Quelques modifications de scène, quelques retranchements de mots ont été ultérieurement et fort à propos introduits dans cet ouvrage où Mlle Fargueil a saisi et joué avec assez de bonheur un rôle peu sympathique.

Hoffmann, qu'on a vu tour à tour à la Renais-

sance, aux Variétés et au Vaudeville, continue, les années aidant, son tour de théâtres, il est depuis quelques semaines au Palais-Royal, en attendant qu'il aille au Gymnase, ou qu'il soit, ce dont Thalie le garde ! un des pensionnaires ou des moutons du pastoureau Arsène Houssaye. Cet excellent M. Dorméuil, qui n'ambitionne plus que deux choses ici-bas, l'administration du Théâtre-Français et la croix de la légion d'honneur, a tout exprès repris, pour le nouveau venu, *Madame Larifla*, et donné la première représentation d'un amusant ouvrage de M. de Biéville, intitulé : *la Bégueule*, tiré d'un de ces contes de Voltaire qui perpétueront plus sûrement que le *Dictionnaire philosophique* la mémoire de ce faux patriarche. Hoffmann a convenablement débuté.

Le drame historique et monumental de M. Paul Meurice ayant pour titre : *Paris*, a enfin fait son apparition sur le théâtre de la Porte Saint-Martin. On compte sur une vogue que les premières soirées ne démentent pas ; on s'extasie aux changements à vue de cette exhibition de cortèges, de processions, de sacres, de mœurs et de costumes, qui est à la fois un cours d'histoire pour rire et une et lanterne magique. En attendant, tirons la ficelle.

MARFORIO.

de l'Académie de musique, le personnage le plus riche de chances, après M. Crosnier, a été M. de Saint-Georges, auteur de beaucoup de livrets lyriques et chorégraphiques exécutés sur notre première scène et frère du directeur actuel de l'imprimerie impériale.

On ne songe plus depuis le départ de la reine Victoria à la mise à l'étude de l'ouvrage du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. L'affluence des étrangers est telle que les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire joints à la nouveauté des *Vêpres Siciliennes* et au talent des artistes qui les interprètent, suffisent et au delà pour attirer la foule et faire salle comble tous les soirs. — Vendredi de la semaine dernière on a donné la 275^e représentation des *Huguenots*, pour les débuts de M. Belval dans le rôle de Marcel, où ce chanteur a été favorablement accueilli. La rentrée de Mme Laborde a ajouté à l'intérêt des débuts de M. Belval. — L'Opéra, assure-t-on, n'aurait pas renouvelé l'engagement de Mme Anglez Fortuni.

Parmi les lettrés dramatiques courtisant Thalie et Melpomène malgré Minerve, et dont par conséquent pas une seule pièce ne restera au théâtre, un petit nombre, il est vrai, sont adulés à ce point par la presse, que jamais un feuilleton de grand ou moyen journal ne s'est permis d'enregistrer leurs persévérants échecs. M. Léon Gozlan est du nombre de ces producteurs d'élite qui, j'ignore pourquoi, ont toujours été à l'abri des vérités ou des égratignures de la critique. En ce qui regarde cet écrivain, je défie que l'on produise le compte rendu d'un drame, d'une comédie, d'un vaudeville, du moindre *royaton*, — que l'on me passe le mot, il est de ce bon M. de Voltaire — qui, de prime abord, de confiance et par habitude, n'ait pas proclamé que la chose était un chef-d'œuvre.

Faut-il extraire de leurs ténèbres tous ces fantômes absorbés par la tombe, en dépit du baptême qui, le jour de leur naissance, les vouait à l'immortalité? Sincèrement qui se souvient de cette composition fastidieuse d'*Èva*, jouée au Théâtre-Français il y aura tantôt quinze ans, au temps de la première jeunesse de cette belle et séduisante Sylvanie Plessy? Sous le règne du roi Louis-Philippe, *La main droite et la main gauche* ont ému les hautes sphères du pouvoir comme les avaient agitées, à la fin du XVIII^e siècle, les comédies de Beaumarchais. Peut-être la sûreté publique aurait-elle été compromise, si M. Bocage, dans un de ces beaux mouvements dont il a seul le secret, n'eût dit au comte Duchâtel, sur le point d'interdire la représentation de cette *Main droite*: « Monsieur le ministre, je répons de tout! » Plus tard, sous la présidence

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

OPÉRA : l'administration. — Débuts de M. Belval.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS : *le Gâteau des Reines*. —

ODÉON. — ITALIENS. — THÉÂTRE-LYRIQUE. —

VAUDEVILLE : engagements nouveaux. — VA-

RIÉTÉS : *le Théâtre des zouaves*. — GAÏTÉ : *les*

Gueux de Béranger. — FOLIES-DRAMATIQUES :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

L'administration générale de l'Opéra n'a jamais été mieux assise qu'aujourd'hui, et il n'est plus question de désigner, même éventuellement, un successeur à M. Crosnier, que ce successeur soit M. le prince Poniatowsky, ou M. Théodore Labarre, le compositeur. L'administrateur général de l'Opéra fait changer et embellir comme bon lui semble les anciens appartements du duc de Choiseul devenus les siens, et qu'il paraît vouloir habiter longtemps. M. Crosnier n'en a pas moins, à ce qu'on croit, l'intention de remplir les devoirs attachés à son titre de membre du conseil général de son département; dans ce cas son absence ne serait que de peu de semaines, durant lesquelles il remettrait l'intérim de son autorité au premier chef d'orchestre, M. Girard, qui jouit de toute sa confiance. Mais ce qu'ont oublié de dire les nouvellistes ordinairement bien informés, ou s'évertuant à passer pour tels, c'est que lorsqu'il s'est agi de pourvoir, sous les auspices de la liste civile et du ministère de la maison de l'Empereur, au gouvernement

Napoléonienne, la police a dû intervenir et faire disparaître de l'affiche des Variétés l'acte sans pudeur et sans esprit qui s'appelait *la Goutte de lait*. Mentionnerai-je encore les autres prodiges de M. Gozlan sur nos grandes scènes et dans les théâtres secondaires, prodiges dont les titres mêmes sont sortis de toutes les mémoires? Eh bien! tout cela cependant a été qualifié de miraculeux, de charmant, de fin, de délicat!

Il n'est pas une épithète élogieuse, pas un superlatif, pas un salut d'encensoir et pas un alléluia dont la majorité des feuilles quotidiennes ou périodiques ait fait grâce à ces insignes pauvretés. Ce qui est advenu pour *les Robes blanches* du Vaudeville et pour ce gros mélodrame de la Porte-Saint-Martin dont je ne sais plus le nom, mais qui se passait au siècle de Louis XIV, et dont Tisserant interprétait le principal rôle, ce qui est advenu jadis arrive encore aujourd'hui à propos du patras en cinq actes et en prose que M. Arsène Houssaye n'a pas craint d'offrir aux intelligents spectateurs de la Comédie-Française qui se laisseront finalement d'être ainsi trompés. *Le Gâteau des Reines*, épisode du règne de Louis XV et où sont piteusement traînées devant la rampe les figures de Marie Leczinska, de Mlle de Vermandois et de la marquise de Prie, est un attentat à l'histoire, à la convenance, au sentiment national, ni plus ni moins que cette *Czarine* de M. Scribe, que le talent de Mlle Rachel n'a pu préserver de l'animadversion et des justes répugnances du public.

Revenu des Eaux-Bonnes, M. Samson a reparu dans le rôle du baron qu'il a si bien créé dans la comédie de M. Jules Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière*. On va commencer, au théâtre de la rue Richelieu, les répétitions de l'ouvrage en cinq actes de MM. Paul Foucher et Régnier, ayant pour titre *l'Amour sur les chemins*; le principal rôle sera confié à Mme Plessy.

L'Odéon n'a pas rouvert ses portes, comme on le croyait, le 4^e de ce mois; cette réouverture est toutefois annoncée pour aujourd'hui 15. L'ouvrage qui marquera au second Théâtre-Français les débuts de la nouvelle saison est un drame de George Sand intitulé *Maître Favilla* et extrait de son roman de *Flaminio*.

La réouverture du Théâtre-Italien sous la direction de M. Calsado continue à être annoncée pour les premiers jours d'octobre prochain; M. Corghi est le secrétaire et le poète de la nouvelle administration.

M. Émile Perrin, qui cumulait les directions de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique, vient de céder les deux années de privilège restant à courir pour ce dernier théâtre à M. Pellegrin, qui

a déjà administré plusieurs entreprises dramatiques en province, et qui, après la création des salles de spectacle des quatre camps du Nord, avait été nommé directeur de ces établissements.

Bouffé va donner quelques représentations au théâtre de la place de la Bourse; il se montrera d'abord dans *le Gamin de Paris* avec Lafont. L'active direction du Vaudeville a encore engagé Mlle Enjalbert, prix du Conservatoire, qui a fait ses débuts dans *la Dame de Trèfle*, et Mlle Protat qui s'est essayée dans *le Cousin Verdure*.

La pièce de MM. Cormon et Grangé, *le Théâtre des zouaves*, a réussi et méritait de réussir aux Variétés. Cet acte, à vrai dire, n'est ni une comédie, ni un vaudeville, mais un à-propos, un souvenir heureusement évoqué, un tableau de mœurs militaires de la Crimée, où chaque personnage est on ne peut mieux à sa place. Dans de telles conditions, l'intrigue n'est pas une qualité bien indispensable; l'épisode arrangé par MM. Cormon et Grangé en est la preuve.

Toutes les chansons du poète populaire y passeront, soit sur les scènes consacrées au rire et aux joyeux couplets, soit devant les rampes où le mélodrame promène ses longs voiles de deuil. Ne voilà-t-il pas, en effet, que l'autre soir la Gaîté a offert au jugement et aux distractions de son public ordinaire *les Gueux de Béranger*, petite chanson philosophique dont MM. Dupeuty et Moineaux ont tout bonnement fait une grosse comédie en cinq actes, qui ne pourrait que gagner à être moins longue. La Fontaine était d'avis que, pour atteindre le but, loin d'épuiser un sujet, il n'en fallait prendre que la fleur.

Les Folies-Dramatiques, qui ont souvent la main heureuse, ont encore bien choisi cette fois en acceptant et en jouant l'acte à trois personnages qui a pour titre: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et pour auteur M. Honoré. L'imprévu de l'intrigue n'est pas ce qui séduit. Le héros de ce vaudeville est un chef d'escadron brave comme un lion devant le feu, mais d'une maladresse extrême lorsqu'il se trouve en face de sa cousine dont il est éperdument amoureux. Aide-toi, le ciel t'aidera, lui dit-on avec le proverbe; cependant il a peine à comprendre, et, pour le tirer d'embarras, il faut qu'il rencontre sur son chemin la femme de chambre de sa chère veuve, soubrette de haute comédie qui, débrouillant fort à propos les cartes, marie sa maîtresse et se marie elle-même. A défaut de l'émotion ou de l'intérêt, il y a dans tous ces détails beaucoup de vérité, de finesse, d'observation et d'esprit, c'est-à-dire beaucoup plus d'éléments qu'il n'en est besoin pour obtenir un succès.

MARFORIO.

s'est ravisé, et il ne s'est plus agi d'interrompre les représentations. Un échange d'efforts et de bons vouloirs s'est alors opéré; on s'est remis avec plus d'ardeur que jamais à l'étude de la partition du duc, qui a été exécutée jeudi dernier en présence de Sa Majesté et d'un grand nombre de personnes de la cour, sans soulever un bien chaleureux enthousiasme. La veille, l'illustre compositeur était arrivé à Paris, et il a pu diriger ainsi le dernier essai de son ouvrage. *Sainte Claire* est un opéra en 3 actes dont l'analyse paraîtra dans notre livraison prochaine. Les deux premiers actes se passent en Russie et le troisième au couvent de Sainte-Claire de Naples.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique : la fortune est toujours avec ce théâtre, où l'on s'occupe très-activement d'une œuvre inédite de M. Auber. L'exécution de la cantate sur la prise de Sébastopol, dont M. Adam, avec sa verve habituelle, a improvisé la musique sur des couplets de M. Michel Carré, chantée à plusieurs reprises avec beaucoup d'entrain et d'ensemble par MM. Faure, Delaunay, Bussine et Jourdan, a excité des transports de patriotisme.

Durant la saison qui sera inaugurée demain 2 octobre, le répertoire du théâtre impérial italien comprendra, entre autres chefs-d'œuvre : *Semiramide*, *Otello*, *Mosè*, *Assedio di Corinto*, *il Barbieri di Siviglia*, *Cenerentola*, *Matilde di Shabran*, de Rossini; *Don Giovanni*, de Mozart; *i Puritani*, *la Sonnambula*, *Norma*, *i Capuletti e Montecchi*, de Bellini; *Lucrezia Borgia*, *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti; *il Trovatore*, *Ernani*, de Verdi. Trois opéras nouveaux seront joués : *Leonora*, de Mercadante; *Fiorina*, de Pedrotti; *Assedio di Firenze*, expressément composé pour Paris, par Bottesini. — Les nuages qui s'étaient un moment élevés entre le nouveau directeur M. Calzado et le compositeur Verdi, commencent à disparaître; de nombreuses espérances se fondent sur ce rapprochement. L'affiche annonce pour le jour d'ouverture le *Mosè* de Rossini, ayant soin d'ajouter au titre de cet ouvrage et entre parenthèses l'indication (*il nuovo*). C'est-à-dire que l'on entendra non l'ancien, mais le nouveau *Moïse*, celui augmenté pour l'Opéra, celui dont les morceaux en français ont été reportés dans la langue de Métastase. Sauf Mlle Fiorentini, que l'on a déjà vue aux Italiens, tous les autres artistes chargés de l'exécution du *Mosè* sont des débutants ayant noms : Carion, Evrardi, Angelini et Mlle Pozzi. La direction de l'orchestre a été confiée à M. Bottesini. Enfin, la salle Ventadour restaurée est, dit-on, éblouissante de dorures.

La rentrée de Mme Plessy sur la scène de ses premiers triomphes a été l'objet d'une éclatante

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

OPÉRA : *Sainte Claire*. — OPÉRA-COMIQUE : cantate de M. A. Adam. — ITALIENS : le répertoire. M. Verdi. *Mosè*. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : rentrée de Mme Plessy. — *La Ligne droite*; — *l'Amour et son train*. — ODÉON : *Maître Favilla*. — GYMNASÉ : Mlle Desclée. — VAUDEVILLE : *Aimer et mourir*. — PALAIS-ROYAL : *le Gendre de M. Pommier*. — AMBIGU : *la Tour de Londres*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *Une Nuit à Séville*.

Il y a quelques semaines, ordre était venu à l'Opéra, du ministère de la maison de l'Empereur, de suspendre à l'Académie impériale de musique tous les travaux autres que ceux de la *Sainte Claire*, du duc de Saxe-Cobourg. Huit jours alors devaient suffire pour le complément des répétitions et de la mise en scène, après quoi il ne serait plus resté qu'à produire aux lumières de la rampe l'ouvrage princier. Mais observation ayant été faite que l'accomplissement d'une telle mesure entraînerait des relâches et que ces vacances auraient pour résultat de priver la caisse chaque soir d'une recette de 44 à 42 000 fr., on

ovation. La belle transfuge a reparu dans le rôle d'Elmire de Tartufe, où elle s'est montrée plus que jamais comédienne; puis elle a créé le même soir le rôle principal de *la Ligne droite*, proverbe de M. Marc Monier plein d'observations du meilleur goût et écrit avec un soin extrême. *L'Amour et son train*, comédie en un acte et en vers de M. Octave Lacroix, a également obtenu un excellent accueil des spectateurs de la Comédie-Française; cette pièce, à laquelle il ne faut pas demander d'intrigue, a été fort bien interprétée par Mlles Fix, Émilie Dubois, et M. Delaunay; elle est pour son auteur un heureux début.

Le nouveau drame de Mme Sand, *Maître Favilla*, qui a marqué la réouverture de l'Odéon, a réussi moins à cause des péripéties plus ou moins admissibles dont il déroule le spectacle, surtout pendant les dernières scènes, qu'en raison du style, des belles images et des mots heureux qui le remplissent. Un baron allemand passionné pour la musique a recueilli dans son manoir une famille italienne composée du père, de la mère et d'une fille; le père est musicien, on le nomme maître Favilla. Or, il advient qu'un jour le baron ivre d'extase à l'audition d'un solo d'Haendel, rebondit et rend l'âme dans son fauteuil; de son côté, le violoniste s'évanouit; sa femme et sa fille entrent. Tableau! L'intelligence de Favilla s'était troublée durant son évanouissement; malgré toutes les recherches, nulle part on n'avait découvert le testament du baron. Deux collatéraux, seuls parents éloignés du défunt, un marchand de draps et son fils Hermann accourent alors pour recueillir l'héritage que maître Favilla dans sa calme démence croit être son patrimoine. Naturellement Hermann se prend d'amour pour Juliette, la fille du musicien, dès qu'il la voit; le marchand de draps éprouve un sentiment pas tout à fait aussi pur que celui de son enfant pour la compagne du joueur de violon aliéné. De là des incidents de toutes sortes: des surprises, des menaces, des querelles qui se terminent par la guérison de Favilla, le retour au bien du drapier et le mariage d'Hermann et de Juliette. Maître Favilla était en somme le véritable légataire; mais sur la dernière note du solo d'Haendel et la remise du testament en sa faveur par le baron, il avait jeté cette pièce au feu. Franz, le plus vieux et le plus fidèle serviteur du noble mort, avait vu, de ses propres yeux vu, un papier flambant sur les chemises. Quoi de plus péremptoire pour la vérité? De ce récit croyez ce qu'il vous plaira, mais tenez-vous pour assurés que Rouvière, Barré, Mme Laurent et Mlle Bérangère ont rarement été mieux servis par leurs rôles.

Au Gymnase, Mlle Desclée, qui a remplacé

Mme Rose Chéri dans *le Demi-Monde*, fait tout son possible pour lutter contre le souvenir de sa devancière.

Le Vaudeville, à qui nos sympathies sont acquises en la personne de son actif et spirituel directeur, M. Boyer, a de la peine à se procurer un chef-d'œuvre, et peut-être ferait-il bien de renoncer aux pièces sensibles à la poursuite desquelles le sort du *Mariage d'Olympe* et celui plus récent du drame en trois actes de M. Michel Masson, *Aimer et mourir*, qui a disparu de l'affiche, doivent peu l'engager à perdre son temps. Le compte rendu de ce dernier ouvrage n'a pu paraître dans la précédente *quinzaine dramatique*: il serait hors de propos de l'introduire dans celle-ci.

La parodie d'une comédie à succès au Gymnase, *le Gendre de M. Poirier*, par MM. Augier et Jules Sandeau, s'étale tous les soirs devant la rampe du Palais-Royal, au grand profit de ce théâtre. La satire dialoguée de MM. Siraudin, Delacour et Léon Morand est intitulée *le Gendre de M. Pommier*. Beaucoup de choses extravagantes, risquées, équivoques, attentatoires même aux principes de la morale la plus élémentaire, se débitent dans cette parade où Grassot, sous les traits de M. Pommier, est une incarnation presque sans seconde de la grosse bouffonnerie. On rit donc au Palais-Royal; mais qu'on s'en souvienne! Jadis on riait aussi aux représentations de *l'Auberge des Adrets* et de *Robert Macaire*, maintenant interdites.

La Tour de Londres, drame en cinq actes de MM. Eugène Nus et Alphonse Brot, a obtenu un chaleureux accueil à l'Ambigu. Cet ouvrage, qui se signale par des situations attachantes et de vives péripéties, est bien joué par Dumaine, Saint-Léger, Charles Lemaître et Mlle Marie Leroux.

Une Nuit à Séville, opérette en un acte de MM. Nutter et de Beaumont pour les paroles, et Frédéric Barbier pour la musique, récemment chantée au Théâtre-Lyrique par Mlles Girard et Garnier, en compagnie de MM. Grignon, Colson, Legrand et Allais qui a soulevé de légitimes applaudissements, est un ouvrage, partition et livret, plein des amoureux souvenirs de l'Andalousie. C'est en deux mots l'histoire d'un corrégidor qui a deux pupilles qu'il refuse de marier et qui s'unissent aux fiancés qu'elles adorent grâce à l'intermédiaire d'un contrebandier dont le farouche magistrat est lui-même la dupe et la victime. Il y a, chose peu commune! de l'imagination dans les mélodies, de l'esprit dans le dialogue et les couplets de cette amusante *Nuit à Séville*.

MARFORIO.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

OPÉRA : *Sainte-Claire*. — ITALIENS : *Mosè*. —
OPÉRA-COMIQUE : *Deucalion et Pyrrha*.

L'opéra du prince de Saxe-Cobourg en est à sa sixième représentation, à l'Académie impériale de musique, et ses exécutions successives ont permis au public de se prononcer en connaissance de cause sur les mérites de la partition princière, dont certains morceaux véritablement de premier ordre sont fort bien chantés par Roger et par Mme Lafond. Mais le succès, tout réel qu'il

soit, aurait été plus unanime et plus éclatant, si le livret de M. Oppelt ne s'était mis en travers, et si cette traduction grotesque qui n'appartient à aucune langue, n'avait encore rendu moins intelligible l'œuvre originale que Mme Birch de Pfeiffer a écrit en idiome tudesque. Le sujet du drame, tiré de l'histoire, a été cruellement défiguré ; il s'agit de la mort violente du czarévitch Alexis, fils de Pierre I^{er}, condamné par son père lui-même ; toutefois de ce point de départ au dénouement, du commencement à la fin de cet épisode, tant de confusion et d'incidents s'accroissent qu'au résumé les annales moscovites n'ont rien à y voir. Les obscurités et les négligences littéraires de la pièce ont sans nul doute porté préjudice aux inspirations de l'illustre compositeur, et à l'effet qu'avec un meilleur imbroglio elles auraient produit au théâtre.

Le prince cependant n'a gardé rancune à personne : le lendemain de la première représentation de *Sainte-Claire*, M. Crosnier administrateur général de l'Opéra, a reçu les insignes de commandeur de l'ordre de Saxe-Cobourg. M. Girard, premier chef d'orchestre, a été nommé officier ; M. Leroy, régisseur de la scène, chevalier ; des médailles en or du même ordre ont été données à MM. Henri Potier et Dietsch, accompagnateurs et répétiteurs du chant, et à M. Mazilier, maître de ballet. Pour ce qui est des artistes qui concourent à l'exécution vocale et chorégraphique, ils ont tous été honorés d'un souvenir du royal maestro. Roger, dit-on, aurait refusé la tabatière qui lui a été offerte. — Un opéra-bouffe en deux actes, paroles de M. Henri Trianon, musique de M. Théodore Labarre, va être mis en répétition au théâtre de la rue Lepelletier.

Aux Italiens, le *Mosè* de Rossini, interprété avec talent, n'a pas tenu tout ce qu'il avait promis. Il n'a pas semblé que le ténor espagnol Carrión fût en mesure de recueillir l'héritage de ses prédécesseurs dans l'emploi qu'il occupe ; le baryton Everardi et la basse Angelini, se sont, le premier surtout, bien acquittés de leurs rôles. Aucune inquiétude ne saurait néanmoins être conçue en ce qui touche les destinées qui attendent la compagnie de M. Calzado. La saison s'inaugure à peine ; les difficultés qui existent entre la direction et M. Verdi ne dureront pas toujours, et après les débutants du *Mosè*, on entendra M. Mario, Mme Borghi Mamo, Mlle Boccabadati, Mlle Penco, M. Graziani et M. Mongini. Jusqu'à l'entier accomplissement de ces épreuves, c'est un devoir pour les dilettantes de réserver leur opinion.

La salle Favart qui est constamment pleine, quel que soit le spectacle annoncé par l'affiche, a donné l'autre soir un acte nouveau : *Deucalion et*

Pyrrha, paroles de MM. Michel Carré et Barbier, musique de M. Montfort. Le poème est écrit en vers libres comme *le Tableau parlant* et autres pièces de l'ancien théâtre de la Foire. Deux personnages suffisent à l'intrigue, ce sont des transfuges de la comédie italienne. M. Mocker a revêtu la livrée collante d'Arlequin, et Mlle Lemercier paraît dans l'agaçant costume de Coraline. A la suite d'un gros orage, la jonction d'un étang à une rivière voisine, et l'eau couvrant la surface du sol dans une étendue de quelques kilomètres, suggèrent à Arlequin la bizarre idée que le déluge a derechef anéanti le genre humain et que lui seul a échappé à la catastrophe universelle ; la présence soudaine de Coraline le détrompe. On cause, mais l'entretien commencé finit par une querelle et l'on se tourne le dos comme Gros-René et Marinette. Pour se distraire des ennuis de la solitude, Arlequin explore les débris que la tempête a réunis autour de lui et découvre parmi ces restes épars un volume des *Métamorphoses* d'Ovide qu'il ouvre juste au chapitre de Deucalion et de Pyrrha. Coraline était revenue sur ces entrefaites, et les voilà qui répètent la scène de Deucalion et de sa compagne, et que derrière eux se presse une nombreuse assistance accourue des villages limitrophes qui n'avaient point été submergés. Coraline, tout simplement la servante du vieux Pandolphe, explique sa ruse, et Arlequin se venge en l'épousant. La mise en scène de cette fable est bien tirée par les cheveux ; heureusement la musique est plus claire, les mélodies de M. Montfort rachètent par leur distinction et leur limpidité l'absence d'intérêt qui se fait trop sentir ailleurs.

MARFORIO.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Mme Plessy - Arnoult. — ITALIENS : *la Cenerentola*. — *Lucia*. — La direction. — OPÉRA-COMIQUE : *le Houzard de Berchini*. — VAUDEVILLE : *la Bride sur le cou*. — *La Montre perdue*. — Représentations de M. Bouffé. — VARIÉTÉS : *Rose des bois*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *les Lavandières de Santarem*. — Engagements. — CIRQUE-IMPÉRIAL : *les Grands Siècles*.

Le succès est toujours avec Mme Plessy-Arnoult à la Comédie-Française ; *les Fausses confidences* de Marivaux ont été pour la belle et intelligente actrice une bonne occasion de prouver au public qu'elle n'a rien perdu de ses qualités d'autrefois. — Une convention spéciale passée entre le ministère d'État et Mme George Sand obligerait, dit-on, l'auteur de *Maître Favilla* à écrire dans un délai de trois mois, pour le théâtre de la rue Richelieu, un ouvrage en cinq actes qui serait affranchi de tout contrôle du bureau d'examen, dont il est parlé ci-dessus, et pour lequel elle recevrait, le jour de la distribution des rôles, une prime de 5000 francs.

Aux Italiens, *la Cenerentola* de Rossini a remplacé sur l'affiche le *Mosè* du même maître. L'ouvrage a été chanté avec talent et ensemble par Mmes Borghi Mamo et Pozzi, par MM. Carion, Everardi et Zucchini. Mme Borghi Mamo a conquis tous les suffrages au rondo final. Après *la Cenerentola* est venue *Lucia de Lammermoor* avec Mme de Rossi qu'on a, il y a quelques années, entendue à l'Opéra, et M. Mongini qui aurait préféré débiter dans un rôle du répertoire actuel. Les obstacles qui se dressent à chaque pas devant le bon vouloir de M. Calzado et que son principal administrateur, M. Del Peral, l'un des publicistes distingués de la presse espagnole, applique tous

ses efforts à anéantir, ces obstacles paraissent sous certains rapports insurmontables, résultant de contrats signés par la direction précédente et livrant le successeur de M. le colonel Ragani au caprice de ses pensionnaires. Quant à M. Verdi, il persiste dans son attitude expectante et ajourne l'autorisation que l'on sollicite pour reprendre ses partitions à l'époque où il saura à quoi s'en tenir sur tous les chanteurs et toutes les cantatrices appartenant à la compagnie de M. Calzado.

L'Opéra-Comique a offert dernièrement à ses nombreux spectateurs, une nouveauté, si toutefois on peut qualifier de ce nom les deux longs actes sous le titre du *Houzard de Berchini*, où M. Rosier a derechef fourni la preuve qu'en fait d'observations, d'esprit, d'intérêt, de fond et de forme, de gaieté et de style, il a complètement vidé son sac. Dans quelques cercles du faubourg Saint-Germain, on a prêté à M. Rosier des projets de retraite, qu'il aurait bien dû réaliser si telle est son intention, avant d'écrire *Raymond*, *la Cour de Célimène*, et l'autre semaine, ce malencontreux *Houzard de Berchini*, où l'on ne rencontre pas même l'ombre des qualités indispensables à la scène. Il en est du poème de M. Rosier, ce qu'il en était au temps de Gil Blas des homélies de l'archevêque de Grenade. Toute la verve de M. Adolphe Adam, toutes les gentillesses et les ritournelles de Mlle Lefebvre, toutes les gambades et les grimaces de M. Bataille, qui imite l'organe de M. Régnier, après avoir contrefait les nasillements de son maître, M. Bouffé, tous ces mérites d'exécution et cet admirable ensemble de l'orchestre ne compensent pas à coup sûr le mortel ennui d'un livret sans goût et sans grâce, qui ira où sont déjà ses deux aînés.

Un acte de M. Lubize, intitulé *la Bride sur le cou* et *la Montre perdue*, de MM. Marc Michel et Moreau, ont augmenté le répertoire du Vaudeville : la petite comédie de M. Lubize, qui n'a guère obtenu qu'un succès d'estime, méritait mieux. *La Montre perdue*, avec Delannoy dans le principal rôle, a fort désopilé la foule que les représentations de Bouffé attirent avec plus d'insistance que jamais au théâtre de la place de la Bourse.

Tout exprès pour les Variétés, M. Jaime fils, qui marche fort heureusement sur les traces de son père, a composé un petit acte ayant pour titre *Rose des bois*, moitié sensible moitié joyeux, grâce au jeu de Mlle Scriwaneck et de M. Lassagne. L'intrigue est vraiment ce qu'il y a de moins inédit dans la pièce. Une charmante enfant, élevée au village avec la simplicité qui caractérise la vie des champs et recherchée par un jeune rustre de son endroit, se trouve soudain être la fille d'un

noble père qui lui lègue *in articulo* son nom joint à plusieurs millions de fortune. Mais le cœur de Rose ne change pas pour si peu, et malgré tous ses trésors, elle épouse son petit paysan. Je conseille à l'auteur de *Rose des bois* de briguer, sa pièce à la main, un des prix de vertu, qui se décernent chaque année aux productions dramatiques.

Sous les auspices de M. Pellegrin, son nouveau directeur, le Théâtre-Lyrique a donné la semaine dernière l'opéra en trois actes de M. Gevaert : *les Lavandières de Santarem*, dont le livret est de MM. Dennery et Grangé. La scène se passe en Portugal, au courant du XVIII^e siècle. Mais il s'en faut que les auteurs de ce poème se soient montrés prodigues d'imagination dans leur imbroglio. L'action se traîne péniblement à travers toutes sortes de longueurs et de lieux communs. M. Dubaurens, le ténor sur lequel on comptait depuis sa réussite dans la *Sirène*, n'a pas, à beaucoup près, réalisé ces espérances. Le succès tout entier revient donc à Mme Lauters, dont la magnifique voix a fait merveille et vaudra, on n'en saurait douter, une fructueuse série de représentations aux *Lavandières de Santarem*; on répète aussi *le Secret de l'oncle Vincent*, dont la musique est de M. Delaporte. — M. Pellegrin a, dit-on, engagé Mme Miolan-Carvalho et M. Bauche.

La seconde et dernière partie du drame de *Paris*, par MM. Barrière et Henri de Kock, a été donnée au Cirque impérial, sous le titre des *Grands siècles*. Cette seconde partie embrasse l'intervalle qui s'est écoulé depuis le règne de Louis XIII jusqu'à nos jours, et se divise en trois actes et seize tableaux. Les plus remarquables de ces tableaux sont, sans contredit, ceux du dénoûment, l'un consacré au panorama de Paris, l'autre à la reproduction des buttes Montmartre. Ces décors, d'un grand effet, sont complétés par des intermèdes chorégraphiques qui assurent la vogue à cette seconde moitié de l'histoire de notre capitale. — On a repris à la Gaieté l'amusante féerie des *Sept Châteaux du Diable*, remontée avec un soin extrême; il y a encore tant d'étrangers à Paris, que pour la masse des spectateurs, ces décorations, ces costumes et ces trucs des *Sept Châteaux* ont reconquis presque tout l'attrait de la nouveauté.

On ajoute que M. et Mme Arnauld et M. Jeneval font maintenant partie de la troupe de la Gaieté.

MARFORIO.

MÉLANGES.

1^{er} novembre.

La distribution des prix aux élèves de l'École municipale de dessin et de sculpture, dirigée par M. Justin Lequien, rue de Chabrol, a eu lieu le dimanche 24 octobre, à la mairie du 3^e arrondissement, sous la présidence de M. Decan, maire. Les médailles ont été distribuées au nom de l'Empereur, qui a envoyé à l'école 3 médailles d'or, décernées aux élèves Fournier, Bourgogne et Lemoine. Les autres médailles ont été données par la ville de Paris.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient d'être autorisée par décret impérial à accepter la donation faite par Mme veuve Léon Faucher, aux termes d'un acte notarié en date du 21 juin 1855, de quarante obligations de la compagnie des chemins de fer de l'Est, pour la fondation d'une récompense qui sera décernée, tous les trois ans, sous le nom de : « Prix Léon Faucher » par cette classe de l'Institut de France, à l'auteur du meilleur mémoire sur une question d'économie politique ou sur la vie d'un économiste célèbre, soit français, soit étranger, proposé par l'Académie.

— Durant la quinzaine qui vient de finir, la commission de la Société des gens de lettres a tenu sa première séance dans le foyer public du Théâtre-Français, pour procéder à son organisation intérieure et entreprendre l'examen des ouvrages envoyés conformément au concours ouvert par suite de la donation anonyme de M. le docteur Véron. Après un rapport de M. Xavier Eyma, ont été élus président de la commission : M. Sainte-Beuve; vice-présidents, MM. Saintine et Legouvé; secrétaires, MM. Adolphe Adam, Lurine et Cohen.

— Un encouragement des plus flatteurs mais aussi des plus mérités, vient d'être donné par M. le préfet de la Seine aux laborieux auteurs du *Dictionnaire des rues et monuments de Paris*, MM. Lazare frères, pour la seconde édition de leur excellent ouvrage. M. Hausmann a souscrit pour cent quarante-quatre exemplaires destinés aux différents services de l'administration municipale.

— Le conseil municipal de Londres dans une de ses dernières séances, a résolu qu'il serait frappé une médaille en bronze en commémoration de la visite de l'Empereur et de l'Impératrice des Français à la Cité. M. J. Wood a proposé que l'adresse de la cour à Sa Majesté fût une belle œuvre calligraphique, richement encadrée. Cette motion a été accueillie.

OPÉRA : Mlle Cruvelli. — M. Roger. — OPÉRA-COMIQUE : Mlles Henrion, Duprez et Mme Cabel. — ITALIENS : *Il Trovatore*. — Mme Penco. — Mario.

On ne sait pas encore si l'engagement de Mlle Sophie Cruvelli avec l'Opéra est conclu, mais on donne pour certain que Roger aurait renouvelé son contrat qui l'attachait durant quatre années à l'Académie impériale de musique. Le traitement du célèbre chanteur serait de 72 000 francs par an avec deux mois de congé. — M. Gustave Oppelt, auteur du livret de *Sainte-Claire*, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

A l'Opéra-Comique, une jeune et jolie débutante, Mlle Henrion, qu'aucun lien de famille n'unit à M. Paul Henrion le compositeur, s'est fait entendre dans le rôle principal du *Domino noir*. Le public a favorablement accueilli la nouvelle venue. — Mlle Caroline Duprez, de retour de son congé, a reparu sur la scène de ses succès dans sa dernière création de *Jenny Bell*. Mlle Rey a pris le rôle d'*Haydée*, tandis que M. Auber termine une partition sur un livret en 3 actes de M. Scribe intitulé *Manon Lescaut*, pour la rentrée de Mme Cabel à ce théâtre Favard, où elle a passé inaperçue dans *le Val d'Andore* il y a sept ou huit ans. — Mme Ugalde sera chargée du premier rôle dans un ouvrage ayant pour titre *les Saisons*. — On parle d'un second opéra-comique de M. Meyerbeer qui serait donné au printemps prochain.

Après son succès dans *Otello*, Mme Penco s'est montrée au théâtre de la place Ventadour dans le rôle de Leonora du *Trovatore*, que le maestro Verdi a écrit expressément pour elle. La reprise de cet opéra a complètement ramené la foule aux Italiens. Mario remplace dans le personnage du troubadour, Beaucardé qui a eu l'avantage de le créer de l'autre côté des Alpes. Toute justice rendue à Mme Penco et à Mario, il a généralement semblé, et cet avis est aussi le nôtre, que les inter-

prêtes actuels sont demeurés au-dessous de Beaucardé et surtout de la Frezzolini, si justement applaudie l'année dernière.

MARFORIO.

4 ME SUP 2020 RES

REVUE
DES
BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

FONDÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

VINGT-SIXIÈME ANNÉE.

DIRECTEUR

M. FÉLIX PIGEORY

ARCHITECTE DE LA VILLE DE PARIS

TOME SEPTIÈME.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM, N° 73.

1856

Il n'est plus question du *Matrimonio segreto*; mais on parle d'un ouvrage du maestro Cagnoni, intitulé : *Don Bucefalo*, que précédera ou suivra la partition du chef d'orchestre Botesini.

L'ouvrage sur lequel l'Opéra-Comique fonde de grandes espérances, *les Saisons*, de MM. Michel Carré et Barbier pour les paroles et de M. Victor Massé, l'auteur de *Galatée* et des *Noces de Jeannette*, a été représenté non sans quelques obstacles préalables devant un nombreux et impatient auditoire. Le rôle principal, confié d'abord à M^{lle} Duprez et repris ensuite par le compositeur à la nouvelle du congé de deux mois que la jeune cantatrice allait mettre à profit, ce rôle, offert à M^{me} Ugalde, qui l'avait accepté avec une vive gratitude, lui a été enlevé au dernier moment par ce même M. Massé pour être rendu à M^{lle} Duprez. Dans ces allées et venues il y a eu des enrrouements, des rhumes, des demandes de répit qui entraînaient des retards que le maestro n'a pas cru devoir subir. Pour ce qui est de la direction, il faut dire à sa louange que, bien que ses intérêts fussent les plus compromis au milieu de ces rivalités et de ce désaccord, elle n'a en aucune manière cherché à faire prévaloir son avis. M. Massé est resté souverain arbitre du débat dont il a assumé, en conséquence, toute la responsabilité. Annonçons tout de suite que la pièce de MM. Carré et Barbier rappelle en quelques points un roman de M^{me} Sand et sa comédie du *Pressoir* au Gymnase; les librettistes lui ont emprunté deux ou trois caractères; le reste de l'intrigue est de leur cru. Mais peut-être l'action qui se base sur la cécité de Simonne est-elle à la fois trop sentimentale et trop trainante. Sincèrement il n'y avait guère là matière à trois actes, et il ne faut pas plus au théâtre pécher par excès de simplicité que par surcroît de péripiéties. Ce long canevas, qui se dénoue à l'avantage de la morale, a été pour M. Victor Massé le sujet d'une partition qui n'a pas toujours su se garer de la monotonie du poème; elle renferme cependant des morceaux d'un véritable mérite, que rendent avec le talent qu'on leur connaît MM. Couderc, Bataille, Sainte-Foy, Delaunay, M^{lle} Duprez et Lemercier. Le titre : *Les Saisons*, renouvelé de celui de la contemplative épopée de Saint-Lambert, n'a de rapport avec le petit drame de MM. Carré et Barbier que parce qu'il se divise en quatre tableaux correspondant aux périodes de l'année grégorienne : au premier acte, l'*été* ; au second, l'*automne* ; au troisième, l'*hiver* et le *printemps*. Simonne recouvre la vue et épouse son bien-aimé Pierre au renouveau.

Au Théâtre-Lyrique, la nouveauté de la quinzaine a été un petit opéra ayant pour titre : le *Secret de l'oncle Vincent*, dont M. Boisseau avait écrit le livret et dont la musique a été composée par M. Lajarte, deux jeunes auteurs qui ont réussi et, selon toute apparence, réussiront encore davantage. L'intrigue de cette pièce rappelle à plus d'un égard le sujet des *Noces de Jean et de Jeannette*, qui avait été emprunté lui-même à l'acte de *Jobin et Nanette*, joué aux Variétés. Quant à la musique de M. Lajarte, qui a pour principaux interprètes Mlle Caye, récemment sortie du Conservatoire, et M. Meillet, elle a reçu un encourageant accueil. — La reprise du *Barbier de Séville* n'a pas été moins heureuse : M. Louis Achard gagne d'un jour à l'autre, Mlle Caye ne manque ni de voix ni de bon vouloir, M. Prieu est un amusant Bartolo, et il y a là un Basile du nom de Florenza, que nous avons entendu à la salle Ventadour et qui vraiment ne s'en tire pas mal pour

THÉÂTRES.

OPÉRA, *Pantagruel*. — ITALIENS : *Fiorina*; reprise d'*Ernani*. — OPÉRA-COMIQUE : *les Saisons*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *le Secret de l'oncle Vincent*; reprise du *Barbier de Séville* et du *Solitaire*.

Lundi de la semaine dernière, l'Académie impériale de musique a donné presque à l'improviste, sous le titre de *Pantagruel*, un opéra bouffe en deux actes, de M. Théodore Labarre, dont M. Henri Trianon a écrit le livret; nous reparlerons de cette nouveauté, qui, le premier soir, n'a pas semblé être la bienvenue du public. Le second acte de cet ouvrage, principalement au quatuor, et le duo final de M^{le} Poinot et de M^{me} Laborde, exécuté d'une déplorable manière, ont fort compromis le succès de l'acte précédent et suscité un vacarme insolite. On se demande si *Pantagruel* aura une deuxième représentation. — M^{lle} Sophie Cruvelli a résilié un mois plus tôt et d'un commun accord l'engagement qui l'attachait à notre première scène lyrique. C'est bien décidément un mariage qui éloigne la célèbre cantatrice du théâtre.

La rentrée de M^{me} Frezzolini aux Italiens, dans *Il Trovatore*, a été honorée de la présence de S. M. l'Impératrice. La grande artiste et Mario, inspirés sans doute par le voisinage de la souveraine, se sont surpassés dans l'exécution du chef-d'œuvre de Verdi.

La *Fiorina*, de M. Perdotli, opéra semi-seria en deux actes, a été chantée par MM. Carion, Everardi, Zucchini et M^{me} Rosina Penco avec beaucoup d'ensemble et de verve. Cette composition, qui appartient à l'école de Verdi, renferme quelques parties bouffes, surtout le début du finale du premier acte; mais il est toujours trop bruyant. MM. Carion et Everardi ont interprété de leur mieux l'œuvre du musicien. M. Zucchini a beaucoup d'entrain et plus de voix que son prédécesseur Rossi; enfin M^{me} Rosina Penco a fait merveille dans un rôle très long et par intervalle très ingrat; elle a été charmante de facilité, d'aisance, de grâce et surtout de courage dans les duos, les trios, les airs, les romances, les tyroliennes et le rondo, qui la tiennent en haleine du commencement à la fin de l'ouvrage sans paraître lui occasionner aucune fatigue.

La reprise d'*Ernani* s'est effectuée avec succès sous les auspices de la Frezzolini, et M. Mongini s'est fait entendre dans le rôle écrit pour le ténor Guasco; Graziani a mieux chanté que jamais le rôle de don Carlos.

un Transalpin. — *Le Solitaire*, ouvrage de M. Carafa, que la capitale a applaudi il y a une trentaine d'années, n'a pas eu tout à fait le même sort à sa reprise, il y a quelques semaines, sur la scène musicale du boulevard du Temple. M. Bauche, ténor, qui a réussi en province et qui a aussi tenu sa place à l'Opéra-Comique, est chargé du principal rôle dans la partition de M. Carafa; il n'a pas dépendu de lui seul que l'accueil du public fût plus enthousiaste.

MARFORIO.

OPÉRA. — ITALIENS. — OPÉRA-COMIQUE. — THÉÂTRE-LYRIQUE. — BOUFFES-PARIISIENS.

A la grande joie des amis de son beau talent, M^{me} Tedesco a reparu sur notre première scène lyrique, dans le rôle de Fidès du *Prophète*, qu'elle a chanté avec les qualités qui lui sont propres. Comme toujours, Roger s'est parfaitement acquitté du rôle de Jean de Leyde. La rentrée de M^{me} Tedesco a coïncidé avec la retraite de M^{lle} Sophie Cruvelli, qui a bien définitivement renoncé au théâtre pour devenir M^{me} la baronne Vigier. La messe nuptiale a été célébrée samedi 5 de ce mois, à l'église de la Madeleine, et le mardi suivant au temple de la Rédemption, rue Chauchat; l'ex-cantatrice, dont le nom patronymique est Cruvell, étant, on le sait, d'origine prussienne et appartenant en conséquence au culte réformé. — L'opéra bouffe de *Pantagruel*, de MM. Henri Trianon et Théodore Labarre, qui n'a eu qu'une représentation qui s'est terminée non sans peine, n'en aura définitivement pas d'autre. Un échec de ce genre n'a peut-être pas de précédent à l'Académie impériale de musique. — Sous peu, dit-on, M. F. Halévy succéderait dans la direction du Conservatoire à M. Auber, qui serait nommé sénateur. Rien de moins probable que ce bruit. — L'empereur a décidé qu'il serait donné un certain nombre de représentations pour les troupes qui reviennent de Crimée. La première de ces soirées a eu lieu vendredi de l'autre semaine au Vaudeville, la *Dame aux Camélias* en a fait les frais. Le lendemain, l'Opéra a offert à ces braves, *Jovita*, l'ouverture de la *Muette* et une cantate chantée par Gueymard.

On a heureusement repris au au Théâtre-Italien, avec M^{me} Penco, *Mathilde di Shabran*, qui a eu tant de succès la saison dernière. On parle aussi du retour de Mario et de la réapparition de Julie Grisi. M^{lle} Marietta Piccolomini, qui était, disait-on, engagée pour se faire immédiatement entendre, n'appartiendra à la compagnie de M. Calzado, d'après ce qui se répète, que l'hiver prochain. — Le *Siècle* a publié la nouvelle que M^{me} Ristori se disposait à reparaitre au mois de mars sur la scène Ventadour dans le personnage de Médée de la tragédie de ce nom, œuvre de M. Ernest Legouvé, traduite, ajoutait-il, par le célèbre librettiste Romani. Le fait relatif à M^{me} Ristori, en ce qui touche son projet de prendre la tâche que M^{lle} Rachel a refusée, peut être exact; il n'en est pas de même de la traduction de la *Médée*, à laquelle M. Romani est étranger, M. Legouvé lui-même ayant confié ce travail à M. Dall'Ongaro.

Roger, qui ne s'était pas montré à l'Opéra-Comique, le lieu de ses premiers et légitimes succès, depuis la représentation au bénéfice de Grard, ancienne basse de ce théâtre, a été revu sur cette scène dans une soirée du même genre au profit de M^{lle} Mira, fille du fils aîné de Brunet, le comédien des Variétés, et de M^{lle} Valérie qui jouait, il y a une vingtaine d'années au Gymnase, le répertoire de M. Scribe. Pour la seconde fois, Roger a paru sous le costume de Georges de la *Dame blanche*, à coup sûr dans un des meilleurs rôles qu'il ait joués et qu'il ait chantés. On suppose bien que l'accueil et les applaudissements du public ont été à la hauteur du talent et de la verve du célèbre artiste, qui s'est en quelque sorte dépassé ce soir-là. — On attend les débuts de M^{me} Marie Cabel.

M^{me} Miolan-Carvalho, qui s'en est allée au boulevard du Temple, tandis que M^{me} Cabel se dirigeait vers le boulevard des Italiens, se révélera au public du Théâ-

tre-Lyrique dans une partition nouvelle de M. Clapison, dont le livret est de M. de Saint-Georges et a pour titre *Fanchonette*. M. Pellegrin a clos l'année 1853 par un petit acte : *l'Habit de Noces*, de MM. Dennery, Bignon et Paul Cuzent. Hâtons-nous d'ajouter que M. Paul Cuzent est le compositeur et qu'il a préludé à son succès du Théâtre-Lyrique, par une multitude de mélodies, de marches, de polkas, de mazurkas, servant d'accompagnement aux évolutions équestres d'une autre entreprise dramatique; M. Paul Cuzent ne s'est en aucune façon trouvé dépaycé au milieu des violons, des instruments à vent et des timbales de l'orchestre de M. Pellegrin. — M^{me} Lauters a résilié son engagement avec la nouvelle direction; sa belle voix charme, au moment où sont écrites ces lignes, les dilettantes d'Angers, de Rennes, de Nantes, de toute la Bretagne, d'où elle se dirigera vers la Hollande. — Le rôle long et difficile de M^{me} Cabel dans *Jaguarita*, a été heureusement abordé par M^{lle} Pouilley, jeune soprano qui naguère figurait au nombre des pensionnaires de l'Opéra.

Les Bouffes-Parisiens n'ont pas permis à l'an de grâce 1855, de finir sans qu'ils eussent effectué leur déménagement et leur ouverture dans leur local d'hiver, salle de M. Comte, passage Choiseul et rue Monsigny. Cette inauguration s'est accomplie sous les plus favorables auspices, par la représentation d'une bouffonnerie chinoise qui s'intitule : *Ba-ta-clan*, paroles de M. Servières, musique de M. Jacques Offenbach. *Ba-ta-clan* est un joyeux pendant des *Deux aveugles*. Malgré le prix quelque peu élevé des places, tous les soirs on refuse du monde au contrôle de ces Bouffes métropolitains.

MARFORIO.

OPÉRA : M. Crosnier. — Dérivis père. — OPÉRA-COMIQUE : Prochaine représentation de *Manon Lescaut*. — ITALIENS : Reprise de *Don Giovanni*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Le répertoire.

On a encore parlé, durant cette quinzaine, de la retraite qu'était disposé à prendre M. Crosnier, administrateur-général de l'Opéra, à qui on prêtait pour successeurs, entre autres personnages considérables, M. le prince Poniatowski, ayant sous son contrôle immédiat et comme chef de service, M. Dupouchel, qui a été deux fois déjà directeur de l'Académie de musique. Ces nouveaux bruits n'ont pas plus de fondement que les premiers. — Louis-Étienne Dérivis père, artiste-pensionnaire de l'Opéra, est mort à Livry, à l'âge de soixante-seize ans. Né à Alby en 1780, il avait fait ses premiers débuts à l'Opéra en 1803 dans le rôle de Zoroastre, des *Mystères d'Isis (la Flûte enchantée)*, et tint pendant vingt-cinq ans, sur cette scène, l'emploi de première basse-taille. Il obtint sa représentation de retraite en 1824.

L'Opéra-Comique est à la veille de donner *Manon Lescaut*, ouvrage en trois actes de MM. Auber et Scribe, dont le rôle principal a été confié à M^{me} Marie Cabel. M. Émile Perrin aurait chargé, à ce qu'on assure, M. Halévy, de composer la musique d'un livret en trois actes de MM. Michel Carré et Jules Barbier, auteurs des *Saisons*.

Suivant l'usage antique, *Don Giovanni*, de Mozart, a été repris aux Italiens, sinon avec un grand éclat de décors, de costumes, de mise en scène et d'exécution instrumentale, au moins avec un ensemble, et par moments avec une perfection hors ligne par les artistes ayant à interpréter le chef d'œuvre. Les rôles de dona Anna, de Zerline et d'Elvire ont été chantés par M^{mes} Frezzolini, Borghi-Mamo et Pozzi; les deux premières de ces cantatrices ont obtenu leur succès ordinaire. MM. Mario, Everardi, Zucchini, Angelini et Bailion personnifiaient Ottavio, Giovanni, Leporello, le commandeur et Massetto; ils ont été fréquemment applaudis dans les airs favoris de cet admirable ouvrage.

Après des répétitions de plusieurs mois, l'opéra en trois actes ayant pour titre *Fanchonnette*, de MM. de Saint-Georges et Clapisson, a été retiré du Théâtre-Lyrique par ses auteurs qui auraient, dit-on, appelé M. Pellegrin devant les tribunaux; M^{me} Miolan-Carvalho, qui devait chanter le rôle de Fanchonnette, aurait en conséquence résilié son engagement. Un opéra-ballet de M. E. Gautier, dans lequel M^{me} Scotti fera son début comme première danseuse au Théâtre-Lyrique, était annoncé comme devant suivre de près la partition de M. Clapisson. Il serait difficile de dire quels vont être maintenant l'ordre et la marche des nouveautés que la direction tient en réserve pour les menus plaisirs de son public. On a beaucoup ri, paraît-il, ces jours derniers, du coupé gros bleu et du cheval blanc d'un des pensionnaires de l'endroit.

MARFORIO.

OPÉRA-COMIQUE : *Manon Lescaut*. — ITALIENS : *L'Autodito di Firenze*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Direction nouvelle.

Les débuts, nous ne dirons pas la rentrée, de M^{lle} Marie Cabel à l'Opéra-Comique, où il y a sept ou huit ans elle avait passé presque inaperçue dans le rôle de *Faust*, se sont accomplis samedi de la semaine dernière, avec le curieux intérêt que le public porte à la représentation d'un grand ouvrage de MM. Aubert et Scribe, honoré, de surcroît, de la présence de l'empereur en compagnie du général Niel. La vive et entraînante artiste s'est montrée à la foule dans le principal rôle et sous les atours coquettement troussés et chiffonnés de la maîtresse de Des Grieux. Mais de *Manon Lescaut* et de son chevalier, du marquis et de divers autres gentilshommes, des traditions et des mœurs du XVIII^e siècle, il n'y a, nous a-t-il paru, au courant des trois actes de M. Scribe, que des noms propres, et çà et là quelques vagues réminiscences de la gaie et lamer-

table histoire racontée par l'abbé Prévost. En revanche, et selon l'habitude de M. Émile Perrin, aussi habile administrateur que peintre délicat, les décors, le mobilier, les costumes, les moindres accessoires sont d'un goût, d'une vérité, et surtout d'une richesse infinie. Allons donc droit au livret de M. Scribe et à la partition de M. Auber, qui, par instants, a retrouvé les faciles mélodies et les souriantes phrases de son meilleur temps.

Les figures en saillie sont autour de l'héroïne : son cousin, qui ne se soucie guère plus qu'elle du respect humain, une sienne amie très-dévouée, la petite couturière Marguerite, le marquis millionnaire et colonel, et enfin l'inévitable chevalier Des Grieux, que le cousin Lescaut engage à l'improviste dans le régiment du marquis pour affranchir Manon de ses inutiles folies. Manon, en dépit de Marguerite, allait tomber dans les pièges du grand seigneur, lorsque Des Grieux se présente, sous la triple accusation de réfractaire, de coups à son caporal et de déserteur, qu'il aggrave, s'il était possible, en se battant et frappant d'un coup d'épée son propre colonel, qui le sauve cependant, ainsi que sa compagne, puisque aussi bien ils ne peuvent être heureux qu'ensemble.

Quoi qu'il en soit, de brillantes parures avaient été offertes par le marquis à la pauvre fille, qui, accusée de les avoir soustraites, est déportée dans une de nos colonies pénitentiaires du Nouveau-Monde. Des Grieux, incapable de vivre sans sa Manon, s'était mis à sa poursuite et la ressaisit de l'autre côté de l'Atlantique. Cette fois, il s'agissait d'arracher à un grossier suppôt de la justice métropolitaine, Manon, innocente du vol qu'on lui imputait. Marguerite, qui avait rejoint son fiancé Gervais au pays des Natchez, où ils avaient établi un cabaret, conseille et favorise la fuite des deux amoureux, qui échappent, en effet, pour s'égarer au travers des plaines et des forêts vierges de l'autre hémisphère, où, finalement, selon le précepte de J.-J. Rousseau, après s'être mariés, ayant pour seuls témoins la terre et le ciel, non à la face du soleil, mais par un superbe clair de lune, Manon expire d'épuisement et de tendresse. Marguerite et Gervais accourent : Des Grieux, agenouillé, pleurait devant sa compagne morte. Il était trop tard ! Franchement, cette agonie nous a paru excéder les bornes permises ; de même qu'à la fin de l'acte précédent, profonde a été la surprise quand on a vu les deux amants se mettre à table, boire, chanter et rire au lieu de s'évader n'importe par quel chemin de l'hôtel du marquis où ils n'étaient plus en sûreté. Ces remarques sont à l'adresse de M. Scribe.

Quant à ce qui est de la musique de M. Auber, l'ouverture est charmante, quoique peut-être trop étendue ; le premier acte renferme de délicieux motifs ; le second nous a semblé bien supérieur aux deux autres ; Faure, le marquis, y a fait merveille avec sa belle voix et son excellent style. Le dernier acte est, selon nous, celui au sujet duquel il convient d'être sobre d'éloges. Mais en ce qui est des décors, la chambrette de Marguerite d'abord, puis le double intérieur du Cadran-Bleu ; le salon du marquis à l'acte suivant, d'une irréprochable pureté architecturale, et son meuble en bois doré, garni de riche brocard bleu ; à l'acte final, le premier tableau, pris en quelque sorte d'après nature, et surtout le clair de lune comme il n'y en a qu'au zénith azuré de la patrie de Chactas, sont peints avec un art et un soin exquis. On devine que l'exécution de ces toiles, qui sont sous beaucoup de rapport des tableaux, a été l'objet de la sollicitude toute particulière de M. Perrin. Voix et instruments,

artistes et musiciens de l'orchestre se sont distingués, comme de coutume, par la supériorité de leur interprétation et par leur ensemble. Notre avis est, sauf méprise, car nous n'avons encore entendu qu'une fois l'œuvre de M. Auber, que les honneurs de la réussite appartiennent surtout à MM. Faure et Jourdan, et à M^{lle} Lemercier, qui devient de plus en plus comédienne sans rien perdre comme cantatrice. Applaudie comme elle l'est, M^{me} Marie Cabel a le moyen de se passer de nos louanges ; c'est pourquoi, et sans nul remord, nous les décernons à d'autres.

Aux Italiens l'ouvrage annoncé depuis l'ouverture de la saison, *L'assedio di Firenze* du maestro J. Bottesini, chef d'orchestre du théâtre, qui n'a pas été sans obtenir du succès dans le pays du compositeur, a été chanté pour la première fois à Paris durant cette quinzaine. Les principaux interprètes de cette partition, dont le sujet est emprunté aux différends qui ont existé au XVI^e siècle entre la cour de Florence et le gouvernement du souverain-pontife, et où se mêle fort à l'improviste la grande individualité de Michel Ange, sont MM. Mario, Graziani et M^{me} Penco, qui ont, avec plus ou moins de bonheur, rendu les inspirations ou les effets du maître. On s'accorde généralement à attribuer à M. Bottesini plus de pratique et de science que d'inspirations ou d'idées. Mieux vaut pour lui la recherche des sonorités instrumentales que celle des thèmes mélodiques. On a néanmoins applaudi dans *L'assedio di Firenze* des chœurs d'une remarquable facture. — Tandis que la Compagnie chantante donne ses dernières soirées aux Bouffes, la nouvelle Société dramatique, en tête de laquelle figure M^{me} Adélaïde Ristori, commence, dit-on, à s'installer dans la salle Ventadour. La rentrée de M^{me} Ristori s'effectuera, à ce que l'on pense, le 5 de ce mois. Ses représentations se prolongeront jusqu'au 31 mai. Le directeur de la troupe nouvelle est M. Bellotti-Bon.

Le Théâtre-Lyrique vient encore de changer de directeur. M. Pellegrin ayant donné sa démission, le ministre lui a désigné pour successeur M. Carvalho, artiste attaché naguère à l'Opéra-Comique et qui a depuis un an ou deux uni son sort à celui de M^{lle} Miolan, qui a également été une des cantatrices en renom de ce même théâtre. Après le rang de pensionnaire, il est naturel de vouloir se procurer celui de chef ; ce n'est pas là autre chose que la mise en pratique du proverbe : « A forger on dévient forgeron. »

MARFORIO.

dimanche des Rameaux, la naissance de l'enfant impérial par des représentations gratuites dont la liste civile du chef de l'Etat a soldé les frais. L'Opéra a donné son féérique ballet du *Corsaire* qui n'en finit pas avec le succès; les premiers sujets de l'administrateur général, M. Crosnier, secondés par l'orchestre et les chœurs en masses, ont chanté une cantate en mémoire de l'heureux événement, composée par M. Pacini et mise en musique par M. Adolphe Adam. — Suivant la promesse de son affiche, l'Opéra-Comique a représenté *les Porcherons*, et l'on y a chanté un dithyrambe de M. Michel Carré, sur un air avec accompagnement héroïque de M. Halévy. Au Théâtre-Lyrique, le directeur, M. Carvalho, et l'auteur de la *Fanchonnette*, M. Clapisson, se sont partagé la tâche de l'hymne de circonstance, ainsi que les applaudissements qui en ont été le résultat.

Outre le *Stabat*, on ne peut mieux exécuté le Jeudi-Saint aux Italiens, par M^{mes} Penco, Borghi-Mamo, MM. Gardoni, Angelini, les chœurs et les instrumentistes, on a repris à la salle Ventadour la *Sonnambula*, ayant pour principale interprète M^{me} Biscaccianti, débutante chez nous, mais à laquelle on accorde de l'autre côté des Alpes un talent supérieur que n'a point du tout justifié l'épreuve. On a également remis à la scène la *Lucrezia Borgia*, où, il y a une dizaine d'années, M. Mario et M^{me} Grisi faisaient merveilles. Il s'en faut que ces grands artistes aient obtenu dans cet ouvrage leur triomphe d'autrefois. — M. Emile Perrin, qui administre l'Opéra-Comique d'une manière si productive et si habile, a soumis à ses habitués le *Chercheur d'esprit*, petit acte de M. Edouard Fournier; l'auteur de la partition est un Italien, M. Besanconi. C'est un des jolis contes de Boccace, dont M. Duport s'est trop servi dans une opérette *les Oies du père Philippe*. La pièce de M. Fournier, écrite en vers libres, comme la plupart des comédies du théâtre de la Foire, est spirituellement et prestement conduite. Le poème et la musique, surtout la musique de M. Besanconi, qui depuis trois ans attendait son tour, ont obtenu une réussite légitime; Riquier, Nathan, M^{mes} Decroix, Boulard et Bélia, principalement les dernières, ont beaucoup contribué au succès de la soirée. Le *Chercheur d'esprit* pourrait bien rester au répertoire.

La vogue de la *Fanchonnette*, du Théâtre-Lyrique, qui ne discontinue pas, nous dispense d'en rédiger l'analyse ainsi que nous l'avions promis; cette analyse ne serait plus que de l'histoire ancienne qui n'ajouterait rien au triomphe. Mieux vaut constater l'heureuse chance qui se poursuit à l'avantage de M^{me} Miolan-Carvalho et du directeur, quelque peu intéressé aux ovations qui lui sont offertes. La rentrée de M^{me} Meyer-Millet s'est effectuée l'autre semaine, à l'Opéra du boulevard du Temple, dans un acte intitulé : *Mam'zelle Geneviève*, que M. Adolphe Adam a expressément élaboré pour elle. Les applaudissements n'ont manqué ni au compositeur ni à la cantatrice. L'administration nouvelle est décidément protégée par une bonne étoile.

Trop longtemps en dehors des sarabandes du carnaval, et, l'année dernière, sauf les solennités chorégraphiques du Jardin-d'Hiver durant l'Exposition universelle, le populaire renom de Musard était resté dans un repos, une solitude, presque une obscurité indigne de lui. Mais voici que ce renom brille derechef d'un vif éclat, comme l'attestent les fêtes inaugurées tout récemment dans les salons splendides et les galeries de l'hôtel d'Osmond, où les projets de divers entrepreneurs

Les représentations gratis. -- ITALIENS : le *Stabat* — la *Sonnambula*. — Reprise de *Lucrezia Borgia*. — OPÉRA-COMIQUE : le *Chercheur d'esprit*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *Mam'zelle Geneviève*. — Nouveaux Concerts Musard à l'hôtel d'Osmond.

Tous les théâtres de Paris ont célébré le lendemain du

n'ont pas toujours été heureux. Non-seulement de nombreuses et vastes salles ont été mises à la disposition du monde d'élite qui s'y presse, mais encore une construction spéciale et grandiose a été érigée sur une partie des jardins de l'hôtel. Si bien que les concerts fondés peu après 1830, à l'entrée des Champs-Élysées, non loin de l'avenue Gabriel, par M. Masson de Puits-neuf, sous les auspices de Musard, dont la fortune commençait ; l'établissement bâti plus tard rue Vivienne, à l'exclusif usage du prince de la contredanse, sont aujourd'hui distancés par les pompes de l'aristocratie édifice où ils viennent de se reproduire. M. Musard fils achève d'installer son orchestre qui ne compte pas moins de quatre-vingts artistes. Parmi les solistes se distinguent M. Arban, pour lequel le cornet à piston n'a plus de difficultés ni de secrets, et M. Remy, violoniste, ancien premier prix du Conservatoire. Les engagements, dit-on, ne sont encore que d'un mois ; ils seront renouvelés après la clôture des Italiens ; alors, peut-être, M. Bottesini, l'inimitable contre-bassiste, sera-t-il attaché à la phalange instrumentale. 3,000 fr. de recette avec le programme de musique sacrée qui a marqué aux nouveaux concerts Musard la soirée du vendredi-saint, sont d'un favorable augure pour l'avenir. On affirme qu'il y aura des bals de nuit à 10 fr., du genre de ceux du Jardin-d'Hiver. La Compagnie qui s'occupe ainsi des plaisirs parisiens, est dirigée par des hommes d'intelligence et de goût ; la société à la tête de laquelle ils sont placés, repose sur un sage système d'actions industrielles ; tant de soins et de sacrifices ne sauraient être superflus.

MARFORIO.

OPÉRA : Congé de Madame Rosati. — Début de Mesdemoiselles Elmiro, de la Pommeraye et Ribaut. — OPÉRA-COMIQUE : *Valentine*. — Reprise de *Richard Cœur-de-Lion*. — Les artistes et les costumes. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Reprise de *Si j'étais roi!* et de *Richard Cœur-de-Lion*. — MM. C. Bazin et V. Massé. — Projet d'un théâtre de féeries anglaises.

La réussite du *Corsaire* à l'Opéra va subir un temps d'arrêt forcé; Madame Rosati, qui remplit le principal rôle dans ce ballet dont le dernier tableau est si émouvant, a pris son congé à la fin de mai pour donner une série de représentations à Londres où un engagement l'appelle. — Une jeune et belle cantatrice, qui a obtenu des succès à l'étranger et qui ne manque ni de talent ni de voix, Mademoiselle Elmiro, s'est fait entendre, à l'Académie impériale, dans la *Reine de Chypre*. Il n'y a cependant pas apparence que ce début doive être suivi de résultats. — Mademoiselle de la Pommeraye, l'un des derniers prix de chant du Conservatoire, paraîtra très-prochainement sur notre scène lyrique, dans ce même ouvrage de M. Halévy. — En attendant, Mademoiselle Ribaut, élève de M. Fontana, professeur italien qui a eu l'avantage de donner des conseils artistiques à M. Massol, Mademoiselle Ribaut, sous les auspices de l'administration générale et de son maître, a débuté dans le rôle dramatique d'Alice, de *Robert-le-Diable*. La voix de la cantatrice, ferme et étendue, appartient au registre du soprano; son goût, de même que ses vocalises, sont irréprochables. — L'ouvrage de M. Biletta, *la Rose de Florence*, depuis longtemps attendu sur la scène de la rue Lepelletier, n'est pas, semble-t-il, d'une étude facile pour les instrumentistes. Trois répétitions, à peu près générales, ont mis l'orchestre sur les dents; il a fallu prendre un répit.

Valentine d'Aubigny continue à attirer la foule au théâtre Favart, plutôt à cause de sa nouveauté qu'en raison des mérites de la musique et du livret. M. Émile Perrin, dont le goût, l'habileté et le discernement sont connus, a assez fourni à MM. Carré et Barbier les moyens de produire leurs talents, et ces écrivains, sauf *Galathée* et *les Noces de Jeannette*, ces écrivains n'ont pas, que l'on sache, trouvé sujet qui vaille pour inspirer leur muse et distraire le public. La donnée de *Valentine*, plus insignifiante encore et plus atteinte de mélodrame que *les Saisons*, ne supporte pas l'analyse. Que MM. Carré et Barbier laissent donc la place à d'autres. Quant à l'exécution, les décorations et la mise en scène, elles sont irréprochables et de tous points conformes aux habitudes du directeur, qui ne marchandé ni avec les peines ni avec les dépenses. Les trois cantatrices, Mesdemoiselles Caroline Dupré, Lefebvre et Béija soutiennent de tous leurs efforts la fortune de l'ouvrage qu'elles interprètent; MM. Mocker et Nathan les secondent de leur mieux. Pour ce qui est de M. Bataille, les vrais appréciateurs de ses qualités vocales et de son style lui conseilleront de ne pas pousser plus loin ses tentatives dans le domaine des ténors sur la clef de *fa*. — Les nombreux enthousiastes de Grétry n'ont pas perdu le souvenir de la vogue immense qu'obtint en 1841, sous la direction intelligente de M. Crosnier, la reprise de *Richard Cœur-de-Lion*, chantée par des artistes d'élite, au nombre desquels: Roger, Massé, Sainte-Foy et la jolie Madame Thillon. Le chef-d'œuvre du compositeur liégeois avait, pour la première fois, été représenté le 24 octobre 1784, devant la reine Marie-Antoinette au même théâtre Favart, dit-

huit mois après son ouverture ; sa réussite alors n'a pas été moins éclatante que sa réapparition sur cette même scène l'autre soir. M. Jourdan, qui est sans contredit le meilleur ténor de l'Opéra-Comique depuis le départ de Roger, et que le public commence à apprécier comme il mérite de l'être, Jourdan a été le plus applaudi de tous les interprètes de la musique de Grétry. M. Barbot ne vaut guère mieux dans Blondel que dans le personnage qu'il a représenté lors de son début. Sainte-Foy ne cesse pas d'être amusant. Mesdemoiselles Boulart, Rey et Bélia sont charmantes. Pour ce qui est des décorations et des autres accessoires, on peut se fier à M. Perrin, qui a été, comme on sait, peintre avant que d'être directeur. Grâce à son ingénieux crayon, la vérité historique a été rétablie : les costumes des paladins et des châtelaines à la précédente reprise, en arrière de deux ou trois siècles, ont été reproduits cette fois conformément à leur véritable caractère.

Le vent des succès est aux reprises ; l'opéra d'Adolphe Adam : *Si j'étais roi!* a reparu au Théâtre-Lyrique. Cette reprise venant le surlendemain des funérailles du célèbre compositeur, a été dominée par un sentiment de regret que l'on n'a pas de peine à comprendre. Cette partition restera une des bonnes de son auteur ; mais tous les rôles sont remplis par des artistes nouveaux : un débutant à Paris, M. Scott, remplace M. Talon dans le personnage du ténor Zéphoris ; le roi, qui était une des heureuses créations du baryton Pierre Laurent, mort il y a environ deux ans, est aujourd'hui chanté par M. Grillon, qui s'acquitte assez bien de sa tâche ; M. Marchot, basse, a succédé à M. Junca, le premier prince Cadore ; Allais vient après Menjaud ; Mademoiselle Pouillet a recueilli l'héritage de Madame Colson, et enfin Mademoiselle Caye aborde, après deux ou trois autres, le rôle de la sœur de Zéphoris. *Si j'étais roi!* a reçu un sympathique accueil. — Il en a été de même de *Richard Cœur-de-Lion*, qui a suivi à peu de jours d'intervalle la rentrée de ce même ouvrage salle Favart. Le Richard de M. Carvalho est un débutant, M. Michot, dont la voix, nous assure-t-on, car nous ne l'avons pas entendue, est timbrée et parcourt une assez longue échelle. M. Meillet se fait, ajoute-t-on, plus applaudir sous la robe de Blondel, que M. Barbot au boulevard des Italiens. En ce qui nous concerne, le talent de ces deux chanteurs nous inspire un médiocre enthousiasme. M. Bussine a passé, dit-on, de la compagnie de M. Émile Perrin dans celle de M. Carvalho. — Il est question, pour la troisième scène lyrique, de deux partitions en trois actes, l'une de M. Charles Bazin, écrite sur un livret de MM. Mélesville et Carmouche, l'autre de M. Victor Massé. Ces jeunes compositeurs seraient-ils las des égards qu'on a eu pour eux ailleurs ?

La création d'un théâtre de féeries anglaises est en jeu. Ce spectacle s'installerait boulevard de Sébastopol, au centre du quartier Saint-Martin. C'est, d'après ce qui se répète, M. Gye, directeur d'un des théâtres de Londres, qui en sollicite le privilège.

MARFORIO.

OPÉRA : Reprise des *Vêpres siciliennes*. — Débuts de M^{lle} Moreau-Sainti. — ITALIENS : Une compagnie de bouffes à Moscou. — ROSSINI. — OPÉRA-COMIQUE : *Pâquerette*. — Compositeur, auteurs, artistes. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Prochaine clôture. — M^{lle} Marie Nilo. — THÉÂTRE DU PRINCE IMPÉRIAL — JARDIN-MABILLE. — CHATEAU DES FLEURS.

Un intéressant début a eu lieu, mercredi de la semaine dernière, sur la scène de l'Académie impériale de musique. Engagée depuis près de dix-huit mois, Mademoiselle Moreau-Sainti, élève de son père et de sa mère, non moins que de Madame Sainti-Damoreau, devait faire son apparition dans l'ouvrage du compositeur italien Biletta : *La Rose de Florence*. Notons, en passant, qu'il y a déjà eu à l'Opéra Comique une *Rose de Péronne*, musique d'Adolphe Adam, livret de M. de Saint-Georges. Quelques modifications ayant été jugées indispensables au courant de la partition de M. Biletta, qui se répétait depuis plus d'une année, elle a été derechef mise aux archives, et d'accord avec M. l'administrateur-général, les auteurs sont convenus d'ajourner au mois de septembre prochain la première représentation de leur ouvrage, époque à laquelle Roger sera de retour à Paris, son congé étant fini. Mais revenons à Mademoiselle Moreau-Sainti, grande et belle personne de dix-huit ans, avec une voix de mezzo-soprano qui parcourt un registre assez étendu, que l'expérience du théâtre, les travaux et surtout les succès ultérieurs développeront encore. La belle débutante s'est montrée, aux sympathies générales du public, dans le difficile rôle de la duchesse Hélène des *Vêpres siciliennes*, du maestro Verdi, tentative d'autant plus délicate qu'aucune cantatrice n'avait abordé ce rôle depuis le départ de Mademoiselle Sophie Cruvelli.

Le baron d'Henneville, ancien administrateur de l'Opéra, attaché ensuite comme caissier aux Menus-Plaisirs, ayant perdu sa première femme il y a une dizaine d'années, quelque temps après, avait épousé en seconde noces Mademoiselle Maria, l'une des danseuses et des mimes les plus distinguées de l'Académie. Les époux résidaient depuis les événements de 1848 dans un beau domaine, leur propriété, à Po. Le baron d'Henneville vient de mourir, plus que septuagénaire, à Paris ; ses obsèques ont été célébrées dans l'église de Saint-Roch. Les élèves pensionnaires du Conservatoire y ont exécuté un *Pie Jesu* de M. Panseron.

En attendant la prochaine saison des Bouffes à la salle Ventadour, une compagnie italienne dont voici la composition a été envoyée à Moscou, pour participer aux fêtes du couronnement impérial : Mesdames Bosio, Lotti, Marray, Lablache, de Méric et Tagliafico ; MM. G. Bettini, Calzolari, A. Bettini, Davide, Debasini, Bartolini, Marini, Lablache, Tagliafico, Polonini et Cecconi. Le théâtre ouvrira le 22 août. La direction donne aux artistes le logement au palais et les voitures *gratis*. — Ces jours derniers, Rossini a quitté Paris pour aller prendre les eaux en Allemagne.

Le répertoire de la salle Favart s'est accru d'un petit acte : *Pâquerette*, qui est le deuxième ouvrage, à ce théâtre, de M. Dupratot, grand prix de Rome, élève de M. Leborne, auteur des *Trovalettes*. Le livret de *Pâquerette*, écrit avec un soin peu habituel aux faiseurs d'opéras comiques, est de MM. Grangé et de la

Rounat; on y rencontre des mots heureux, des observations délicates. Pour ce qui est de la musique, elle tient plutôt, nous a-t-il semblé, du genre spécial au théâtre de la rue Lepelletier qu'à la seconde scène lyrique. Aussi le bruit courait-il aux dernières répétitions, que M. Dupratot, plus sévère que le public, se méfiant de lui-même, avait un instant voulu retirer son œuvre. Le jeune compositeur aurait eu tort; bien que nous ne mettions pas *Pâquerette* au niveau des *Trovalettes*, plus parfumées de réminiscences italiennes, cette pièce n'en renferme pas moins de faciles mélodies et de savantes combinaisons d'orchestre. Mademoiselle Henrion, qui poursuit ses débuts sous de favorables auspices, rempli avec beaucoup d'ingénuité et de voix le rôle de *Pâquerette*; MM. Jourdan, Sainte-Foy et Nathan complètent l'ensemble. Les décors et les costumes sont, comme d'ordinaire, irréprochables.

Le Théâtre-Lyrique, auquel la fortune a toujours souri depuis sa réouverture, va bientôt fermer ses portes et prendre ses vacances jusque vers le commencement de septembre, suivant la faculté que lui concède son privilège. Lundi de cette semaine, on a donné une représentation de la *Fanchonnette* au bénéfice des victimes de l'inondation. L'autre dimanche, on a chanté pour la centième fois une des meilleures œuvres du regrettable Adolphe Adam, *Si j'étais roi!* Mademoiselle Pouillet a été charmante, et la salle était pleine comme les soirs où M^{me} Miolan-Carvalho chante.

Une jeune cantatrice d'origine espagnole ou portugaise, M^{me} Marie Nilo, qui s'est fait entendre avec succès sur beaucoup de scènes de l'étranger et de nos départements, vient d'arriver à Paris, où il est probable qu'elle trouvera l'occasion de se produire dans les théâtres lyriques ou les salles de concert. M^{me} Marie Nilo possède une voix de soprano dont l'étendue égale la souplesse; son répertoire embrasse le grand opéra et l'opéra comique; elle a réussi en France et au dehors dans les rôles de son emploi: du *Barbier de Séville*, de *Lucie de Lammermoor*, de la *Favorite*. Dans un genre secondaire, *Haydée*; les *Diamants de la Couronne*, le *Toréador*, l'*Ambassadrice*, le *Domino Noir*, le *Caïd* et d'autres chefs-d'œuvre ont valu à l'habile artiste des ovations méritées. M^{me} Marie Nilo a été accueillie par des applaudissements unanimes au théâtre de Soissons, où elle a donné ses dernières représentations; un journal de cette ville, l'*Argus Soissonnais*, lors de son départ, lui a adressé des adieux en vers.

Le conseil municipal de Paris, dans une de ses récentes séances, dit le *Ménestrel*, a fait la concession définitive à MM. Dennery, auteur dramatique, et Henri Place, banquier, des terrains nécessaires à la construction du théâtre qui devait s'appeler d'abord *Théâtre du Peuple*, et qui portera maintenant, dit-on, la dénomination de *Théâtre du Prince Impérial*. La concession est faite pour cinquante ans. On sait que ces terrains sont situés à la hauteur de la place du Châtelet confinent d'un côté au quai, de l'autre à l'avenue Victoria. Ce théâtre communiquera à la rive droite et à la rive gauche par le boulevard de Sébastopol, dont les grands tronçons se rejoignent sur ce point à travers la Seine. Mais les destinées des théâtres sont aussi changeantes que celles des flots! Un des correspondants parisiens de l'*Indépendance Belge* lui écrivait, à la date du 2 de ce mois, sous le coup du départ inattendu de l'administrateur du Crédit mobilier: « Il est vraisemblable que l'affaire, de quelque façon qu'elle tourne, devra entraîner la déchéance du privilège du *Théâtre du Prince Impérial*. M. Place avait garanti pour un million l'acquisition des terrains vis-à-vis de la ville de Paris, et,

de plus, devait fournir trois millions pour l'exploitation. Les chaudes soirées et les étoiles sourient depuis quelques jours au Jardin Mabille et au Château des Fleurs. Les promeneurs des Champs-Élysées se félicitent de cette modification de l'atmosphère qui amène une foule compacte aux deux féériques établissements. MARFORIO.

MÉLANGES.

15 juin.
Son Excellence M. le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur a décidé qu'à l'avenir les professeurs du Conservatoire impérial de musique et de déclamation seraient nommés sur la présentation du directeur et non plus sur celle du comité d'enseignement. Cette mesure, qui rétablit l'ancien état de choses, a le grand avantage de mettre l'initiative là où se trouve la responsabilité; prise dans l'intérêt du service, elle n'a rien de blessant pour les honorables membres qui composent le comité et qui, récemment encore, ont reçu des témoignages de la confiance du ministre.

— Dans sa séance du samedi 31 mai dernier, l'Académie des Beaux-Arts, section de musique, a manifesté son intention de s'occuper, sans plus de retard, du choix d'un successeur dans le fauteuil vacant par suite du décès prématuré du regrettable Adolphe Adam. Les lettres des prétendants ont été ouvertes et leurs noms, classés par ordre alphabétique, sont ceux de MM. Bazin, Berlioz, Boïeldieu, Félicien David, Elwart, Gounod, Leborne, Paneron, Niedermeyer. Mercredi de cette semaine, les membres de l'Institut ont dressé leurs listes; MM. Elwart est le premier sur celle de l'Académie, et M. Hector Berlioz figure en tête de celle de la section de musique.

— M. Elwart, ancien grand prix de Rome, professeur d'harmonie au Conservatoire impérial de musique, auteur de l'*Hymne à sainte Cécile*, vient d'être nommé chevalier de l'ordre royal de l'Aigle rouge de Prusse.

— La construction des quatre pavillons d'angle faisant partie du corps principal des Halles centrales, est en rapide voie d'achèvement. Deux de ces pavillons, du côté de la rue de la Cossonnerie, peuvent être considérés comme entièrement terminés, sauf les aménagements intérieurs; on y a achevé en ce moment la pose des persiennes en cristal dépoli qui garniront toutes les fenêtres du bas. Les deux autres pavillons, en regard sur la rue de la Tonnellerie, sont aussi fort avancés: l'un est monté jusqu'à la faite, et l'on commence à le couvrir; l'autre est édifié jusqu'à la grande lanterne qui doit le couronner. Outre ces quatre pavillons, le corps principal des Halles en comprendra deux autres, de 54 mètres sur 54; ces six édifices seront reliés les uns aux autres par des rues couvertes dont on va commencer la construction, entre les parties déjà achevées ou en cours d'exécution.

— Les journaux allemands annoncent que le baron Marie de Weber, directeur des chemins de fer de Saxe, possède le manuscrit d'un opéra inédit de son père, l'illustre auteur du *Freyshutz*. L'ouvrage serait intitulé: *Peter Schmolz*.

— Le jury chargé de juger le concours ouvert pour la médaille commémorative du 25^e anniversaire de l'inauguration du Roi des Belges, s'est prononcé en faveur du projet présenté par M. Léopold Wiener, qui se trouve, en conséquence, chargé de perpétuer par la numismatique, le souvenir de l'événement national que la Belgique s'apprete à célébrer.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

Les vacances de M. Hippolyte Lucas. — Opéra : M. Gueymard, — débuts de MM. Renard et Reynolds, — MM. A. Royer et Crosnier, — *le Cheval de bronze*, — ballet nouveau, — MM. Armandi et Puget. — Comédie-Française : Deux reprises. — M. Lafontaine. — *La Statuette d'un grand homme*, — Mademoiselle Pauline Grangé, — Madame Madeleine Brohan. — Opéra-Comique : La chasse aux ténors, — M. Nicolas, — Mademoiselle Caroline Duprez, — Rentrée de Madame Ugalde. — *Le Tableau parlant*, Mademoiselle Lef-bvre. — *Manon Lescaut*, rentrée de Madame Cabel; — *Lady Melvil*. — Odeon : M. Larouat. — Théâtre Lyrique : Prochaine réouverture. — Vaudeville : *Les amours forcés*; — *Mathilde ou la Jalousie*. — Gymnase : *Les Vainqueurs de Lodi*; — *Le Charlatanisme*. — Variétés : *Le camp des Révoltés*. — Porte-Saint-Martin : *Le Fils de la Nuit*. — Ambigu : *Le Fléau des Mers*. — Folies-Dramatiques : *Une mèche éventée*, — *le Bouffon d'Aigues-Mortes*.

Notre collaborateur M. Hippolyte Lucas, par la période de canicule qui est maintenant la nôtre, a pris selon sa coutume, et conformément aux grands artistes des premières scènes dont il est depuis tantôt vingt ans le spirituel et bienveillant appréciateur, notre ami a pris son congé trimestriel de chaque année. M. Hippolyte Lucas s'abandonne, à l'heure où sont écrites ces lignes, aux délices de la villégiature, dans le château de Saint-Elise, en pleines Pyrénées, non loin de M. rrande, où il restera un mois. Des tourelles de Saint-Elise, notre collaborateur ira passer ses deux autres mois de doux *far niente* à Rennes, son berceau, chez M. Jouaust, président du tribunal civil de l'antique et fière cité. C'est pourquoi nous reprenons la plume déposée il y a quinze jours par l'habile critique qui nous seconde, sauf à remplir tant bien que mal sa tâche. Faute d'espace, nous procéderons cette fois par un rapide aperçu.

Une indisposition de M. Gueymard a empêché la représentation depuis longtemps promise de *Guillaume Tell*. En revanche, mercredi de la semaine dernière, un ténor débutant, qui s'est momentanément soustrait à ses triomphes du grand théâtre de Lyon, M. Renard, il y a huit ans ouvrier à Lille, s'est fait entendre dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*. C'est une de ces éclatantes voix que l'on croyait perdues. Le nouveau-venu, qui a besoin d'étude et de style, a été accueilli de la façon la plus favorable par l'assistance. Il n'en a pas tout à fait été de même d'un autre ténor, M. Lucien Carboche, sur l'affiche, Reynolds, sorti, dit on, des coryphées du chant, lequel n'a pas craint d'aborder le rôle écrasant de Fernand dans *la Favorite*, fardeau sous lequel il a failli périr. Dans un de ses récents feuilletons de *théâtres de la Presse*, M. Paul de St-Victor, saluant des sympathies l'arrivée de notre ami M. Alphonse Royer à la direction de l'Académie Impériale de Musique, rend ainsi hommage à son honorable prédécesseur : « L'ad-

ministration de M. Crosnier fera date dans l'histoire de l'Opéra. Le théâtre lui doit les grands succès des *Vêpres Siciliennes* et du *Corsaire*; et son nom restera attaché à ces pensions de retraites dont il a poursuivi le rétablissement avec tant de sollicitude et de zèle. Homme du monde en même temps qu'administrateur, M. Crosnier avait donné à ses fonctions l'aménité de son caractère; il emporte avec lui les regrets et les sympathies de tous ceux qui l'ont approché pendant sa courte gestion. »

Quoi qu'il en soit, M. Guéymard ne se rétablissant toujours pas de son indisposition de larynx, M. Renard, accourant à la rescousse, a remplacé son chef d'emploi dans le rôle de *Guillaume Tell*, où son *ut* de poitrine a fait merveille. La reprise tant de fois annoncée du *Cheval de Bronze* à l'Académie de Musique, sous la forme d'opéra-ballet, est derechef mise sur le tapis. Le rôle principal serait confié à M^{me} Moreau-Sainti, qu'il importe de ne point négliger. La première représentation du nouveau ballet ayant pour titre : *les Elfes ou l'Ame transmise*, sujet tiré, comme toujours, d'une légende allemande, dont le livret est de M. de Saint-Georges et la musique de M. le comte Gabrielli, a eu lieu, ainsi qu'on l'avait annoncé, pour les débuts de M^{me} Ferraris, danseuse dont on vante la grâce et la légèreté; cette solennité chorégraphique dont nous reparlerons et qui inaugure l'avènement au pouvoir lyrique de M. Alphonse Royer, a été honorée de la présence de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice; l'auditoire était des plus brillants. M. Armandi a poursuivi ses tentatives médiocrement heureuses dans le rôle de Raoul des *Huguenots*. On a aussi entendu M. Puget dans le personnage d'Edgar de la *Luce*; par malheur pour M. Puget, trop d'illustres chanteurs ont abordé avant lui cette difficile entreprise.

Sur les deux administrateurs généraux, un seul reste, c'est M. Empis, membre de l'Académie et député, qui a pris, en de difficiles conjonctures, les rênes du gouvernement de la Comédie-Française, qu'il n'est point toujours aisé de conduire. Au théâtre, dont il règle les destinées, M. Empis assigne équitablement la part qui leur est due à l'ancien et au nouveau répertoire. C'est pourquoi *Crispin rival de son maître*, par Lesage, et *les Héritiers*, d'Alexandre Duval, deux ouvrages de second ordre, ce qui ne les empêche pas d'être estimables, ont successivement été repris, et n'occasionnent qu'un médiocre tapage, en dépit du concours que prête MM. Samson, Got et M^{me} Thénard à la pièce quelque peu surannée de Lesage. — M. Lafontaine, dans le personnage de Gaston d'Aubigny, de *Mademoiselle de Belle-Isle*, plus en rapport avec ses moyens, s'est relevé de sa lourde chute du *Cid*.

Un léger acte s'est produit dans la maison de Molière : la *Statuette d'un grand homme*, comédie de MM. Léon Guillard et Achille Bésiers, où il est beaucoup question de la famille et des tulipes, ce qui ne l'empêche pas d'être écrite avec infiniment d'esprit et bien interprétée par Leroux, M^{lles} Fix et Valérie. M^{lle} Pauline Grangé, dont la place était depuis longtemps à la Comédie-Française, a retrouvé sur la scène de la rue Richelieu, dans *Tartuffe*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et les *Femmes savantes*, ses ovations de l'Odéon dans *l'Honneur et l'Argent*. M^{me} Madeleine Brohan-Huchard serait, dit-on, partie, il y a une quinzaine de jours, du port de Stettin, en Prusse, pour Saint-Petersbourg, but de son voyage.

Les directeurs des spectacles lyriques se livrent avec une infatigable persévérance, à la poursuite des ténors,

M. Puget s'est éloigné de l'Opéra-Comique où il a été remplacé par M. Barbaut, auquel, dit-on, on hésite à confier le rôle de Zampa. Voici que l'on annonce que M. Émile Perrin a engagé un ténor de bravoure, M. Nicolas, l'un des derniers lauréats du Conservatoire. — Sur ces entrefaites, le mariage de M^{lle} Caroline Duprez, qui était encore, il y a deux ou trois mois, le secret de la comédie, est maintenant le secret de la foule, c'est-à-dire de tous les admirateurs de son délicieux talent. La fille cadette de Duprez épousera sous peu M. Vanden Heuven, accompagnateur à l'Académie impériale de musique, qui remplissait officieusement les mêmes fonctions au petit théâtre que le célèbre artiste a fait construire dans son hôtel de la rue Turgot. N'allai-je point oublier la rentrée de M^{me} Ugalde, qui est admirable dans le *Caid*, que le vrai public, lui, n'oublie pas!

Mais nous ne sommes pas au bout des reprises ou des rentrées. Dans le *Tableau parlant*, M^{lle} Lefebvre, sous le costume de Colombine, a très-agréablement répété les duos et les airs de l'amoureuse de Pierrot, le rôle si bien interprété par M^{me} Ugalde. M^{lle} Lefebvre est sortie de cette périlleuse épreuve avec la finesse et la grâce qui sont les qualités dominantes de son talent. M^{me} Marie Cabel a effectué sa rentrée jeudi de la semaine dernière, dans l'ouvrage expressément composé pour elle par M. Auber : *Manon Lescaut*. L'assistance assez nombreuse, malgré la canicule, a témoigné par ses bravos, à M^{me} Cabel, tout le plaisir que lui inspirait son retour. Il se répète que l'on va reprendre au théâtre de M. Émile Perrin, *Lady Melvil*, de l'ancienne Renaissance; ouvrage de M. Grisar, considérablement revu et augmenté par le compositeur, qui aurait écrit tout un rôle entièrement nouveau pour M. Faure.

Le combat des Grecs et des Troyens est terminé. Par arrêté ministériel du 1^{er} août, publié dans le *Moniteur* du 3, le privilège de l'Odéon a été concédé à M. Larouat, pour cinq ans.

La réouverture du Théâtre-Lyrique, sous la florissante direction de M. Carvalho, est promise pour les premiers jours de septembre, avec le concours de M^{me} Miolan-Carvalho, dans l'œuvre de M. Clapisson, que le public a accueillie avec tant d'enthousiasme et qu'il se propose d'applaudir encore.

Quant aux premières représentations plus ou moins heureuses, elles se sont produites sur les diverses scènes parisiennes, sous les titres ci-après : au Vaudeville, *les Amours forcés*, de M. Decourcelle, auteur qui a souvent mérité de réussir à ce théâtre; mais le public se lasse des *Dames aux Camélias* et des *Filles de marbre*. Sur la même scène, a reparu une des meilleures œuvres de Bayard, *Mathilde ou la jalousie*. M^{lle} Fargueil s'acquitte du principal rôle avec beaucoup de distinction. M^{lle} Luther et M. Lagrange ont fait leur rentrée dans *Trop beau pour rien faire*. On répète une pièce de M. Edmond About, ayant pour titre : *Tout chemin mène à Rome*. Le Gymnase a donné une comédie en un acte de M. Ch. Larouat, *les Vainqueurs de Lodi*. Cette pièce, bien jouée, renferme d'agréables détails. On a repris le *Charlatanisme*, vaudeville de MM. Scribe et Mazères, qui a obtenu jadis une grande vogue.

Aux Variétés, le *Camp des Révoltés*, par MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes, habitués aux succès, bien que collaborateurs de fraîche date. Le joli couplet mis en musique par M. Nargeot émaille le petit acte des révoltés, qui sont M^{mes} ou M^{lles} Alice Théric, Alphonsine, Génot, Henry, Gennetier, Beauchamp, Letessier et Madeleine. Gai Décameron, dont le débütant, M. Colbrun, est le héros masculin. — A la Por-

te-Saint-Martin, *le Fils de la Nuit*, sombre imbroglia, comme toutes les compositions ou les inventions de M. Victor Séjour, dramaturge de sang créole. S. M. l'Impératrice a honoré de sa présence la seconde représentation de ce terrible ouvrage, interprété d'une façon supérieure par Mmes Émilie Guyon et Marie Laurent, que secondent au mieux MM. Fechter et Vannoy. — A l'Ambigu-Comique, *le Fléau des Mers*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Nus et Léonce. L'affluence qui tous les soirs se presse à la salle du boulevard Saint-Martin, se convulsionne de désespoir et se pâme d'aise à cette longue et lamentable odyssée où Mme Marty, M. Dumaine, Laurent et Omer, chargé de la personnification du Requin, se disputent les applaudissements, les fous rires et les larmes d'une enthousiaste multitude. — La joie et les gais propos sont en permanence au théâtre de M. Mourié. Malheureuse entreprise que celle des Folies-Dramatiques ! elle est tombée coup sur coup sur deux ébouriffantes facéties : *Une Mèche éventée*, vaudeville en un acte de M. Louis Boyer et Ch. Nutter, et *le Bouffon d'Aigues-Mortes*, folie également en un acte de MM. Rochefort et Clair-Benié. — Mais assez de bravos et d'ovations comme cela ! le panégyriste exténué demande à reprendre haleine.

MARFORIO.

THÉÂTRES

Quinzaine dramatique.

OPÉRA : *Les Elfes*, — reprise de *Guillaume Tell*. —
 COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Don Juan* et du *Verre
 d'eau*, — ouvrages présentés. — OPÉRA-COMIQUE : Pro-
 chaine reprise de *Zampa*. — THÉÂTRE ITALIEN : Pré-
 paratifs de réouverture. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Réou-
 verture au 1^{er} septembre, — *la Fanciounette*. —
 GYMNASÉ. — VAUDEVILLE. — PALAIS-ROYAL. — GAITÉ.

Le ballet fantastique de MM. de Saint-Georges et Mazillier, réminiscence de deux ou trois ouvrages chorégraphiques de l'Opéra, qui ont eu leur succès et qui ont fait leur temps, *les Elfes*, on a sagement agi en supprimant le sous-titre : OU L'ÂME TRANSMISE, qui était un autre souvenir de la métempsycose ; cette nouveauté, puisqu'après tout il faut lui donner un nom, cette fantaisie, mise en musique par M. le comte Gabrielli, n'a précédé que de peu de jours la reprise de *Guillaume Tell*, impérissable chef-d'œuvre du Cygne de Pesaro. *Les Elfes* ont servi de début à M^{me} Ferraris, qui possède de grandes qualités de pointes, d'aplomb et de souplesse de jarrets. La débutante a été fort bien secondée par ses rivales ou ses imitatrices. De beaux décors et une mise en scène brillante ont contribué à l'accueil fait par le public à la composition de MM. de Saint-Georges et Gabrielli, qui ne se distingue, à vrai dire, ni par les mélodies, ni par le sujet, et qui, très-vraisemblablement, ne fournira pas une longue carrière.

En ce qui touche la reprise de *Guillaume Tell*, après

de nombreuses remises, elle s'est effectuée avec le concours de M. Gueymard, qui n'était pas encore, a-t-il paru, maître de sa voix. La partition a été rétablie in extenso; elle comprend aujourd'hui les quatre actes de la première représentation, sauf, au troisième acte, l'air principal de la comtesse Mathilde, qui a été passé, on ne sait pas au juste pourquoi. M. Bonnehée, chargé du rôle créé par Dabbadie, dont il n'a pas la profondeur d'organe, M^{lles} Marie Dussi et Ribault, sous les traits de Mathilde et de Jemmy, ont interprété de leur mieux l'admirable musique de Rossini. — La restauration de *Guillaume Tell*, dans son primitif état, de même que le ballet des *Elfes*, avait été préparés par M. Crosnier, l'honorable prédécesseur de M. Alphonse Royer, qui nous réserve d'autres surprises. — Quelques nuages ont un instant obscurci les frises administratives de la première scène lyrique. Une sorte de conflit d'autorité avait surgi à l'improviste entre le directeur actuel, dont l'exquise convenance, la parfaite égalité de caractère sont généralement appréciées, et le premier chef d'orchestre de l'Opéra. L'ex-directeur de la musique et du chant ayant cru devoir résigner ses fonctions, vingt-quatre heures lui ont été laissées pour réfléchir. Avant l'expiration du délai, l'harmonie et la paix étaient revenues.

Dans les théâtres subventionnés, le vent est aux reprises. La Comédie-Française a rouvert ses portes au *Don Juan* de Casimir Delavigne. M. Maillard, dans le personnage de l'archiduc autrichien, est passionné, sans cesser d'être triste; M. Samson a peu de rôles qui lui soient aussi favorables que celui de Quexada; M^{lle} Judith, qui a fait remettre par une indisposition subite la première représentation, ce qui a obligé le contrôle à rendre l'argent à la foule, a pris sa revanche quelques jours après dans le rôle de dona Florinde. M^{lle} Fix est un charmant Pèblo.

Un communiqué au *Journal des Débats* renferme ce qui suit: « Depuis le 1^{er} février 1856 jusqu'au 1^{er} août, 113 pièces ont été l'objet d'un examen particulier au Théâtre-Français, savoir: 12 tragédies, 22 drames, 21 comédies en cinq actes, 23 en trois actes et 35 en un acte. Pendant le même espace de temps, et sur ce nombre, le comité de lecture a entendu 39 pièces, soit 4 tragédie, 5 drames, 9 comédies en cinq actes, 8 en trois actes et 16 en un acte. »

Les examinateurs sont M. Léon Guillard, auteur dramatique, et M. Laffite, auteur aussi, et ancien pensionnaire du Théâtre-Français. A ces deux messieurs est adjoint M. Eugène Laugier, archiviste de la Comédie-Française et secrétaire particulier de M. Empis.

L'administration du Théâtre-Français, dit l'*Indépendance Belge*, déploie une grande activité. Elle n'a pas voulu que le départ de Mme Madeleine Brohan et l'absence de Mme Arnould-Plessy privassent le public des œuvres les plus populaires du répertoire, et Mlle Favart a joué, pour la première fois, la reine Anne du *Verre d'eau*. Le fardeau était peut-être lourd pour cette jeune actrice un peu froide, mais d'ailleurs élégante, distinguée et jouissant, auprès du public du Théâtre-Français, d'une faveur que cette soirée a constaté encore. Mlle Fix est toujours fine et gracieuse dans le rôle d'Abigail. Quant à M. Bressant, qui jouait le rôle de Bolingbroke, il a eu le succès le plus éclatant et le plus unanime.

L'Opéra-Comique, au courant de ces répétitions d'ouvrages nouveaux et d'engagements, remonte la pièce de *Zampa* avec le luxe de décors et de costumes particulier à son directeur, M. Emile Perrin. Les appa-

rentes lenteurs de cette remise en scène, depuis assez longtemps annoncée, avaient permis de croire que des modifications avaient été apportées dans les principaux rôles. On aurait désiré que Faure personnifiât le héros du drame lyrique qui a été une des dernières et une des plus belles créations de Chollet, et qui est, dit-on, malheureusement maintenu à M. Barbot. Mme Ugalde a été chargée du rôle de Camille, qu'il a fallu, si ce qu'on répète est exact, remanier en certaine partie dans le registre actuel de la célèbre cantatrice; Mlle Rey étudie ce même rôle de Camille, que peut-être on aurait dû lui confier de prime-abord, en raison de sa jeunesse et de l'éclat de sa voix, pour remplacer au besoin Mme Ugalde. M. Duvernois, qui avait succédé à M. Mocker il y a trois ou quatre ans, comme régisseur-général, a donné sa démission, et l'emploi a derechef été remis à l'ancien titulaire.

De nombreuses réparations extérieures s'opèrent au théâtre de la place Ventadour, concurrentement sans doute à des travaux analogues à l'intérieur du monument. La saison des Italiens, qui feront leur rentrée comme d'habitude le 1^{er} octobre, semble ainsi se préparer sous d'heureux auspices, n'épargnant, à ce qu'il semble, aucun sacrifice afin d'assurer la fortune de sa campagne et se concilier les bonnes grâces du monde dilettante.

Il demeure toujours convenu que la réouverture du Théâtre-Lyrique, sous l'intelligente direction de M. Carvalho, s'accomplira aujourd'hui 1^{er} septembre, par la reprise de la *Fanchonnette*, avec M^{me} Miolan-Carvalho. Les premières représentations ont produit, à ce qu'on assure, des recettes de plusieurs centaines de mille francs. — Un opéra en trois actes, de M. Lockroy, musique de M. Aimé Maillard, devait inaugurer la saison d'automne. La température du mois de septembre n'a point semblé propice au compositeur, qui a craint que sa partition ne fût victime de la chaleur et des dernières fêtes champêtres de la saison, ce qui contraindrait l'administration de reconstituer son programme et de donner les pièces de *Richard* et le *Freyhütz*, pour les lendemain de la *Fanchonnette*, en attendant un autre poème en trois actes, de M. Lockroy, dont la musique est de M. Victor Massé.

Ont été, durant la dernière quinzaine, simultanément ou successivement représentés avec plus ou moins de succès: au Gymnase, le *Mariage à l'Arquebuse*, comédie en un acte, de M. Léon Guillard; au Vaudeville, comme lever de rideau, *Un bonheur sans nuage*, et *Les absences de Monsieur*; au Palais-Royal, la *Queue de la poêle*, féerie en trois actes et neuf tableaux de MM. Siraudin et Delacour; enfin, à la Gaité, le *Juif-Errant*, long drame coupé par M. Dennerly dans le roman de M. E. Sue, qui attire tous les soirs une foule compacte et enthousiaste, au spectacle de M. Hostein.

MARFORIO.

THEATRES.

Quinzaine dramatique.

OPÉRA : *Guillaume Tell*; — *les Elfes*; — *le Prophète*; M^{me} Borghi-Mamo; — M^{me} Medori; — *les Vêpres siciliennes*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : M^{me} Plessy-Arnould; — M^{me} Rachel. — ODÉON : *Le Médecin de l'âme*. — ITALIENS : *La Cenerentola*; — MM. Mario, Nerini, Baucardé et M^{me} Baucardé-Albertini. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Zampa*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Réouverture. *La Fanchonnette*; — M^{me} Miolan-Carvalho. — VAUDEVILLE : *La Fée*. — VARIÉTÉS : *Les Enfants terribles*. — GYMNASÉ : *Le Feu de paille*. — AMBIGU : *Les Pauvres de Paris*. — CIRQUE IMPÉRIAL : *Marie Stuart en Ecosse*.

L'intermittence de la reprise de *Guillaume Tell*, avec M. Gueymard, et de la nouveauté chorégraphique des *Elfes*, avec M^{me} Ferraris, comble, et au delà, les espérances et la caisse de l'Académie impériale de musique. Lundi 15 septembre, on doit rendre à l'impatient enthousiasme de la foule, *le Prophète*, de M. Meyerbeer. On sait que le beau rôle de Fidès, tour à tour interprété par M^{mes} Viardot-Garcia, Alboni, Tedesco et Stoltz, servira aux débuts de M^{me} Borghi-Mamo, transfuge du théâtre des Italiens et maintenant attachée à la brillante compagnie de l'Opéra, où elle touche un traitement dont le chiffre exact n'est connu que de peu d'intimes, mais personne ne doute qu'il ne soit fabuleux. L'orchestre, les camarades, les artistes et les membres de l'administration de M. Alphonse Royer, qui ont eu le privilège d'entendre, les portes closes, M^{me} Borghi-Mamo, sont unanimes à proclamer l'ovation réservée à la célèbre cantatrice. — Une autre notabilité du chant, M^{me} Medori, est en ce moment à Paris, et il ne serait pas impossible qu'elle devint une des pensionnaires de l'Académie impériale de musique. M^{me} Medori se ferait entendre dans le rôle des *Vêpres siciliennes*, de Verdi, créé par M^{lle} Sophie Cruvelli, de regrettable mémoire, où la grande artiste a été remplacée, il y a quelques mois, par M^{lle} Moreau-Sainti, une des illustrations du Conservatoire. — Le maestro Rossini a récemment quitté Kissingen pour se rendre à Berlin, où il doit passer quelques jours. On annonce son prochain retour ici.

L'absence de M^{me} Plessy-Arnould n'a pas été aussi

longue que l'appréhendait les nombreux amis de son beau talent ; sous peu, la charmante comédienne fera sa rentrée au Théâtre-Français, et réparaitra, à la satisfaction unanime, dans les principaux rôles de son riche répertoire. — Le bruit d'une indisposition de M^{lle} Rachel, mis en circulation à diverses reprises, s'est soudain changé en certitude d'une maladie grave qui inspire des craintes sérieuses. De ce fâcheux état de choses, il résulterait que la grande tragédienne pourrait bien être dans la nécessité de se retirer de la scène, où elle a obtenu, durant une carrière de plus de quinze années, d'éclatants et de légitimes triomphes. Une semblable nouvelle, si elle se confirme, sera un deuil pour les arts.

La direction de M. Charles de La Rounat s'est inaugurée, au second Théâtre-Français, par un drame en cinq actes : *le Médecin de l'Âme*, titre ambigu que les auteurs, habitués aux succès, MM. Léon Guillard et Maurice Desvignes ont, paraît-il, longtemps cherché. L'ouvrage dont il s'agit était un legs de l'administration précédente ; accueilli d'une manière peu favorable, le soir de la première représentation, à partir du troisième acte ; il a été mieux traité à la seconde où nous assistions, et notre avis est que ce drame, bien joué, bien mis en scène, accompagné de beaux décors et de riches toilettes, en vaut beaucoup d'autres qui ont eu de meilleures chances. Il y a tout lieu de croire que MM. Guillard et Desvignes ont composé leur *Médecin de l'Âme* en vue du prix Léon Faucher, pour les œuvres morales au théâtre. Il y a trois ou quatre ans, le collaborateur de M. Léon Guillard a obtenu, de compte à demi avec M. Léon Battu, une récompense ministérielle de 3,000 francs, pour *l'Honneur de la Maison*, drame représenté à la Porte-Saint-Martin.

La reprise de la saison italienne s'accomplira, comme de coutume, au commencement d'octobre prochain ; l'opéra de réouverture sera, à ce qu'on pense, la *Cenerentola*. M. Mario aurait traité avec la direction de M. Calzado. Le basso cantante J. Nerini, arrivé à Paris ces jours derniers, a reçu le rôle de Fernand du *Trovatore*. Le ténor Baucardé et la prima-donna M^{me} Baucardé-Albertini, sa femme, sont aussi à Paris ; il n'est pas question, jusqu'à présent, de l'engagement de ces artistes. C'est M. Baucardé qui a créé, en Italie, le rôle du *Trovatore*.

Zampa a été repris à l'Opéra-Comique, et la foule se presse pour entendre et applaudir ce chef-d'œuvre d'Hérold. Les rôles principaux, celui de Camille, créé par M^{me} Casimir ; celui de Zampa, par Chollet, sont actuellement remplis par M^{me} Ugalde et M. Barbot. Tous les suffrages, tous les bravos sont pour M^{me} Ugalde, qui chante à merveille ; il n'en est pas tout à fait de même de M. Barbot, qui n'était pas assez ou qui, peut-être, était trop sûr de lui-même à la première représentation, mais qui, en somme, avec ses ressources de musicien et sauf ces tours de voix et sa façon de dire son air du second acte, s'acquitte assez adroitement de sa tâche. Les autres rôles sont confiés à MM. Jourdan, Sainte-Foy, Mockler, et à M^{lle} Lemerrier, qui s'en acquittent d'une très-convenable manière. Le personnage d'Alphonse a été pour M. Jourdan, artiste auquel on ne rend pas toute la justice qu'il mérite, l'occasion de développer des moyens et des qualités de style dont il avait déjà fait preuve ailleurs. L'orchestre, sous la direction de M. Tilmant, son habile chef, a exécuté l'ouverture de *Zampa* avec un sentiment des nuances, une netteté, une précision et un ensemble qui ont enlevé les applaudissements de la salle entière. Quant

aux décors et aux costumes, ils ont été renouvelés sous le contrôle essentiellement artistique de M. Emile Perrin, comme s'il se fût agi d'une œuvre inédite. Un gracieux intermède chorégraphique a été rétabli au second acte, si bien que l'exécution de l'impérissable ouvrage d'Hérold a été complète.

Le Théâtre Lyrique a rouvert ses portes, ainsi que nous l'avions annoncé, au début de la quinzaine qui finit. La *Fanchonnette* a reparu sur l'affiche, et Mme Miolan-Carvalho s'est surpassée, s'il est possible, dans ce délicieux rôle qu'a tout exprès écrit pour elle M. Clapisson, qu'elle émaille durant trois longs actes, de ses trilles, de ses points d'orgue, de ses éblouissantes vocalises, qu'elle chante, en un mot, avec une inexprimable perfection. M. Cabel continue à remplacer M. Hermann Léon dans le personnage d'Apuntadore. M. Montjauze nous a semblé moins en voix qu'aux premières représentations. Au demeurant, les soirs où l'on donne la *Fanchonnette*, le Théâtre Lyrique ne désemplit pas. — L'ouvrage en trois actes de M. Aimé Mailard, qui devait marquer la réouverture, achève de se répéter et est promis pour les premiers jours d'octobre.

Sur les autres scènes de la place de la Bourse et du boulevard, bon nombre de pièces nouvelles ont fait leur apparition. Le Vaudeville a offert à son public une de ces fines comédies que M. Octave Feuillet sait si bien tourner : *la Fée*, petit imbroglia qui se noue et se dénoue au contentement d'un chacun, a été pour Mlle Saint-Marc et M. Parade, de même que pour l'auteur, l'occasion d'un véritable succès. — Les Variétés ont eu l'idée heureuse de mettre en action quelques-uns des meilleurs types esquissés par le crayon de Gavarni, les deux actes de M. Lambert Thiboust, intitulé *les Enfants terribles*, sont une bonne aubaine pour le théâtre dont M. Hippolyte Cognard a rétabli la prospérité. — Au Gymnase, une autre légère comédie en un acte, de M. Charles Potron, le *Feu de paille*, qui durera plus que son titre, a été parfaitement joué par les notabilités de l'endroit : MM. Dupuis, Geoffroy, Landrol et Mlle Delaporte. — On reparle d'une comédie posthume de Mme de Girardin et d'un vaudeville de MM. Duvert et Lauzanné, pétillant de l'esprit et de l'à-propos familiers à ces deux écrivains. — L'AmBIGU n'y va pas de main morte, son directeur, M. Charles Desnoyers, est toujours sur la brèche. Les *Pauvres de Paris*, qui devaient d'abord s'appeler les *Pauvres en habit noir*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Brisebarre et E. Nus, a complètement réussi et promet une longue série de recettes. — Dans son feuilleton de la *Presse*, M. de Saint-Victor résume ainsi ses impressions, à propos de *Marie-Stuart en Ecosse*, drame en cinq actes, de MM. Chrysafulli et Devicque : « Au Cirque impérial les acteurs n'ont pas nui au succès ; cette troupe commence à s'aguerrir au drame littéraire ; elle a déjà des chefs recrutés dans les vieilles bandes du boulevard. Elle aura bientôt des soldats. Mme Lacressonnière se fait applaudir dans le rôle de Marie-Stuart, même après Mlle Rachel, même après Mme Ristori. Lacressonnière joue en cavalier le personnage chevaleresque de lord Douglas, et Taillade donne une dégainée assez pittoresque à l'imbécillité malade de Darnley. » MM. Chrysafulli et Devicque ont prélué par un *César Borgia* pétri d'horreur ; la *Presse Théâtrale* dit de *Marie-Stuart en Ecosse* : c'est un massacre en douze tableaux.

G. G. MARFORIO.

THÉÂTRES

Jamais les scènes parisiennes n'ont été plus fécondes en débuts, reprises et nouveautés que pendant les dernières quinzaines. A notre grand regret, l'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro l'analyse de ces événements lyriques et dramatiques. Nous constaterons seulement à l'Opéra les débuts de Mademoiselle Bernardine Hamackers, de Louvain, dans le rôle de Mathilde, de *Guillaume Tell*, et celui de M^{me} Borghi-Mamo dans le personnage de Fidès, du *Prophète*, où elle a été secondée avec éclat par M. Roger, de retour de son congé. — Aux Bouffes, la compagnie est formée : Mario, le ténor français Mathieu, et surtout M^{me} Frezzolini, appartiennent à la compagnie de M. Calzado, qui est nombreuse. — La Comédie-Française a représenté un drame en trois actes et en vers : *Fais ce que dois*, par MM. Deconroulle et Henri de Lacretelle, ayant pour interprètes, MM. Beauvallet, Bressant, Got, Mauban, Mirecourt, M^{mes} Favart, Savary, etc. Succès contesté. — La reprise de la *Bourse* s'est effectuée, à l'Odéon, avec MM. Tisserant, Laferrière et M^{lle} Thuillier. — On répète, à l'Opéra-Comique, le grand ouvrage en trois actes de M. Ambrose Thomas, ainsi qu'un petit acte de M. Deffès; plus, les prochaines reprises de *Jean de Paris*, de Boieldieu, et des *Deux Avars*, de Grétry. — La direction de M. Carvalho continue ses succès, ainsi que l'atteste la complète réussite des *Dragons de Villars*, poème de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Aimé Maillard. — Puis, un peu pêle-mêle, aux Variétés, le *Chien de garde*, de M. Théodore Cogniard, avec le début de M^{lle} Schneider; au Gymnase, l'*Anneau de fer*, quatre actes, de M. Serret, qui ont été médiocrement accueillis; à la Gaité, enfin, les *Zouaves*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Arnault, où M^{me} Naptal-Arnault fait merveille.

rés sans héritiers directs, les versements opérés feront retour à la caisse des veuves et orphelins.

CHAPITRE VIII.

Modifications, dissolution et liquidation; jugement des contestations.

ART. 33. Toute modification aux statuts et règlements devra être soumise d'abord au bureau, qui, lui-même, en référera au ministre de l'Intérieur, seul apte à la repousser ou à l'admettre.

ART. 34. La Société ne peut se dissoudre d'elle-même qu'en cas d'insuffisance avérée de ressources.

La dissolution ne peut être prononcée qu'en assemblée générale et par un nombre égal aux trois quarts des membres inscrits. Dans tous les cas le ministre prononcera. En cas de dissolution de la Société, sa liquidation s'opérera d'après ce qui est prévu au décret du 26 mars 1832.

ART. 35. Les contestations seront jugées par deux arbitres nommés par les parties; s'il y a partage d'opinion, il sera vidé par un tiers-arbitre nommé par le président, ou par le président lui-même.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Révision des statuts.

ART. 36. Les présents statuts pourront être révisés, s'il y a lieu, à l'expiration des cinq premières années de l'existence de la Société.

S'il y a révision, elle ne sera valable qu'après l'approbation du ministre de l'intérieur.

ART. 37. Les règlements qui seront à faire pour la mise à exécution et en vigueur des présents statuts, seront soumis au ministre de l'intérieur.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE: reprise des *Vêpres siciliennes*, — M^{me} Medori, — Traduction du *Trovatore*, — Audition: M. Mirapelli, — M^{me} Verdini.
THÉÂTRE-ITALIEN: Réouverture, la *Cenerentola*, — M^{me} Alboni, — OPÉRA-COMIQUE: *L'étoile du nord*, — M^{me} Cabel, — Prochain opéra de M. Ambroise Thomas, — M. Deffes, — Reprise de *Jean de Paris* et des *Deux avarés*. — THÉÂTRE-LYRIQUE: Les *Dragons de Villars*, — Reprise de *Robin des bois*. — COMÉDIE-FRANÇAISE: *Fais ce que dois*. — ODÉON. — VAUDEVILLE: *Le Beau Léandre*, — *Chacun pour soi*. — GYMNASÉ: *Riche de cœur*. — GAITÉ: *Les Zouaves*. — CIRQUE IMPÉRIAL: *Le Marin de la garde*.

Pour acquitter une dette, qui n'est pas complètement la nôtre, nous reprenons notre bout d'aile critique, car la plume de fer nous horripile en l'absence de notre ami et collaborateur M. Hippolyte Lucas, dont le retour est attendu dans les premiers jours de novembre. En conséquence et sans autre préface, je vais analyser ou plutôt glaner, par l'automne qui commence, au travers des grandes et des petites feuilles pari-

siennes, les nouvelles et les faits qui se sont produits sur les diverses scènes durant la quinzaine écoulée, rétrogradant même jusqu'à la fin de septembre, puisqu'aussi bien nous sommes en reste avec les lecteurs.

Pas plus tard que lundi de la semaine dernière, M^{me} Medori a fait sa brillante apparition à l'Opéra, dans le rôle de la duchesse Eléonore, des *Vêpres siciliennes*. Dès l'après-midi, la marquise de la façade, rue Lepelletier, et les balustrades des pavillons latéraux étaient décorés de chiffres napoléoniens, de trophées, de faisceaux d'étendards aux couleurs nationales, et autres attributs de gala. L'Empereur et l'Impératrice ont, en effet, honoré la représentation du soir, et l'éclat du spectacle a gagné à cette visite du souverain. M^{me} Medori demeure attachée à la compagnie de M. Alphonse Royer jusqu'au mois de mars 1857, où elle ira tenir à Vienne son septième engagement. — Quelques jours auparavant, il avait été résolu au Conseil de direction, que le *Trovatore*, ajouté aux ouvrages du répertoire des Italiens, serait transporté sur la scène de l'Opéra. Le traité aurait été signé chez Son Excel. M. Achille Fould, le compositeur étant à Paris. M^{me} Borghi-Mamo conserve naturellement le rôle qu'elle a créé au théâtre de la place Ventadour; M^{me} Medori interprète le rôle de Léonora, créé par la Frezzolini; MM. Gueymard et Bonnehée représenteront les autres personnages. Soixante mille francs seront alloués pour les frais de mise en scène. Au milieu de ces préparatifs, le bruit avait couru que M. Verdi allait s'éloigner de la métropole; sur les prières de l'administration, le maître a consenti à retarder son départ jusqu'à fin décembre. L'Opéra, d'accord avec M. Verdi, a mis immédiatement à l'étude le *Trovatore*, pour le jouer dans la dernière quinzaine de l'exercice. Le célèbre compositeur doit ajouter à sa partition, pour en faire un spectacle tout entier, un grand intermède de danse, qui sera placé dans la scène du camp, au deuxième acte.

Sous peu, l'Académie impériale de musique s'occupera d'un ballet dont le libretto est emprunté, dit-on, au *Marco Spada* de M. Scribe. Mme Rosati serait l'héroïne de cette œuvre chorégraphique. Plusieurs auditions ont eu lieu ces jours-ci dans la section du chant; M. Mirapelli, entre autres, s'est tiré avec avantage d'un air de la *Reine de Chypre*. Mme Verdini, un des meilleurs soprani qu'ait formés M. Reviel, s'est fait entendre dans un air de la *Juive*; elle était reçue d'emblée si un contrat ne la liait passagèrement au théâtre d'Anvers.

La compagnie italienne que M. Calzado, continue à diriger avec une munificence et une activité que malheureusement, et par suite de préjugés qui n'ont point encore totalement disparu, le succès ne couronne pas toujours, soit pour les engagements, soit pour l'exécution des ouvrages, les Bouffes, ainsi que nous l'avions annoncé, ont ouvert le 2 leur saison par la *Cenerentola*, avec Mme Alboni dans le principal rôle, dont elle dit le rondeau final d'une incomparable manière. Il n'en a point été, hélas! de même du surplus des interprètes du chef-d'œuvre de Rossini: Ramiro, M. Carrion, n'était pas en voix à cette reprise. M. Corsi, un nouveau-venu qui n'a pas craint d'aborder le joyeux rôle du valet de chambre Dandini, n'a point été heureux. Zucchini est un Magnifico complet; mais son organe n'est pas à la hauteur de son talent de comédien, et le rôle veut être chanté, après l'avoir été par Galli, Zucchelli et Lablache.

Les reprises se suivent et se ressemblent comme les beaux soirs, à l'Opéra-Comique. Après *Zampa* et sans

doute pour faire suite à l'admirable partition d'Hérold, la reprise de *l'Etoile du Nord* avec Mme Marie Cabel, puisqu'aussi bien la créatrice est en congé. Mme Cabel développe dans ce second rôle qu'elle chante à la salle Favart, des moyens, et l'on ne saurait exactement dire un charme, qui n'était pas au Théâtre-Lyrique sa qualité dominante. Quelques doublures fâcheuses ont paru sous les traits de personnages accessoires. La belle voix de M. Faure compense ces minces détails. — L'arrière des nouvelles, en ce qui concerne la direction de M. Perrin, à peu de chose près, se résume ainsi : Les principaux rôles du nouvel opéra de M. Ambroise Thomas, qui est en pleines répétitions, sont confiés à Mme Ugalde, à Mlle Lefebvre et M. Bataille. — Un petit acte de M. Doffes paraîtra bientôt. — On a suspendu les répétitions du *Joaillier de Saint-James* (*Lady Melvil*). Au lieu et place de cette reprise de *Lady Melvil*, de M. Grisar, on reverra *Jean de Paris* au théâtre de l'Opéra-Comique. L'opéra de Boïeldieu appartient aux réminiscences du vieux répertoire ; Mlle Lhéritier, dont les succès au Conservatoire ont été si brillants, débutera par le rôle de la princesse de Navarre, et sous le costume du sénchal apparaîtra un nouveau baryton dont on dit du bien, M. Stockhausen. — Plus tard et toujours au même théâtre, la reprise des *Deux avares* de Grétry, pour les débuts de M. Berthelier.

La vogue des *Dragons de Villars*, qui rivalise avec le triomphe continu de la *Fanchonnette* sous le capuchon et avec les merveilleuses vocalises de Mme Miolan-Carvalho qui est infatigable et toujours en voix, les *Dragons* de notre ami M. Aimé Maillart, quoique réveillant un triste souvenir de notre histoire, n'ont plus besoin de compte rendu. Les braves qui accueillent à chaque nouvelle représentation cette dernière œuvre de l'auteur de *Castibelza*, de la *Croix de Marie* et autres productions non moins méritantes, semblent devoir la faire rester au répertoire. — On a repris au théâtre de M. Carvalho *Robin des Bois*, ce chef-d'œuvre de Weber. M. Michot a bien rendu le rôle de Tony. M. Balanqué a favorablement débuté dans le personnage de Richard. Mme Meyer-Meillet, qui chantait pour la première fois le rôle d'Anna, s'est fait remarquer ; le bel air du second acte lui a valu une ovation.

Nous en avons fini avec les considérations musicales ; maintenant, au pas de course, passons la revue des scènes où se cultivent la tragédie, la comédie, le drame, le vaudeville, les féeries et autres pièces plus ou moins mêlées de couplets. A tout seigneur tout honneur !

Le théâtre de la rue Richelieu a donné, le pénultième jour de septembre, un drame en trois actes et en vers : *Fais ce que dois!* de MM. Decourcelle et Henri de Lacretelle. Cette pièce, qui présente les grandes figures de Charles-Quint, de François I^{er} et du connétable de Bourbon, est jouée avec talent par MM. Bressant, *François Premier*; Got, *Charles-Quint*; Beauvallet, *le connétable de Bourbon*, et Mlle Favart, *Marguerite d'Autriche*, sœur de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne. — Rien de nouveau à l'Odéon, qui se porte à ravir et joue sur le velours. — En revanche, au Vaudeville, deux ouvrages inédits, presque coup sur coup : *le Beau Léandre*, fantaisie en un acte, en vers, de MM. Th. de Banville et Siraudin ; puis, *Chacun chez soi!* comédie en trois actes, de M. Rosier. La première de ces pièces est une joyeuse souvenance de la comédie italienne, que la lyre de M. de Banville a rajeunie. « M. Geoffroy est un Léandre accompli. M. Chaumont est un Orgon à faire pâlir les chefs d'emploi du vieux répertoire au Théâtre-Français. Mlle Luther est tou-

jours blonde... comme les blés. » Ce n'est pas l'auteur de ces lignes qui dit cela, c'est M. Ernest Firmin, gérant de la *Presse Théâtrale*, qui vient d'acquiescer, comme rédacteur en chef, M. Léo Lespès, le ci-devant commandeur. Quant à M. Rosier, sauf le *Procès criminel*, qui date de près un quart de siècle, et le *Songe d'une nuit d'été*, ses chutes ont été nombreuses dans la carrière dramatique ; la *Cour de Célimène*, de cet écrivain rêveur, est un des plus détestables poèmes que l'attrayant théâtre de Favart ait eu à subir, et l'ennuyeuse homélie de *Chacun pour soi!* a encore été, répétant ici un des meilleurs mots de feu Royer-Colard, au sujet d'un discours de M. Odilon-Barrot ; l'occasion de dire à notre tour à l'austère M. Rosier, à propos de l'aplatissement de sa soi-disant comédie : « Vous avez perdu là, Monsieur, une excellente occasion de vous taire ! »

Vite au dénouement et au fond du sac ! — Au Gymnase, les auteurs de *Riche d'amour*, MM. Duvert et Lauzanne, ont donné *Riche de cœur*. — A la Gaîté, le pendant des *Cosaques*, les *Zouaves*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Arnault, a été joué tombour battant et avec succès, par MM. Arnault, Surville, Alexandre, Gouget, Perrin, Francisque, et Mmes Naptal Arnault, Clarisse, Cortès, et autres pensionnaires de M. Hostein. — Enfin, au Cirque Impérial, chez cet hospitalier M. Billon, qui ouvre chevaleresquement sa porte à la jeune littérature et au vieux mélodrame, le *Marin de la garde*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson, Saint-Ernest a donné une physionomie originale au marin du premier empire. Clarence a de la dignité et de l'impassibilité dans le perfide comte de Montalvar. Taillade a de l'élan. M. Edmond Galand en capitaine, et M. William en sergent, sont fort bien à leur place. Pour ce qui est de Mme Lacressonnière, comme toujours captivante, elle est heureuse de son rôle de comtesse, qui la console des précédentes horreurs de *Marie Stuart en Ecosse* chez le voisin de M. Hostein.

G. MARFORIO.

OPÉRA : M^{me} Medori. — M^{me} Moreau-Sainti, *La Rose de Florence*. — ITALIENS : *I Due Foscari*. — *Il Trovatore*. — *La Gazza Ladra*. — OPÉRA-COMIQUE : *Les Diamants de la Couronne*. — *Jean de Paris*. — *Psyché*. — *Les Deux Aïeules*. — *Le Sylphe*. — THÉÂTRE-LYRIQUE : Première représentation de *la Reine Topaze*.

Les débuts, les rentrées, les reprises et les premières représentations se succèdent avec des chances plus ou moins égales sur nos diverses scènes lyriques. A l'Opéra, M^{me} Medori, qu'une haute renommée avait précédée dans la métropole, s'est fait tour à tour entendre dans le rôle de la duchesse des *Vêpres Siciliennes* et celui de Valentine des *Huguenots*. Les essais de la célèbre cantatrice ont reçu un favorable accueil, bien qu'ils n'aient pas réalisé toutes les espérances. Dans ces conjonctures, on assurait que la direction du théâtre de Milan avait fait de belles offres à Mme Medori, mais que l'acceptation de la cantatrice était subordonnée aux arrangements qu'elle prendrait avec l'administration de l'Académie impériale de Musique. La semaine dernière, un accommodement est intervenu entre Mme Medori et M. Alphonse Royer, accord en vertu duquel, à partir du mois de décembre, les conditions de son engagement seraient, jusqu'au mois de mars, où il expire, plus légères à l'administration, le service de cette artiste devant être moins lourd. Au courant de la même semaine, Mlle Moreau-Sainti s'est montrée d'achèvement dans sa création d'Hélène des *Vêpres*, remplaçant ainsi Mme Medori; de nombreux braves ont salué la réapparition de la jeune débutante qui, selon toute apparence, ne donnera pas suite à ses projets de voyages transalpins. La première représentation de *la Rose de Florence*, opéra en deux actes d'un compositeur italien, qui a eu lieu lundi dernier et qui a été honorée de la présence de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, revenus la veille de Compiègne, a dû être pour Mlle Moreau-Sainti, chargée d'un des rôles principaux, un dédommagement de son repos antérieur. Nous reparlerons de cet ouvrage, parfaitement interprété par MM. Roger, Obin et Bonnehée.

— M. Gustave Vaëz, le fidèle Achate du directeur de l'Opéra, est parti pour Milan, accompagné de M. Gounod, auteur de *la Sapho* et de *la Nonne sanglante*. On rattache ce voyage à l'engagement possible de la Spezzia, célèbre cantatrice italienne, qui s'est fait une réputation dans *la Traviata*, et qui devra chanter dans le *Trovatore* ainsi que dans les prochains ouvrages de

MM. Halévy et Gounod. La Spezzia n'a pas à Paris que des admirateurs, et il ne serait pas impossible que MM. Vaëz et Gounod fissent fausse route.

Mardi de cette semaine, ont été repris, au Théâtre impérial des Italiens, *I Due Foscari*, opéra seria de G. Verdi, que l'on n'avait pas entendu depuis plusieurs années et qui a quelque peu vieilli. Un ténor du nom de Balestra-Galli, parent du célèbre Galli qui a fait sous la restauration, en compagnie de la Pasta, de la Malibran, de la Sontag, de Garcia, Donzelli, Lablache, Péligrini, Davide et autres illustrations vocales, sous la direction de Severini et de Rossini, la fortune de la compagnie dans la salle Favart. Ce n'est pas précisément la voix qui manque au nouveau-venu, c'est l'expérience de la scène, l'étude et la pratique exercée du difficile emploi qu'il a mission de remplir. Le rôle qu'a abordé M. Balestra-Galli a été chanté avant lui par Mario. M^{me} Cattinari, qui a pris l'héritage de Julia Grisi, et que les dilettantes ont déjà eu l'occasion d'apprécier dans *Ernani*, a bien dit certains passages d'un rôle fatigant. Corsi a remplacé Tamburini et Coletti dans le personnage du vieux doge, où, malgré des qualités incontestables, il n'égale pas ses prédécesseurs; il a d'ailleurs le tort de se travestir et de se décrier hors mesure, sans autres nécessités que celle d'avantager la jeunesse de son fils; pour atteindre ce but, il lui suffisait de ses cheveux blancs. M. Baillon et une seconde dame ont complété l'ensemble, avec les chœurs et l'orchestre, dirigé par M. Botelli, qui ont efficacement concouru aux effets lyriques que recherche de préférence le compositeur. Un nombreux et aristocratique auditoire assistait à cette reprise des *Foscari*, qui ne fourniront pas une longue carrière sur l'affiche. — La cantatrice qui, l'autre soir, au Théâtre-Italien, a subitement remplacé Mme Frezzolini dans *il Trovatore*, et cela avec un succès tout à fait imprévu, n'est pas une novice. Elle a déjà obtenu des succès en Angleterre, en Amérique, au Piémont. D'après une notice biographique publiée par M. Vitalli, Mme Balbina Steffenone est née à Casale-Monferrato (Piémont). Elle est élève de M. Berlinotti. « Dans un intervalle de six années, Mme Steffenone a traversé quatorze fois le golfe du Mexique et on ne sait combien de fois l'Océan. Puis, après cette campagne dans les contrées neuves de l'Amérique, la voilà de retour au sein de l'Europe, de l'antique nourricière des arts et du génie. » Mme Steffenone était sur le point de se rendre à Vienne quand le Théâtre-Italien de Paris est venu la saisir au passage. Elle nous restera tout cet hiver. Mme Alboni a été des plus émouvantes sous l'enveloppe satanique de la *Zinghera*.

Ce rôle d'Azucena avait été abordé avant elle par Mmes Borghi-Mamo et Viardot. Au quatrième acte, la Bohémienne a fait tressaillir la salle entière. Quant à M. Mathieu, qui n'avait pas été, il y a deux ou trois ans, très-favorisé du public de l'Opéra, il est resté en arrière de Bocardé, créateur du rôle capital, celui du *Trovatore*, que Mario, dans ses beaux soirs, a heureusement interprété après lui. Grazziani est plus que jamais dans les bonnes grâces de la foule. — A propos de *la Gazza Ladra*, M. Viel s'exprime ainsi dans le *Ménestrel*: « Mmes Alboni et Valli ont fait assaut d'habileté, de grâce et même d'expression; il ne leur a manqué, pour enlever complètement le public, que de chanter avec des voix moins égales. » Les autres rôles sont tenus, celui de Fernando, par M. Corsi, le Podestat par M. Zucchini, Gianetto par Lucchesi, qui ont rivalisé de zèle, mais que le succès n'a pas toujours encouragé. Beaucoup de partitions inédites sont à l'étude.

Au théâtre de la place Favart, ont été remontés avec le goût et le soin qui caractérise M. Emile Perrin, *les diamants de la Couronne* et *Jean de Paris*. Mme Vanden-Heuvel-Duprez, son congé fini, est rentrée sous le gracieux costume de la Catarina, qu'elle joue avec distinction et chante avec son style délicat. Mlle Boulart est charmante dans le rôle de Diana. Il y a de l'âme dans cette jeune voix. Prilleux donne une bonhomie et une rotondité très-comique au comte de Campo-Major. — Un des joyaux de Boieldieu, *Jean de Paris*, a reparu le 7 de ce mois à l'Opéra-Comique, pour les débuts d'un baryton, M. Stockausen, qui rappelle Martin.

M. Stockausen est Français, malgré la tournure et la désinence allemandes de son nom; c'est un chanteur qui fait tout ce qu'il veut de sa voix, naturellement agile, étendue et du timbre le plus agréable. Il a dit parfaitement son grand air, et a reçu, avec beaucoup de modestie, ses trois salves d'applaudissements. Mademoiselle Boulart, la princesse de Navarre, est en grand progrès. Elle brille surtout dans les notes élevées de sa jolie voix de soprano, et dans les traits déliés et légers.

M. Delaunay-Riquier, *Jean de Paris*, un peu souffrant, a sollicité l'indulgence du public; au second acte il était remis. M. Lemaire est amusant dans le rôle de l'aubergiste. Le pourpoint du page Olivier sied au mieux à Mlle Henrion.

On répète *la Psyché*, ouvrage en trois actes de M. Ambroise Thomas, pour Mmes Ugalde, Lefebvre et Battaille. — Le bruit avait couru que M. Berthelier débiterait dans *les Deux avarés*, de Grétry. Il se reflète maintenant que le transfuge des Bouffes-Parisiens paraîtra d'abord dans le rôle d'une nouvelle partition de M. Basin, dont le libretto est emprunté à *l'Avocat patelin*, de Brueis et Palaprat. — Tout porte à croire qu'avant la fin de novembre, Mme Vanden-Heuvel-Duprez se montrera dans *le Sylphe*, opéra en deux actes de MM. de Saint-Georges et Clapisson, ouvrage dont Bade a eu la primeur, et qui aura à Paris, pour seconder la cantatrice principale, Mlle Decroix, MM. Faure, Prilleux et Ponchard.

Les fructueuses soirées de *Fanchonnette* et des *Dragons de Villars*, au Théâtre-Lyrique, retardent la première représentation de *la Reine Topaze*, opéra féerique en trois actes, de M. Victor Massé.

G.-G. MARFORIO.

REVUE
DES
BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

FONDÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE.

DIRECTEUR

M. FÉLIX PIGEORY

TOME HUITIÈME.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM, N° 75.

—
1857

Mlle Rachel a quitté le Caire pour gagner la haute Egypte; sa santé a éprouvé déjà une amélioration sensible sous l'influence de ce climat.

— Une indisposition subite de Mme Rose-Chéri a interrompu, au Gymnase, les représentations du *Verrou de la reine*.

THÉÂTRES LYRIQUES. — Opéra. — Italiens. — Opéra-Comique. — Rentrée de Mlle Wertheimber dans la *Favorite*. En remplacement de Mme Borghi-Mamo, subitement indisposée, on prie Mlle Wertheimber, à une heure de l'après-midi, de chanter le rôle de Léonor. C'était jouer gros jeu; Mlle Wertheimber n'a pas hésité, et bien lui en a pris. — Aux Italiens, la *Traviata*, opéra en trois actes, paroles de M. Piave, musique de Verdi; début de Mlle Piccolomini. La *Traviata* et la Piccolomini: deux noms, deux succès qui sont déjà le bruit et l'entretien de la ville. La *Dame aux camélias* porte bonheur à ses amoureux d'outre-tombe. Alexandre Dumas fils lui doit son premier triomphe; elle ins-

pire à Verdi une adorable musique; elle fait la renommée et la fortune d'une jeune artiste, inconnue hier, célèbre aujourd'hui. Reprise de *Maria di Rohan*, pour la rentrée de Mme Claudina Fiorentini, qui n'est pas parente de M. Fiorentino. Le débutant Solieri est un ténor de grâce qui tire un excellent parti d'une voix bornée et d'un petit volume. Corsi a joué admirablement le troisième acte et a chanté son air en grand artiste qui ne craint ni les comparaisons ni les souvenirs.

A l'Opéra-Comique, *Maître Pathelin*. La partition de M. Bazin n'est pas moins gaie ni moins amusante que la pièce; c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Elle abonde en mélodies d'une grâce et d'une fraîcheur délicieuses. C'est là le véritable opéra comique, et nos pères, qui n'engendraient point la mélancolie, n'en demandaient pas davantage. — Le *Sylphe*, de M. Clapisson, guéri de son rhume, vient de réparaître à l'Opéra-Comique. Rien de plus aérien que la musique très-fine et très-ingénieuse de M. Clapisson, qui flotte entre la harpe éolienne et le cor de chasse. Rien de plus éthéré que la romance du Sylphe; ainsi doit chanter la brise au clair de lune, lorsqu'elle berce les fleurs endormies. Rien de plus franc et de plus sonore que la chanson du veneur; elle ferait aboyer une meute et dresser les oreilles aux daims des forêts. — Citons encore une sérénade spirituelle, un piquant menuet, un joli quintette et le duo du marquis et de la marquise, le bijou de la partition. Le succès a été très-vif; mais Faure peut s'en attribuer une bonne part. Ténor en l'air, baryton sur terre, sa belle voix change de sexe, pour ainsi dire, d'un instant à l'autre, avec une facilité merveilleuse.

G.-G. MARFORIO.

MÉLANGES.

1^{er} Janvier 1857.

Le dimanche 30 novembre dernier s'est accompli, à une heure, au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, la distribution des prix pour le cours d'études de l'année 1856. M. Alfred Blanche, secrétaire-général du ministère d'État, avait été délégué pour présider la séance; il a pris place au bureau, ayant à sa droite M. Camille Doucet, chef de la division des théâtres, et à sa gauche M. Auber, directeur du Conservatoire. Des membres de l'Institut, parmi lesquels on remarquait M. Halévy et M. Ambroise Thomas, les professeurs du Conservatoire, les membres du jury des concours, se sont rangés autour du bureau. Après un discours prononcé par M. le secrétaire-général, la liste des lauréats a été lue par M. Morin, professeur du Conservatoire, et les élèves sont venus recevoir les partitions, les livres, les instruments, les médailles et les diplômes qui leur étaient destinés. Un concert a suivi la distribution des prix. Les lauréats ont exécuté diverses scènes de déclamation lyrique et dramatique et plusieurs morceaux de musique instrumentale. On a remarqué une symphonie de M. Jules Cohen pour douze instruments à vent et à cordes, jouée avec beaucoup d'ensemble; un fragment d'un concerto de Mlles Marchand Dauvin, et M. Diémer; une ouverture à grand orchestre de M. Emile Durand a produit un grand effet. Le public a aussi accueilli avec faveur Mlle Léocadie et M. Deschamps dans deux scènes de *l'Intrigue épistolaire*; Mlle Lebrun dans le quatrième

acte d'*Horace*: M. Deschamps dans le deuxième acte du *Distrait*; M. Cœuilte et Mlle Dupuy dans des fragments du deuxième acte de *Jérusalem*; Mlle Lhéritier et M. Archambaud, dans des fragments du *Maître de Chapelle*. Un véritable succès a été obtenu par le jeune White, premier prix de violon, qui a exécuté avec talent un remarquable concerto de M. Alard, son professeur. La séance a été levée à cinq heures.

— Un très-beau livre vient d'être mis en vente; il a pour titre: *Recherches sur la Peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge*, par M. Jules Labarte; un volume in-4^o de 239 pages justifiées en pleine marge sur papier supra-extra, accompagné de 6 planches lithographiées par Bosredon, dorées et enluminées sur carton de Bristol. Paris, librairie archéologique de Victor Dideron, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 23. 1856. Un compte-rendu de M. Germeau, membre du conseil de rédaction de ce recueil, paraîtra dans la livraison prochaine.

— Vendredi 28 novembre, à dix heures du soir, le factionnaire placé au milieu de la cour du Louvre, près de la statue de François I^{er}, aperçut un incendie qui se manifestait dans l'échafaudage établi près du pavillon de l'Horloge. Aussitôt l'alerte donnée, les sapeurs-pompiers accoururent et se rendirent maîtres du feu qui avait été communiqué à une planche par un fourneau dans lequel on avait eu l'imprudence de laisser des charbons allumés, et qui s'était renversé. Les sapeurs-pompiers ne se retirèrent qu'après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que cet accident ne pût se renouveler.

— Maintenant que les ruines du palais des Thermes sont dégagées au Midi, à l'Occident et au Nord, on s'occupe du plan d'ensemble de l'abri qu'on va donner à ces vestiges de l'architecture romaine, en les reliant à l'hôtel de Cluny, qu'il est toujours question d'agrandir.

— Le boulevard de Sébastopol, sur la rive gauche, entre la place du Pont-Saint-Michel et la rue de l'École-de-Médecine, entièrement débarrassé de maisons et de matériaux, nivelé provisoirement et déjà livré à la circulation, vient d'être dessiné à droite et à gauche par des barrières en planches, derrière lesquelles vont s'élever les maisons.

Il n'y a pas d'exemple, dans la presse littéraire, d'un succès aussi prompt et aussi éclatant que celui qu'obtient le *Voleur* depuis sa transformation en journal illustré et la réduction de son prix, abaissé de 40 fr. à 6 fr. par an. Son tirage s'est élevé, en deux mois, de six cents à quinze mille, et il tend tous les jours à s'accroître. Le *Voleur* paraît le vendredi, par livraison de 16 pages grand in-4^o à 3 colonnes, contenant 170,000 lettres, imprimées en caractères très-lisibles, et quatre ou cinq grandes vignettes, sur toutes sortes de sujets: scènes de romans ou de pièces nouvelles, vues, portraits, modes, caricatures, actualités, — indépendamment d'un rébus illustré. — On s'abonne à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35; en province, chez les libraires, à la poste et par un bon à vue sur Paris. — Prix, à Paris: un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; un numéro, 10 c. — En province: un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50; un numéro *affranchi*, 15 c. — La série illustrée a commencé avec le mois de novembre 1856. — La collection des premiers mois de 1856 (époque où le *Voleur* était encore à 40 fr.), 48 numéros, 5 fr. (6 fr. 50 par la poste.)